



SEMPER IDEM
Zur Bibliothek
Seibertz zu Wildenberg
No 1619.
81. a. 27
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution
Vet.



cf Barbier 8289.
a Quérard VI, 158.

HISTOIRE

SECRETE

DE LA COUR DE BERLIN,

OU

CORRESPONDANCE

D'UN VOYAGEUR FRANÇOIS,

Hon. Gabr. Riquetti, comte de Mirabeau.

Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787.

OUVRAGE POSTHUME.

TOME PREMIER.

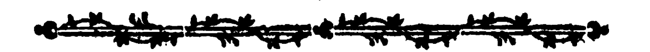
M, DCC. LXXXIX.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les Lettres qui composent ce Recueil étoient éparses au milieu des papiers de tout genre d'un voyageur mort l'année passée, au fond de l'Allemagne, dans un village ignoré. Elles contiennent non-seulement un grand nombre de faits curieux sur les derniers mois de la vie de Frédéric-le-Grand, & sur les premiers temps du regne de son Successeur; mais une peinture des principaux personnages influens encore aujourd'hui à la Cour de Berlin, aussi fidelle qu'énergique, s'il faut en croire le plus irrécusable des témoins, le temps, qui a confirmé presque toutes les prédictions de l'Auteur de ces Lettres.

Nous avons pensé qu'un tel Recueil, très-précieux en lui-même, devenoit plus important dans les conjonctures. Les mouvemens du Nord, les circonstances qui donnent au Cabinet de Berlin, une influence si imprévue & si prodigieuse, la nécessité très-imminente de prendre un parti dans les contentions redoutables qui vont décider du sort de l'Allemagne; enfin la probabilité que les Etats-Généraux demanderont au Gouvernement connoissance des relations & des engagemens politiques du Cabinet de Versailles, ne fût-ce que pour décreter

les économies possibles, ou les dépenses nécessaires, ce qui suppose une recherche très-approfondie des motifs de diminuer ou d'augmenter notre état militaire : tout concourt à rendre intéressantes les notions qui peuvent & doivent déterminer les François à favoriser le système Autrichien, ou à défendre les libertés Germaniques.



SUR LA SITUATION ACTUELLE DE L'EUROPE. (*)

2 juin 1786.

Le Roi de Prusse va mourir ; il est peut-être mort au moment où j'écris. Il est impossible qu'il vive encore deux mois. Avec lui tombera la clef qui resserroit la voûte politique de l'Europe. Tout annonce la guerre.

L'Empereur s'est engagé d'amour-propre & très-récemment encore, à *tâter* le nouveau Roi de Prusse, aussi-tôt son avénement au Trône. *Tâter*, c'est son mot: *faire cesser la criante usurpation qui a ravi la Silésie à l'auguste Maison d'Autriche*, c'est le cri de ralliement de tous ses écrivains.

L'Empereur a peu d'argent ; mais 400,000 soldats, quelques officiers, & le fatal pouvoir d'engloutir jusqu'au dernier de ses sujets dans l'abime de la guerre. Tous ses engagemens publics & secrets avec l'Impératrice de Russie, tendent à réaliser & cimenter le systême oriental devenu la passion de Catherine II, le salut, l'espoir & l'azyle de Potemkin. L'Empereur n'abandonnera jamais ce systême que pour l'invasion de l'Italie, qui nous seroit encore plus funeste que le démembrement de la Turquie européenne, ou pour le bouleversement de l'Allemagne, qui ruineroit tout équilibre en Euro-

(*) Aucun des papiers qui vont suivre n'étoit en ordre dans les porte-feuilles du voyageur ; mais ce mémoire précède par sa date toutes les dépêches qui ont été la conséquence d'un voyage, lequel semble avoir été en partie déterminé par ce premier mémoire.

pe. Quelque plan qu'il choisisse, sa turbulence naturelle, ses projets gigantesques appellent la confusion, le trouble, la discorde; c'est son élément.

Il est douteux que Frédéric-Guillaume ne le prévienne pas. La préservation de la liberté germanique très-sérieusement menacée, lui seroit un motif spécieux aujourd'hui, dût le nouveau Roi de Prusse vouloir en être un jour le plus actif oppresseur. Mais sa sûreté personnelle crie plus haut encore, puisque les vastes projets de l'Empereur, la complicité de la Russie, l'agonie de la Pologne, les tracasseries de la Courlande, nos alliances secretes &c. paroissent compromettre son existence politique. Enfin, indépendamment de toute autre considération, il est difficile qu'il ne soit pas tenté de s'essayer contre un émule, un rival dont il a éprouvé des injures personnelles. Frédéric-Guillaume aura plus de 300,000 millions dans ses coffres; 200,000 hommes qui composent la meilleure armée de l'Europe, sans comparaison aucune; le plus grand Général connu, aussi influent dans la paix que dans la guerre, & qui peut être pressé de cueillir des lauriers pour son compte.

Frédéric-Guillaume est mécontent de la France. Il craint sa lenteur, ses délais, ses tergiversations, & pour tout dire, ce que nous appellons sagesse & prudence, & ce qu'ailleurs on appelle impéritie ou perfidie. Il adore sa sœur; il est furieux de la maniere dont nous traitons son beau-frere. Les agitations de la Hollande influeront sur-tout dans les premiers momens de son règne, sur son cœur, son esprit & ses projets.

Les Anglois l'observent, le surveillent, l'investissent; ils l'échaufferont, ils l'exalteront,

ils l'enivreront pour troubler la paix du continent, & se ménager l'occasion d'une revanche. On ne sauroit se déguiser qu'ils se préparent pour cette occasion. Cent quinze vaisseaux en commission, un accroissement considérable de revenu, puissante hypothéque pour de nouveaux & immenses emprunts; une caisse d'amortissement très-propre à les favoriser; les intarissables espérances qu'ouvre le prodigieux succès de la commutation de droits, un crédit tel que les trois pour cent, le principal de leurs fonds qui ne représente pas moins de cinq milliards de notre monnoie, a monté depuis huit mois graduellement & constamment de cinquante sept pour cent à soixante-quatorze; le procès de Hastings qui peut leur rendre la confiance des Indiens; la foiblesse, la nullité de leurs ennemis dans cette contrée qui leur vomit l'or, & leur pompe une bonne partie du nôtre; l'incendie général prêt à s'allumer en Europe; les divisions inextinguibles des Hollandois, seuls ennemis redoutables pour leur commerce lointain, que la force des choses rendra tôt ou tard leurs alliés ou leurs victimes; leurs liaisons toujours plus étroites avec la Russie, qui leur donnent le privilège presque exclusif des munitions navales; les bruits semés dans l'étranger sur la déplorable situation de nos finances; tout dispose les Anglois à la guerre; leur Roi est peut-être le seul en Angleterre qui ne la désire pas: peut-être aussi ce Prince si entêté par nature, & bien plus ambitieux que ne peuvent le croire ceux qui ne l'ont point étudié, ne la craint-il pas autant que ses liaisons & ses intérêts de famille donnent à le penser? mais, en tout état de cause, il aimera mieux la faire que de s'y voir forcé par l'opposition.

Telle eſt la criſe qui menace le repos de l'Europe : qu'avons-nous à y oppoſer?

Plus de deux cents quarante millions d'anticipations; ſoixante millions d'excédent de la dépenſe ſur la recette (*), ſi l'on ſupprime le troiſième vingtième que l'on a juré d'abroger; trente-huit, ſi l'on ne fait pas l'outrage à la foi publique de renouveller ce terrible impôt; nos fonds royaux dans la boue; l'agiotage ruinant Paris, qui deſſeche le royaume: les peuples épuiſés & mécontens; le commerce aigri & découragé : la déſunion au dedans; le discrédit au dehors; une marine non équipée, & impoſſible à renouveller en cas de malheur; des troupes incomplettes, & inconteſtablement les plus mauvaiſes d'entre les bonnes; l'alliance de l'Eſpagne, qui ne nous a jamais que contrarié dans nos opérations; l'alliance douteuſe de la Hollande, qui ſera le premier tiſon de la guerre; celle des Suiſſes, qui tremblent pour eux-mêmes, & peut-être à cauſe de nous, ſur leſquels ils ne comptent plus que précairement & avec inquiétude; celle du Roi de Sardaigne, qui nous regarde preſque comme des ennemis ſecrets, depuis que nous héſitons à lui garantir ſes Etats, & qui ne peut avoir aujourd'hui d'autre ambition que de préſerver ſon exiſtence; pas un ami en Allemagne, la méfiance univerſelle à la place; la plus profonde ignorance des projets de nos ennemis; la diplomatie la plus inactive de l'Europe, bien que la mieux payée; en un mot, cette ſituation véritablement caduque & fatale, de n'être ni propres à maintenir la paix, ni prêts à ſoutenir la guerre.

(*) Le Lecteur n'oubliera pas que ce mémoire a été écrit en juin 1786, où l'abyme du déficit, qu'au reſte les bons citoyens doivent regarder comme le tréſor de l'Etat, loin d'être connu, étoit à peine deviné.

A la vérité, la France où la nature fait tout pour le gouvernement en dépit de lui-même; la France, ce Royaume inépuisable en hommes & en argent, pour peu qu'on sache solliciter l'un, & mettre en œuvre les autres, la France offre mille & mille ressources; mais pouvons-nous trop nous hâter de changer le fatal ordre de choses où nous sommes tombés, de prendre les moyens d'être exactement avertis, d'essayer s'il est donc vrai qu'il soit impossible de se rapprocher sérieusement & solidement de l'Angleterre, en faisant porter sur un traité de commerce, qui, quelqu'avantageux qu'il puisse paroître aux Anglois, ne fera pas qu'ils soient jamais autre chose que nos voituriers; une alliance offensive & défensive à laquelle nous associerions la Prusse dans le seul but formellement déclaré de garantir à chaque puissance ses possessions respectives.

N'est il pas temps, en un mot, si nous ne voulons pas sortir de notre routine par cette sublime révolution qui assureroit la paix du monde, & qui n'a de difficulté peut-être que la pusillanimité qui empêche de la tenter, de nous préparer, ne fût-ce que pour retarder la guerre, de nous préparer sur-tout aux Indes, où l'on frappera mortellement nous & nos alliés au premier moment, sans nous menacer le moins du monde; en un mot, de rétablir nos affaires au dehors, & de les ravitailler au dedans?

LETTRE PREMIERE. (*)

5 *Juillet* 1786.

MONSIEUR,

C'EST de la premiere poste que j'ai l'honneur

(*) Cette lettre est évidemment adressée à un Ministre.

de vous écrire, pour vous prévenir que le courrier de Berlin que j'ai attendu pour monter en voiture, ne m'a apporté aucune lettre. Il est possible, mais il n'est pas probable que la lettre de mon correspondant ait été mise trop tard à la poste; mais il est possible aussi, peut-être il seroit plus vraisemblable, & même il seroit à peu près sûr que le grand événement est, ou très-prochain, ou consommé, si M. le comte de Vergennes de son côté n'avoit rien reçu; car je tiens pour infaillible que, dès l'agonie, les courriers seront arrêtés. Ceci va me presser beaucoup, Monsieur, & je me rendrai avec une très-grande célérité, du moins à Brunswick, où je serai très-sûrement informé, & où je m'arrêterai plusieurs jours si le Roi est vivant.

Maintenant il ne me reste qu'à vous redire que rien ne me coûtera, efforts, temps ni peines pour servir vous & la chose publique.....

Je ne vous répéterai rien de nos conversations; mais je prendrai la liberté de vous donner un avis, uniquement fondé sur mon attachement pour vous qui ne pouvez pas n'y pas croire, puisqu'indépendamment de la séduction que vous exercez avec tant d'empire, nos intérêts sont solidaires; le torrent de vos affaires, l'activité des intrigues, les efforts de tout genre qu'il vous faut prodiguer, vous rendent impossible de rédiger vous-même les très-grandes idées que votre génie a mûries,

qui avoit chargé le voyageur de quelque commission secrete. Il nous semble démontré que ce Ministre est M. de Calonne, & la lettre qu'on va lire est infiniment curieuse, comme portant la preuve que dès le commencement de 1786, ce Ministre des Finances étoit décidé à une assemblée des Notables qu'il a cependant convoquée & dirigée, en 1787, avec une si périlleuse & si fatale précipitation.

& qui font prêtes d'éclorre. Vous m'avez montré du regret de ce que je ne voulois pas en ce moment employer mon foible talent à rédiger vos belles conceptions. Eh bien ! Monsieur, souffrez que je vous indique un homme digne de cette marque de confiance sous tous les rapports. M. l'abbé de P**** joint à un talent très-réel & fort exercé, une circonspection profonde & un secret à toute épreuve. Jamais vous ne pourrez choisir un homme plus sûr, plus pieux au culte de la reconnoissance & de l'amitié, plus curieux de bien faire, moins avide de partager la gloire des autres, plus convaincu qu'elle est & doit être toute entiere à l'homme qui fait concevoir & qui ose exécuter.

Il a un autre avantage pour vous. Son ascendant sur P**** réprime les défauts de celui-ci, dont on cherche à vous effrayer, & met en œuvre toutes ses grandes qualités, ses rares talens, qui vous font tous les jours plus nécessaires. Il n'est pas un autre homme qui puisse disposer comme M. l'abbé de P*** de M. P***, lequel vous deviendra à chaque instant plus précieux pour une grande opération d'argent, sans laquelle vous n'en pourrez jamais tenter une autre. Vous pouvez, Monsieur, confier à l'abbé de P**** le travail délicat qu'en ce moment sur-tout vous ne devez pas abandonner à des commis. Cette belle & lumineuse & civique idée de tirer des résultats de tant d'états faux dont on a infecté les porte-feuilles des Ministres, qui, comparés aux états vrais, décident le Roi, sous l'inspiration de la nécessité, à laisser faire des opérations décisives qui donnent à la France un crédit national & par conséquent une constitution, ne sauroit être mieux réalisée que par ces deux hommes; l'un

est à vous depuis long-temps, l'autre y sera au premier acte de bienveillance qui parlera à son émulation, & les deux ensemble feront beaucoup plus qu'un homme complet. Daignez m'en croire, Monsieur, vous ne sauriez mieux manœuvrer pour vous même. J'ai voulu vous le dire ce soir encore, parce qu'il ne seroit ni délicat ni décent que l'intéressé lût cette lettre, & que c'est la derniere de moi qui vous viendra sans intermédiaire. J'espere pour vous & votre gloire que vous y donnerez quelque confiance, & que ce conseil, si j'ose l'appeller ainsi, ne vous sera pas la moindre preuve du très-respectueux dévouement avec lequel &c.

Lettre II.

Brunswick 12 Juillet 1786.

Le Roi est très-mal, cela est constant; mais il n'est pas à la mort, & Zimmermann, fameux Médecin d'Hanovre qu'il a fait venir, a déclaré que s'il vouloit se ménager, il vivroit encore; mais il est incorrigible sur l'insobriété. Au reste, il monte à cheval, & même il trotta, il y a quelques jours, cinquante pas, deux hommes à côté de lui. L'hydropisie n'en passe pas moins, pour incontestable, & la vérité est qu'il n'a jamais été réellement mieux depuis mon départ.

Je ne verrai le Duc régnant de Brunswick que ce soir: il est en campagne. Il a soutenu, avec force, l'élection que les chapitres de Hildesheim & de Paderborn viennent de faire d'un coadjuteur; elle est tombée sur M. de Furstemberg. Vienne intriguoit prodigieusement en faveur de l'archiduc Maximilien. Il paroît que le Duc n'est pas éloigné de la paix, puisqu'il renforce par toutes voies la confédé-

ration Germanique, qui, certainement, n'a que ce but, quoique l'on puiſſe penſer du moyen. J'ai d'ailleurs des raiſons pour être de cette opinion que je développerai une autre fois. Aujourd'hui le courrier me commande.

Les partis ſont très en activité à Berlin, ſur-tout *celui* du prince Henri qui eſt toujours preſſé, ſans trop ſavoir ce qui l'attend; mais tout ſe tait devant le Roi, il eſt encore Roi, il le ſera juſqu'au bout. . . . .

Le Roi ne menaçant pas ruine inſtante, je reſterai pluſieurs jours à Brunſwick, afin de le préparer à mon retour beaucoup plus prématuré que je ne l'avois annoncé, & pour voir de plus près le Duc.

La monnoie eſt toujours un objet de contention & de diſcrédit exagéré. Il me paroît utile d'avoir des raiſons apologétiques ſur l'or, en avouant la trop haute proportion; (car à quoi bon nier ce qui eſt démontré), & des preuves juſtificatives ſur l'argent, les écus de ſoixante-neuf & ceux depuis 1782 reſtant toujours proſcrits.

Vous ſavez ſans doute que le Duc Louis de Brunſwick a quitté Aix-la-Chapelle, & s'eſt retiré à Eyſenach. Les troubles de cette petite république expliquent peut-être ſa retraite; mais ſon nouveau domicile n'eſt pas ſuffiſamment expliqué, ce me ſemble, par cette ſeule raiſon, que la Ducheſſe de Weymar eſt ſa niece.

LETTRE III.

14 Juillet 1786.

J'AI dîné & ſoupé hier avec le Duc. Au ſortir de table, après le dîner, il me prit en

particulier dans une embrasure, & nous y causâmes environ deux heures, d'abord avec beaucoup de réserve de sa part, ensuite avec plus d'ouverture : enfin, avec le desir évident d'être cru sincere.

L'occasion de la conversation particuliere fut un mot d'estime sur M. le Comte de Vergennes & de crainte sur sa prochaine retraite. Ce mot fut suivi brusquement de cette question faite d'un air affecté d'indifférence, qui déceloit une très-vive curiosité : *Et sans doute. M. de Bre** sera le successeur ?* La Duchesse étoit en tiers. J'ai répondu en baissant la voix; mais articulant avec beaucoup de fermeté : *Monseigneur, j'espere & je suis persuadé que non.* Je n'avois pas fini de prononcer, qu'il m'avoit emmené dans l'embrasure au bout de l'appartement, & aussi-tôt il s'est mis à me parler avec toute la force que comportent sa mesure naturelle & sa dignité, de l'inquiétude que ne pourroit pas ne point avoir le corps germanique, si M. de Bre**, qui étoit à la tête du parti Autrichien, & depuis long-tems le serviteur & l'ami du cabinet de Vienne, venoit à succéder au Ministre principal. Alors parlant de M. le Comte de Vergennes avec toute sorte de respect, & des intentions généreuses & pacifiques du Roi, avec une grande confiance, j'ai dit que si M. de Vergennes se retiroit, ce seroit probablement de son plein gré, & que personne n'influeroit plus que lui sur le choix de son successeur; que, soit qu'il restât, soit qu'il se retirât, le Ministre principal ne seroit par conséquent pas du parti Autrichien : qu'assurément la probité du Roi, & la morale de sa politique, rendroient toujours respectables pour notre cabinet nos

liaisons avec l'Empereur comme toutes autres ; mais que l'intérêt de l'Europe, & le nôtre en particulier, étoient tellement la paix, que ces liaisons ne pouvoient qu'y concourir, bien loin de stimuler à la guerre ; que la France étoit assez puissante par la force des choses, & même par la situation de ses affaires, pour se faire honneur d'avouer qu'elle craignoit la guerre & qu'elle l'éviteroit avec beaucoup de soins ; que je ne pensois pas que rien la rendît probable de sitôt, sur-tout lorsqu'en étudiant l'administration du Duc de Brunswick, je voyois qu'il avoit fait son métier de Souverain & de pere avec une telle assiduité & un si grand succès, que quelque tenté que fût naturellement l'homme de suivre la carriere où il est incontestablement le premier, je ne pouvois croire qu'il sacrifiât à des idées de gloire militaire dont il étoit déjà si comblé, son ouvrage chéri, ses véritables jouissances & le patrimoine de ses enfans ; que tout l'appellant à la suprême influence sur les affaires de Prusse, après la mort du grand Roi, & la Prusse étant aujourd'hui dans le continent, le pivot de la paix ou de la guerre, lui Duc de Brunswick seroit presque le seul à en décider ; qu'il avoit assez été le Dieu de la guerre ; que j'étois convaincu qu'il seroit désormais l'ange de la paix. Alors il s'est défendu avec beaucoup de force d'avoir jamais aimé la guerre, même au temps où il y avoit été le plus heureux ; il m'a montré combien, indépendamment de ses principes, ses combinaisons de famille & ses intérêts personnels l'éloignoient de la guerre ; „ & „ s'il falloit, m'a-t-il ajouté, ne consulter „ dans une si grande cause que les vils in-

„ térêts de l'amour-propre, ne fais-je donc „ pas quel jeu de hazard c'eſt que la guer- „ re; je n'ai pas été malheureux; peut-être „ aujourd'hui ſerois-je plus habile & cepen- „ dant infortuné. Jamais homme ſenſé, ſur- „ tout avançant en âge, ne compromettra „ ſa réputation dans une carriere ſi hazar- „ deuſe, s'il peut s'en diſpenſer. „

Cette partie de ſon diſcours qui a été longue, vive, chaleureuſe, évidemment ſincere, avoit été précédée d'une phraſe d'étiquette & de repréſentation, où il m'avoit aſſuré qu'il n'auroit jamais d'influence en Pruſſe, & qu'il étoit loin d'en déſirer.

J'ai repris cette phraſe, & lui prouvant, par un tableau rapide, que je connoiſſois bien Berlin, les principaux acteurs, & la ſituation des eſprits & des affaires, je lui ai démontré ce qu'aſſurément il ſait mieux que moi, que ſon intérêt, celui de ſa maiſon, celui de l'Allemagne, celui de l'Europe lui faiſoient un devoir de prendre en Pruſſe le timon, pour la préſerver de l'ouragan le plus fatal aux Etats dont la puiſſance porte principalement ſur l'opinion; je veux dire les petites intrigues, les petites paſſions, le manque de fermeté, de ſuite & de ſyſtême. Votre dignité perſonnelle, ai-je ajouté, vraiment immenſe & mille fois plus élevée que votre rang, quelqu'éminent qu'il ſoit, vous défend, ſans doute, de vous offrir; mais votre devoir eſt, je ne dis pas de ne point refuſer, je dis de vous mettre en meſure, & d'employer votre force & vos talens à prendre de l'empire ſur le ſucceſſeur, & à ſaiſir le ſceptre des affaires.

Cette maniere de traiter l'a fort développé. Il m'a parlé avec vérité, & par conſé-

quent avec quelque confiance, de Berlin; il m'a dit que M. de Hertzberg ne lui avoit point laissé ignorer nos liaisons; il m'a signalé chacun des personnages influens tels que je les connois. J'ai vu clairement qu'il y avoit de la froideur fondée sur quelque chose d'ignoré, entre lui & le Prince de Prusse, qu'il (le Duc de Brunswick) n'aimoit ni n'estimoit le Prince Henri, & que sa partie à lui Duc étoit aussi puissamment liée, qu'elle pouvoit l'être dans un pays jusqu'ici peu habitué à l'intrigue; mais dont le jour en viendra bientôt peut-être. Comme j'avois eu, à dessein, l'air de croire beaucoup aux dispositions à la guerre de la part du cabinet de Berlin, le Duc m'a très-bien montré qu'indépendamment de ce que le successeur, bien que très-brave, n'étoit pas belliqueux, ne fût-ce qu'à cause de ses mœurs, de ses habitudes & de sa monstrueuse stature, il y auroit de la démence à commencer? que le tems des acquisitions par les armes, qui peut-être seroient encore nécessaires à la Prusse, n'étoit pas venu; qu'il falloit consolider &c. &c. Tout cela a été très-sérieux, très-sensé & très-fort de détails.

Système oriental, Russie, Pologne, Courlande, tout a passé en revue.

Ils ne sont point rassurés sur le système oriental; c'est-à-dire, sur la part que nous y prendrons. Ils paroissent croire que la Russie ne secondera jamais fortement l'Empereur que pour le système oriental, & dans tout ce qui peut amener son succès. La Pologne est à reconstruire. Nous avons remis à en parler ainsi que de la Courlande. Tout-à-coup. & par une transition très-brusque (il les emploie, ce me semble, pour surprendre le se-

cret de celui auquel il parle & qu'il fixe prodigieuſement en l'écoutant), il m'a demandé ce que j'allois faire à Berlin; *achever de connoître le Nord*, lui ai-je dit, *que je ne puis guere étudier que là, puiſque Vienne & Saint-Pétersbourg me ſont interdits. Eh! qui ſait? On préſume toujours de ſes forces; on eſpere que, dans un beau ſujet, l'ame élevera le génie. J'oſerai peut-être eſſayer d'arracher le portrait de Céſar aux barbouilleurs qui s'empreſſeront de s'en emparer.* Cette idée a paru le ſatisfaire; j'ai pu facilement y coudre des choſes agréables pour lui; je lui ai dit qu'il nous avoit beaucoup plus conquis que battus; que nous regardions les deſtinées de l'Allemagne comme repoſant ſur ſa tête &c. &c., & qu'ainſi le projet d'écrire la plus brillante partie de l'hiſtoire de mon ſiecle m'avoit placé, même avant de le connoître, au rang de ſes plus curieux obſervateurs, & par conſéquent de ſes plus fervens admirateurs. Je ne ſais s'il m'a tout-à-fait cru uniquement occupé de littérature; mais l'idée que j'écris l'hiſtoire, me le rendra probablement plus acceſſible, ſi même ce n'eſt plus confiant: car il paroît poſſéder au plus haut degré l'amour & même la jalouſie de la gloire.

Le courrier me preſſe, parce que n'ayant point quitté la cour de tout hier, je n'ai pu écrire que ce matin, & le courrier part à onze heures. Or chiffrer eſt très-long. J'omets donc mille & mille détails qui me font croire, 1°. que les Anglois ne réuſſiront pas, à beaucoup près, auſſi vite dans leurs tracaſſeries du Nord, qu'on pourroit le craindre, pour peu que le Cabinet de Berlin puiſſe compter ſur celui de Verſailles; 2°. qu'il eſt tems de parler un peu plus clair à celui-là,

& de ne pas confondre le mystere & le secret, la finesse & la prudence, l'équivoque & la politique; 3°. que le Duc de Brunswick, que je crois être, & de beaucoup, le plus habile Prince de l'Allemagne, veut sincérement la paix, & qu'il la fera vouloir au Cabinet de Berlin, pour peu que l'on contienne l'Empereur, lequel, m'a-t-il dit, a outragé, en propos, devant lui sept ou huitieme témoin, le Prince de Prusse: que le plan personnel du Duc est de gouverner la Prusse, & d'obtenir en Europe une grande considération: qu'il craindroit, tout au moins, de ne pas l'augmenter à la guerre: qu'il est convaincu que Berlin doit l'éviter, & surtout qu'elle n'est réellement à redouter qu'autant que la France encouragera l'Empereur, qui n'osera jamais rien sans nous.

Je n'ai le tems aujourd'hui que d'esquisser ce Prince tel qu'il m'a paru. Assurément il ne seroit pas un homme ordinaire, même parmi les gens de mérite. Sa figure annonce profondeur & finesse, envie de plaire tempérée de fermeté, & même de sévérité. Il est poli jusqu'à l'affectation; il parle avec précision, & même élegance; mais il cherche un peu à parler ainsi, & le mot propre lui manque souvent. Il sait écouter & questionner du sein de la réponse. La louange embellie de graces & enveloppée de finesse lui est agréable; il est prodigieusement laborieux, instruit, perspicace. Quelque habile que soit son Ministre principal, M. de Féronce, le Duc à la surintendance de tout, & le plus souvent décide par lui-même. Ses correspondances sont immenses, ce qu'il ne peut devoir qu'à sa considération personnelle; car il n'est pas assez riche pour payer tant de correspondans, & peu de grands

Cabinets sont aussi bien informés que le sien. Ses affaires de tout genre sont excellentes; arrivé en 1780 à la souveraineté, qu'il a trouvée surchargée de près de quarante millions de dettes, il a tellement administré qu'avec un revenu d'environ cent mille louis & une caisse d'amortissement, où il a versé les reliquats des subsides de l'Angleterre, dès 1790 il aura parfaitement liquidé non-seulement les dettes de la souveraineté, mais celles des États. Son pays est libre autant qu'il peut l'être, heureux & content, bien que la classe des Marchands regrette la prodigalité du pere. Le Duc actuel ne seroit pas moins sensible qu'un autre aux plaisirs & aux élégances; mais sévere observateur des décences, (sa maîtresse, Mlle de Hartfeld, est la femme la plus raisonnable de sa Cour, & ce choix est tellement convenable, que le Duc ayant montré, il y a peu de temps, quelque velléité pour une autre femme, la Duchesse s'est liguée avec Mlle de Hartfeld pour l'écarter.) Religieusement fidele à son métier de Souverain, il a senti que l'économie étoit sa premiere ressource. Véritable Alcibiade, il aime les graces & les voluptés; mais elles ne prennent jamais rien sur son travail & sur ses devoirs, même de convenance. Est-il à son rôle de général Prussien? Personne n'est aussi martial, aussi actif, aussi minutieusement exact que lui. Une marque d'un très-bon esprit, ce me semble, & d'un caractere supérieur, c'est moins encore qu'il suffit au travail de chaque jour, que le travail de chaque jour lui suffit; sa premiere ambition est de le bien faire. Enivré de succès militaires, & universellement désigné comme le premier dans cette carriere, surtout depuis la campagne de

1778,

1778, où il a soûtenu pendant l'hiver le mauvais poste de Troppau, auquel le Roi de Prusse mettoit de l'amour-propre, contre tous les efforts des Autrichiens, il paroît avoir laissé de bonne foi cette carriere pour les soins de la Souveraineté. Accueilli par-tout, curieux de tout, il sait s'ennuyer très-assidument à Brunswick, pour y conduire ses affaires. Encore une fois, cet homme est d'une trempe rare, mais trop sage pour être redoutable aux sages. Il aime, au reste, beaucoup la France, qu'il connoît à merveille, & paroît très-sensible à tout ce qui vient de-là. Son fils aîné, en revenant de Lausanne, a parcouru la Franche-Comté, le Languedoc & la Provence. Il brûle de retourner en France. Je saurai bientôt si on l'y renvoie; je crois qu'on ne sauroit trop l'y fêter de toutes les manieres qui témoigneront confiance pour son pere, car il y paroît sensible; & de ce côté, certes, il en feroit assez aidé & flatté pour être fidele dépositaire.

Je ne saurois, en ce moment, parler du souper où le Duc m'ôta de la place d'honneur, (vis-à-vis de la Duchesse,) que j'avois occupée à dîner, pour me mettre à côté de lui, qui est toujours à l'extrêmité de la table. La conversation fut très-vive, & absolument particuliere, mais point politique, (nous étions entourés) & de pure curiosité sur la France. Je dîne aujourd'hui avec le Duc, & soupe avec la Duchesse douairiere, à *Antoinetten-Ruhe*. Je n'ai pu éviter cette corvée, qui m'ôte l'occasion de souper avec le Duc, faveur qu'il accorde très-rarement, & qui a paru hier fort marquée ici, où l'on m'observe avec inquiétude, mais seulement, peut-être, parce qu'on me croit un chercheur de place.

Le voyage de Zimmermann à Postdam s'est prolongé plus qu'on ne croyoit. Il a écrit que l'hydropisie n'étoit point déclarée; & il reparle de l'asthme C'est un lieu commun. Il est l'homme du Roi, il n'est pas celui du public. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a pu remporter aucune victoire sur la *Polenta* & les pâtés d'Anguilles; qu'il n'y a plus de rides au visage; que tout est affecté d'enflure & d'enflure œdémateuse. Cependant le Prince Henri est retourné à Rheinsberg, où le jeune & très-beau R...., fait la pluie & le beau temps, dit-on.

Un fait que je puis garantir, c'est qu'un Écossois, premier Médecin de Catherine II, étant derniérement à Vienne, a dîné à la table de l'Empereur, assis à côté de lui, & même la chose a été avouée dans les Gazettes; mais ce qu'on n'y trouve pas, c'est que pendant le séjour de ce Médecin à Vienne, M. de Cobenzl Ministre de Vienne, en Russie, mais alors auprès de l'Empereur, ayant été chargé de montrer à ce médecin, une maison de plaisance aux environs de la Capitale, l'Empereur s'est trouvé à cheval sur le chemin du Docteur, & a suivi à la portiere du carrosse, pendant plus de deux lieues, toujours s'entretenant avec l'Écossois.

LETTRE IV.

16 *Juillet* 1786.

J'AI été aujourd'hui en tête-à-tête trois heures avec le Duc au sortir du dîner. La conversation a été vive, loyale & presque confiante. Elle m'a confirmé dans toutes les opinions que j'ai énoncées N°. 3; mais elle m'a inspiré

beaucoup de craintes sur la situation de la Prusse, après la mort du Roi. Il paroît que le successeur a tous les symptômes de la plus irrémédiable foiblesse, & que ses entours les plus corrompus usurpent tous les jours plus d'empire, à commencer par le visionnaire & sombre Bischopswerder. Le Prince est, dit-on, en froid avec ses oncles. Le co-adjutorat de l'ordre de Saint Jean, donné avec une grande solemnité au Prince Henri, fils aîné du Prince Ferdinand, & qui ôte près de cinquante mille écus de rente au successeur, est la plus récente occasion de ce refroidissement. Il paroit que l'on a intrigué fortement pour l'établissement de ces deux jeunes Princes, que la ville & la cour regardent comme les enfans du Comte S...... On a cimenté toutes les mesures prises à cet égard, & cela au moment où l'on croyoit le Roi à l'agonie, de maniere à lier le successeur auquel on a par conséquent au moins montré de la méfiance. Le Prince Henri, frere du Roi, a tout au moins été de moitié de tout cela; le Prince de Prusse n'a pas même essayé de masquer son mécontentement. Il résulte de-là que tous les partis subalternes, toutes les sales intrigues, en prennent plus d'activité, de sorte que la considération du Cabinet de Berlin, qui est bien sa premiere puissance, n'est peut-être que trop liée à la vie du Roi, si le Duc de Brunswick ne saisit pas les rênes du Gouvernement; il paroît sérieusement en craindre le fardeau. En effet, un tel Etat qui n'a point de base réelle, sera cruellement tourmenté, si les vents de Cour l'agitent, & ce Prince qui s'est formé sans passer à l'école du malheur, & dont il est impossible de s'exagérer la raison & la sagesse, peut redouter de changer tout le systême de sa vie;

mais il ne recule pas aux choses difficiles, & il est trop intéressé à la prospérité de la Prusse, pour ne pas chercher à y influer.

Au reste, il me paroît constant que les premiers six mois & même la premiere année ne peuvent guere apporter de changemens, mais seulement en préparer. Le Duc m'a très-souvent répété que toute l'Allemagne protestante & une bonne partie de l'autre, seroient incontestablememt à la France le jour où elle rassureroit pleinement le corps germanique sur ses intentions, & quand je lui ai demandé quelle caution on nous donneroit, que le rôle éminent dont l'Electeur de Hanovre étoit chargé dans la confédération des Princes, ne tourneroit jamais le cabinet de Berlin du côté de l'angleterre, & ne seroit pas un obstacle invincible à une sincere union entre Versailles & Potsdam, il m'a montré avec beaucoup de netteté, & d'une maniere sans réplique, que la ligue germanique n'auroit jamais existé, ou du moins pris cette forme, sans l'ambiguité de notre conduite relativement à l'Escaut, à la Baviere, & même au systême oriental; ajoutant au reste que l'Electeur de Hanovre étoit très-distinct du Roi d'Angleterre, & les Anglois fort étrangers aux Allemands; sur quoi je dois observer qu'il m'a semblé que le Duc charge avec affectation toutes les fois qu'il s'agit de déprimer l'Angleterre, (quoique je sache très-bien qu'il l'aime,) peut être parce qu'il sent que ses liaisons de famille le rendent plus suspect à cet égard. En un mot je ne saurois trop répéter qu'il me semble qu'on n'a pas confiance en nous; mais qu'on voudroit sincérement y avoir confiance, d'autant qu'on ne craint pas le moins du monde l'Empereur sans

la France, & qu'on est convaincu qu'il n'osera jamais faire un pas, quand le Cabinet de Versailles dira : *nous ne souffrirons point d'aggression.* Remarquez cependant que l'incohérence des démarches de l'Empereur & ses brusques disparates déjouent souvent toutes les combinaisons. Le Duc apprend aujourd'hui un fait de ce genre qui lui donne à penser.

Le Baron de Gemmingen a écrit il a quelque temps, une brochure très violente contre la confédération germanique. Dohm excellent publiciste Prussien a répondu d'une maniere forte & victorieuse. Alors le Cabinet de Vienne a prié le nôtre de demander à celui de Berlin que la guerre de plume cessât : Berlin y a consenti : aujourd'hui il paroît, à la vérité sous la rubrique de Munich, mais venant incontestablement de Vienne, une réplique âcre & mordante contre Dohm ; or la guerre de plume est rarement insignifiante à Vienne où elle ne se fait jamais que sous les auspices de l'autorité.

Autre fait très-grave s'il est vrai. On écrit de Vienne au Duc, que quatre à cinq mille Russes sont entrés en Pologne, où la diette menace d'être fort orageuse ; le Duc desire que nous prenions un parti décisif sur & contre toute nouvelle modification tendant à dissoudre ou émincir la Pologne. Je n'en fais point assez relativement à ce pays, pour avoir pu m'engager dans les détails ; mais je lui ai parlé de la Courlande, en lui exposant celles de mes idées relativement aux dernieres démarches de la Russie envers ce pays, que l'on trouvera dans mon mémoire à ce sujet ; je les lui ai exposées, dis-je, comme naissant de la conversation ; il les a saisies avec avidité, & m'a promis d'en écrire dans mon sens à M. de Hertz-

berg. Je comprends assurément que les circonstances du moment ne sont rien moins que favorables; mais cet assentiment même chaleureux d'un très-excellent politique m'enhardit à prier qu'on prenne en considération mon mémoire, ne fût-ce que pour l'avenir, & que l'on me donne quelques instructions sur la maniere dont je pourrois tâter, à cet égard, le Duc de Courlande que je vais trouver à Berlin, & les principaux personnages de la Courlande avec qui je puisse très-facilement correspondre, mon métier de voyageur connu & avide de faits & de résultats, me donnant de grandes facilités pour parler de tout.

MÉMOIRE (*)

REMIS à la Cour de France, sur la Déclaration que la Russie a faite à la Courlande, & qui se trouve dans les Gazettes de Leyde du 20 Mai au 3 Juin 1786.

LA Courlande vient d'être menacée officiellement d'encourir l'indignation de la Souveraine des Russies, dans le cas où seroit fondé le bruit qui s'est répandu au sujet de l'abdication du Duc de Courlande, en faveur du Prince de Wurtemberg, général au service de Prusse.

On sait que le Duc actuel, Ernest-Jean, homme féroce, abhorré dans son pays au point de n'y pouvoir rester, quand il ne craindroit pas les violences du cabinet de Pétersbourg, est fils du fameux Biron, réintégré Duc de Courlande, en 1760, par l'influence, ou plutôt par

(*) Voici apparemment le mémoire dont il est question dans la lettre précédente.

la terreur de la Russie, qui chassa, à l'aide de quarante mille soldats, Charles de Saxe, oncle de l'Électeur, & Duc légitime, pour installer l'ancien favori d'Elisabeth, qu'une intrigue de cour venoit de rappeller de Sibérie. On sait aussi que cet Ernest-jean a, plus d'une fois, éprouvé tout le poids des ressentimens de Catherine II; qu'il a été relégué près de vingt années en Sibérie; que son influence est nulle en Courlande, & son abdication universellement désirée.

Ce qui n'est pas aussi connu, ou plutôt ce qui est très-secret, c'est qu'un *Ukase* lui enjoignit, il y a six ans, d'avoir à remettre son Duché au Prince Potemkin, & que par le conseil du chancelier Taubé & du chambellan Howen, il conjura l'orage en faisant passer au Prince Potemkin, (alors & toujours fort dérangé) deux cents mille ducats. C'est Rason, secrétaire du cabinet du Duc, qui fut chargé de porter cette somme.

La crise recommence aujourd'hui, soit parce que Potemkin, en attendant l'exécution de ses grands projets, qui tiennent peut-être au systême oriental ou à des circonstances qui ne sont pas mûres, veut ramasser cette bonne fortune; soit parce qu'il a besoin d'argent; soit, & surtout parce qu'on sent combien le Duc de Courlande, las de son existence précaire, devenu par ses économies & son avarice, l'un des plus riches Princes de l'Europe; amolli par l'adversité, la vieillesse & les instances journalieres de sa derniere femme qui a pris sur lui quelqu'empire, aspire à se mettre à l'abri des évènemens. Le cabinet de Pétersbourg n'ignore aucune de ces choses; il craint sans doute que celui de Berlin ne forme quelque spéculation sur la Courlande, à l'aide d'un nouveau Duc, tout entier à sa disposition. Les

conditions qui donnoient à la Pologne un droit de protectorat sur la Courlande, ayant cessé par le fait d'avoir force de loi, au moment où cette République anéantie s'est trouvée dans l'impossibilité de les remplir, il n'est pas absurde d'appréhender que la Prusse ne se subroge à la place de la Pologne, & ne consolide ainsi à son profit le fait par le droit.

En effet, la Courlande est loin d'être un pays méprisable. Son climat assez froid, puisqu'elle est située par le 57me degré de latitude, n'est cependant pas insupportable; son étendue est de 80 lieues de longueur sur 50 de largeur; son terrein est fertile & ses productions naturelles sont précieuses pour toutes les puissances maritimes & commerçantes. Deux principales rivieres navigables (l'A & la Windau) la coupent de l'Orient à l'Occident. Plusieurs ruisseaux & canaux la traversent en tout sens. Elle a deux ports sur la Baltique, (Windau & Liebau.) Dans l'état d'impuissance & d'ininduſtrie où elle se trouve, son commerce actif ou passif n'occupe pas moins de six à sept cents vaisseaux de trois à quatre cents & même à huit cents tonneaux. Elle contient sept à huit petites villes; on évalue sa population à plus d'un million & demi d'habitans; & l'on peut juger que les propriétaires n'y sont pas misérables, par cette seule circonstance que les revenus du Duc régnant, qui a si peu d'influence dans cette république, montent environ à deux cents mille louis annuels...... Telle est en apperçu la situation de la Courlande.

Il seroit parfaitement inutile d'établir ici que cette République étant un Etat libre, dont le chef est purement électif, de sorte qu'il peut bien abdiquer, mais non pas céder ses droits; la Russie n'a pas celui de se mêler des affaires

de la Courlande, qui devroit être indépendante de fait comme elle l'est de droit. Le mot droit est vuide de sens lorsqu'on l'oppose à celui de force. La Russie est depuis long-tems en possession de vexer la Courlande au dedans & au dehors, de lui dicter ses choix, de contraindre ses suffrages, d'extorquer ou d'arracher son or, ses denrées, ses hommes; & c'est de tout temps qu'elle s'est fait un principe de familiariser les cours de l'Europe avec l'idée que la Courlande n'occupe un rang dans le monde qu'autant que la Russie veut bien en disposer...... Tout cela est connu.

Ce que je voudrois examiner ici en peu de mots, c'est:

1°. Si nous n'avons pas un intérêt évident à établir un autre ordre de choses.

2°. Si nous en avons les moyens.

La Courlande retardée & opprimée par toutes sortes de tyrannies intérieures & extérieures, n'a pas une manafacture; elle abonde en munitions navales de tous les genres. Il est donc entr'elle & la France qui tient le premier rang parmi les nations industrieuses, des rapports que la nature des choses établit sur les diverses especes de productions des deux pays, productions dont l'échange le plus direct feroit naître le commerce le plus avantageux.

En effet, il existe bien actuellement une sorte d'échange entre la Courlande & la France; mais d'une maniere si peu directe, que ce n'est que de la seconde ou troisieme main, par l'entremise des Hollandois, des Anglois, des Suédois, Danois, Prussiens, Villes Anséatiques, &c. Cette entremise absorbe & détruit pour nous les bénéfices de ce commerce précieux, qui ne devroit pas moins que nous procurer avec abondance & à un prix modique, inconnu dans nos chantiers & dans nos mar-

chés, les bois de construction, de mâture, de charonnage, de marqueterie, &c. &c., les grains, les viandes, les poissons salés, les légumes &c. &c., dont les retours naturels seroient toutes les productions de notre industrie, depuis la plus grossiere jusqu'à la plus perfectionnée (car il n'en existe d'aucun genre dans la Courlande), que les Courlandois, très-consommateurs, & très-avides de luxe, même de celui de décoration, tiendroient désormais de nous à des prix tolérables, & cependant infiniment lucratifs pour nos fabriques.

L'avantage de ce commerce direct ne seroit pas seulement pécuniaire : outre l'influence que des liaisons intimes avec la Courlande nous donneroient sur la Baltique & dans cette partie du Nord, où nous deviendrions les médiateurs entre la Prusse, la Pologne, qui éprouvera nécessairement bientôt une nouvelle métamorphose, & la Russie ; la France s'assureroit par un traité de commerce avec la Courlande deux ports sur la Baltique, au moins neutres, & presque exclusifs. Ils nous serviroient en guerre comme en paix de lieux de dépôt & d'approvisionnement pour la plupart des matériaux nécessaires à notre marine royale & marchande, & compenseroient puissamment le désavantage toujours plus imminent que nous préparent dans le Nord, c'est-à-dire dans la mine des marins, les liaisons étroites de l'Angleterre & de la Russie. L'Angleterre offre à l'observateur attentif tous les symptômes qui peuvent menacer les possessions des Hollandois dans des Indes, & annoncer le desir d'une revanche. La Russie peut dès aujourd'hui ravir à la France une bonne partie des moyens de la guerre maritime dans les mers d'Europe.

On ne fauroit trop fe hâter de changer cet ordre de chofes.

Et prenez garde qu'il ne s'agit point ici d'un traité à faire, mais feulement à renouveller; car le cardinal de Richelieu en fit un avec la Courlande en 1643, qui fut enrégiftré au parlement de Paris en 1647; de forte qu'en traitant aujourd'hui avec la Courlande, nous pouvons dire nettement & démontrer que nous n'innovons rien.

C'eft là, ce me femble, une obfervation fort importante, qui ne doit pas peu influer fur la réfolution à prendre, & fur les formes à donner à la réfolution une fois prife.

Les Etats de Courlande défirent ce rapprochement politique des deux pays. Le chambellan de Howen, dont je viens de parler, eft un des hommes les plus influens de fa république, & le plus Anti-Ruffe des Courlandois, parce qu'étant miniftre de fon pays à la cour de Varfovie, il a été enlevé par ordre de l'Impératrice, & relégué en Sibérie. Son neveu avoit été chargé indirectement, mais formellement de fonder à cet égard le gouvernement de France. Je fais pofitivement qu'il en a parlé à M. de Vergennes, & que, pour toute réponfe, ce miniftre lui a dit :

1. Que ce n'étoit pas à lui, miniftre des affaires étrangeres, de traiter cet objet.

2. Qu'il falloit que le duc de Courlande, conjointement avec les Etats, fît officiellement au Roi la propofition d'un traité de commerce.

Je réponds à cela :

1. Qu'affurément le miniftre des affaires étrangeres doit en effet fe concerter avec celui des finances pour tout traité de commerce; mais qu'il ne me paroît pas ce que foit la une

Cette déclaration qu'on adoucira par toutes les formules diplomatiques qu'il est si aisé de trouver, me paroîtroit suffisante en ce moment, surtout si elle étoit concertée avec la Cour de Berlin, pour amortir du moins les projets usurpateurs de la Russie sur la Courlande. Quoiqu'il en soit, ce petit pays, trop peu connu, réclame aussi bien que la Pologne & le Corps Germanique, l'attention sérieuse du Roi de France, qui ne me paroît pas avoir en général d'autre intérêt dans le continent, que celui de maintenir la paix & la sûreté des possessions réciproques.

LETTRE V.

19 juillet 1786.

LE Duc m'accorda hier au matin, avant mon départ, environ trois heures d'audience, ou plutôt m'indiqua lui-même une conférence, sous le prétexte de me remettre des lettres pour Berlin, dont en effet il m'a chargé. Nous reparlâmes des affaires générales & de la situation particuliere de la Prusse; des doutes qu'il prétend que l'on ne peut pas ne point avoir sur nos intentions & notre systême; (Comment lui répondre qu'il est tel désordre de finances avec lequel il est impossible d'avoir un systême? de la terreur tous les jours mieux fondée que doit inspirer l'Empereur, qui fait mal le bien, mais qui fait assez de bien pour se donner une grande puissance, dont il a une superbe base, très-disproportionnée à toute autre, la France exceptée; de l'impossibilité de lui trouver un autre contrepoids que la sagesse du Cabinet de Versailles; du peu d'espoir que le nouveau régime de la Prusse soit

impoſant; des différentes inflexions qu'alloient prendre les divers partis qui y fermentoient; de la verve militaire & des fumées ambitieuſes qui s'emparoient du Duc de Weymar, lequel aſpiroit à entrer au ſervice de Pruſſe & à brouiller les cartes; de la néceſſité pour nous & pour les autres que le Cabinet de Verſailles envoie à Berlin un homme de mérite, pour en impoſer, pour donner des conſeils, pour ſurveiller les intrigans & les incendiaires &c. &c. &c. Enfin, queſtionnant mon opinion avec l'air de craindre que je ne regardaſſe comme une abſurdité ce qu'il alloit me dire, il m'a demandé ſi je traiterois donc de chimere impraticable le projet d'une alliance entre la France, l'Angleterre & la Pruſſe, dont le but ſolemnellement avoué feroit de garantir en Europe, à chacun, ſes poſſeſſions reſpectives, meſure noble, & digne des deux premieres puiſſances, qui ordonneroit à toutes les autres une paix fondée ſur l'intérêt évident & combiné des deux rivales, & dont la plus grande difficulté peut-être, eſt qu'on n'oſe pas tenter de l'exécuter. Cette idée, qui me roule depuis ſept ans dans la tête, eſt trop grande pour n'être pas ſéduiſante : elle immortaliſera infailliblement le Souverain qui la réaliſera, & le Miniſtre qui ſaura le ſeconder; elle changera la face de l'Europe, & totalement à notre avantage; car, encore une fois, les traités de commerce les plus avantageux aux Anglois, ne feront pas qu'ils ſoient alors autre choſe que nos voituriers & nos plus utiles agens. Le Duc m'a permis d'être en correſpondance avec lui; il me l'a même demandé, & je me ſuis mis auprès de lui à peu près dans la meſure que je déſirois.

Premier P.S. *J'arrive, & je n'aurai peut-être*

pas de détails aujourd'hui ; au reste, l'hydropisie est dans l'estomac, & même dans la poitrine ; il le sait depuis jeudi ; il a pris cette nouvelle avec beaucoup de magnanimité, disent les uns ; il a très-mal traité le médecin trop sincere, porte une autre version ; il pourroit trainer, s'il vouloit se ménager, & même, dit le Docteur Baylies, plus d'une année ; mais je doute qu'il renonce jamais aux pâtés d'anguille. M. de Hertzberg est depuis huit jours à Sans-Souci ; il n'y avoit jamais été appellé ! Deux jours auparavant celui où le Roi lui a fait cette espece d'amende honorable, si pourtant c'est autre chose que le besoin de soulager la poitrine de ses interlocuteurs, & de recruter la conversation, le prince de Prusse avoit dîné chez lui dans sa terre, & passé un après-dîné presque entier avec lui & le prince de Dessau ; cela déjoue beaucoup les partis très-animés contre cet estimable ministre, auquel notre légation a toujours marqué, ce me semble, trop peu de confiance & de considération.

2. P. S. J'apprends par une source que je crois sûre & profonde, & qui est indépendante du Cabinet de Berlin ; que l'Empereur vient de faire les dispositions les plus menaçantes vers la partie de la Moldavie & de la Valachie qui lui convient ; qu'on s'attend qu'il se portera lui-même très-incessamment vers ces frontieres, & qu'on ne peut expliquer de tels mouvemens que par le projet de faire jouer à ces contrées le rôle de la Crimée. Cette nouvelle, combinée avec l'ultimatum que la Russie a présenté à la Porte, me paroît souverainement importante. Je ne connois pas les intentions précises de la cour de France ; mais si l'agrandissement indéfini de l'Empereur, & sur-tout l'exécution du systême oriental, doivent lui devenir aussi redoutables que je le pense, je supplie que l'on délibere s'il peut être de la dignité du Roi de laisser recommencer le drame de la Pologne ; de l'intérêt de

l'état

l'état de perdre le commerce du levant ; d'une sage politique de temporiser lorsqu'on allume la meche! Pour moi je ne saurois mettre en doute que notre inaction ne fût en pareil cas d'autant plus gratuite, qu'assurément l'Empereur ne nous bravera pas, & d'autant plus fatale, que nous sommes précisément les seuls qui ayions tout à la fois la force & l'intérêt de l'empêcher. L'Angleterre ne s'en embarrasse guere, la Prusse n'y peut rien sans nous.

LETTRE VI.

21 *Juillet* 1786.

. . . .

Il m'arrive quelque chose d'assez bizarre. Je viens de chez le Ministre de France, qui m'a fait dire qu'il ne pouvoit avoir l'honneur de me recevoir, parce qu'il avoit affaire. Il faut, pour sentir toute la portée de ce procédé, savoir qu'il a paru ces jours-ci, dans la gazette de Hambourg, un article, disant en toutes lettres, que j'ai eu ordre de quitter la France. Vous concevez en outre, qu'en général, le Ministre de France montre un très-grand empressement à voir les François arrivans. Mais les circonstances combinées font, que ce qui ne feroit qu'une impolitesse assez grave en toute autre occurrence, est une affectation fort embarrassante en ce moment. Je n'ai que faire de vous dire, je crois, que je suis fort au-dessus du *punctilio* ; mais ceci n'en est pas un. La prépondérance naturelle de la France est telle, que la considération d'un François ne peut absolument point être indépendante de l'accueil que lui fait son Ministre; à plus forte raison quand ce François est envié, jalousé, surveillé, quand on ne cherche que des prétextes pour le ren-

dre équivoque ; à plus forte raison encore ; quand ce François ; loin de pouvoir faire la guerre à son Ministre, doit & veut en tout état de cause le ménager, & lui sauver des ridicules, loin de lui en donner. Vous comprendrez aisément qu'il y a ici complication, & que j'ai à réfléchir au parti que je prendrai. Il sera pour le moment de tout dissimuler, & de m'exposer à un nouveau refus demain : mais ce nouveau refus, il seroit impossible de le passer sous silence. Je vous préviens de tout cela, afin qu'à tout événement, & plutôt que plus tard, vous fassiez prévenir M. d'E.... que l'intention du Gouvernement n'est pas que je sois traité d'une maniere peu convenable, encore moins en proscrit. Il est bien assez trembleur, pour que le paragraphe de Hambourg lui en ait imposé. Je ne le crois pas assez astucieux pour l'avoir composé. Ce qui est certain, c'est qu'il a paru ridiculement inquiet de mon retour, & qu'il est tout-à-fait sorti de sa circonspection silencieuse, pour tâcher de découvrir, par ceux qu'il croyoit en liaison avec moi, quelles étoient mes vues. Quelques-unes des très-nombreuses personnes qui ne l'aiment pas, surtout dans les diplomaties étrangeres, se sont amusées à m'en prêter, à faire des contes des mille & une nuit. Sa tête est en fermentation à cet égard, & d'autant plus qu'il est hors de son caractere ; de sorte qu'il en pourroit résulter de tels embarras pour moi, que je fusse ici très-déplacé. Avisez à empêcher cet ordre de choses ; au reste, je vous en dirai davantage avant de fermer cette Lettre, & dans tous les cas nous n'avons point affaire à un de ces hommes qui résiste à la plus légere insinuation ministérielle.

LETTRE VII.

23 *Juillet* 1786.

Il n'y a personne ici ; ma vie, dans ces premiers jours, est par conséquent peu active. Il n'y a de cour que celle du Prince Ferdinand ; elle est actuellement convalescente (*) & toujours nulle. Le Prince Frédéric de Brunswick ne fait rien. La légation angloise me caresse & se méfie de moi. M. de Hertzberg est encore à Sans-Souci. Il faut donc me contenter de la stérilité du moment. Je crois savoir seulement que la véritable occasion de la déclaration menaçante de la Russie envers la Courlande, a été la proposition sourde d'un mariage entre la comtesse de Wartemberg, fille naturelle du Duc & un Prussien ; & les liaisons plus étroites du Duc avec le prince de Prusse qui a trouvé dans la bourse de ce Scythe sauvage des secours pécuniaires que nous aurions dû lui offrir il y a long-temps. Le duc de Courlande est parti bientôt après la menace de St. Petersbourg, avec sa femme qui est grosse, dit-on, pour les eaux de Pyrmont. Les apparences sont, qu'au retour il ira à Mittaw, au lieu de demeurer à Berlin. Au reste, il fait toujours des acquisitions dans les possessions Prussiennes : il vient d'acheter le comté de Sagan en Silésie, & le Roi qui étoit assez fâché de voir le prince de Loskowits porter à Vienne le revenu de cette belle terre, traite très-favorablement le duc de Courlande. Outre les remises des lods &

(*) Le Prince Ferdinand venoit d'échapper à une grande maladie.

ventes, il a consenti à allodier, ou du moins à transporter aux filles ce fief qui étoit réversible à la couronne, en cas de défaut de mâles, de sorte que le Duc, qui n'a point de fils, se trouvoit, par une étourderie ou une ignorance fort bizarre, avoir confié à l'événement le plus hazardeux 600,000 écus d'Allemagne.

Il est incontestable que le prince Potemkin est ou paroît plus en faveur que jamais. On a été obligé de lui savoir gré de sa désobéissance. On murmure qu'il cherche & réussit á se raccommoder avec le grand Duc.

Le nouveau ministre de Petersbourg (M. de Romanzow, fils du Feld-Maréchal), ne réussit pas ici. Les connoisseurs lui trouvent cependant de l'esprit & de l'instruction. Je sais qu'il a de vives préventions contre moi, & j'entreprendrai de les détruire & de m'acoler de lui, parce qu'il est de nature à ce qu'on puisse en tirer beaucoup de choses; mais on doit sentir que j'aurois besoin de quelques instructions, ou tout au moins d'une série de questions qui me servissent de boussole pour prendre des informations véritablement usuelles. Depuis bien des années, la politique générale est très-incohérente, faute de porter sur un systême connu..... Laquelle de ces deux alliances, celle de la maison d'Autriche avec la France, ou la convention des deux cours Impériales doit-elle être regardée comme stable, sacrée, subordonnée à l'autre? La France est-elle résolue de quitter son allure naturelle, je veux dire le systême continental, pour le systême maritime, lequel, sage ou non, expliqueroit du moins nos extrêmes ménagemens pour les projets de la cour de Vienne?

Faute de ces données, on ne peut guere qu'errer à l'aventure; on peut être gazettier

plus ou moins inſtruit; on ne peut pas être négociateur, car on manque de baſes. Je ſupplie qu'on ne croie pas que j'aie la préſomption d'interroger. Je ne prétends qu'expliquer en très-peu de mots quelques-unes des raiſons qui, indépendamment de mon inſuffiſance naturelle, & du peu de moyens que me donne ma poſition, circonſcrivent infiniment l'utilité dont je voudrois, & dont je m'efforcerai d'être.

J'eſpere qu'on ne me ſoupçonnera pas de donner beaucoup d'importance au précis des gazettes allemandes, que j'enverrai déſormais tous les courriers. C'eſt un objet de pure curioſité; mais que j'ai cru pouvoir être agréable, dans un pays où je ne penſe pas que l'on reçoive un ſeul papier public allemand, & où tant de miniſtres envoient, pour toutes dépêches, des autorités de gazettes. Au reſte, je ne parlerai que des nouvelles du Nord.

1er P. S. *Milord Dalrymple a reçu hier ordre de partir pour aller porter la jarretiere au Landgrave de Heſſe-Caſſel.*

2d. P. S. *Je reçois une très-aimable lettre de Sans-Souci, où l'on paroît eſpérer de vivre encore aſſez longtemps; mais où cependant on s'occupe beaucoup plus de ſoi & de ſes ananas que des affaires étrangeres. On y montre (choſe ſurprenante!) quelque étonnement, d'ailleurs très-obligeant dans la forme, de ce que M. de Vergennes le fils voyage à Hambourg, Dresde, Vienne &c., ſans qu'on puiſſe eſpérer de le voir à Berlin. Je réponds que je ſuis reconnoiſſant, pour ma nation, de l'importance que l'on attache à la topographie du voyage du fils de notre miniſtre des affaires étrangeres; qu'il me ſemble que c'eſt tout ce qu'on pourroit faire de plus flatteur pour ſon pere; qu'au reſte, je ne ſais rien du tout à cet égard, & ſuis perſuadé ſeulement que ſi*

l'on réserve la cour de Berlin pour la derniere, c'est par amour pour le crescendo. *J'ai dit la même chose au comte de Goertz qui m'a fort questionné sur cela.*

Lettre VIII.

Berlin 26 Juillet 1786.

Les beaux jours soutiennent la vie du Roi; mais il est mal. Mercredi il se fit promener quelques instants en brouette, il s'en trouva fort incommodé, & souffrit beaucoup pendant & après. Le jeudi il s'en ressentit plus vivement encore, & hier il n'étoit pas mieux. Je persiste à croire que son terme est marqué vers le mois de septembre.

Le prince de Prusse ne quitte point Potsdam; il fait la guerre à l'œil. Toujours même passion respectueuse pour Mlle de Voss (*). Dans un court voyage qu'elle vient de faire avec son frere, un valet de chambre de confiance suivoit de loin sa voiture, & si la belle, qui, selon moi, est fort laide, témoignoit la moindre fantaisie, (de pain blanc, par exemple), elle trouvoit à une demie lieue de là tout ce qu'elle avoit désiré. Elle ne s'est point encore rendue, cela paroît incontestable. Au reste, son oncle ni ses freres ne sont propres à tirer un grand parti de cette chance. Les Françoises arrivent déjà; mais je doute qu'il y ait beaucoup de profit, si ce n'est pour les aubergistes ou pour les marchandes de modes.

Le Duc de Courlande a prêté au prince de Prusse de quoi payer ses dettes de Berlin, & l'on croit qu'elles le sont toutes, si ce n'est

(*) Aujourd'hui Madame la Comtesse d'Ingenheim.

celles de la Princesse qu'on ne se soucie pas d'éteindre de peur de l'y accoutumer.

J'ai parlé à fond à Struensée ; il regarde le projet de la banque comme une grande & superbe opération qui ne peut que réussir ; il demande des détails quand il en sera temps, & promet d'y placer, & d'y faire mettre une somme considérable ; mais il faut qu'il soit seul prévenu, & que cela se traite uniquement entre nous.

LETTRE IX.

31 *Juillet* 1786.

. . . .

Je pense bien qu'en effet, dans ces premiers momens, on attend de mes lettres pour m'écrire ; cependant si l'on a bien déchiffré & médité mon N°. V (23 juillet), on ne disconviendra pas que je n'aie besoin de renseignemens. La politique est dans la crise, je le répete ; il est impossible qu'elle ne change pas, soit par la force accélérée des choses, soit par les efforts pour la retarder. Tout annonce que le systême oriental est plus que jamais en vigueur. Je ne doute pas qu'il ne soit tôt ou tard destructif de celui de l'occident. Mais il s'agit d'aujourd'hui, de demain, du passage d'un ordre de choses à l'autre. Si la Turquie Européenne, en langage politique & commercial, est une de nos Colonies ; si nous ne sommes pas décidés à l'abandonner à son sort, n'est-il donc pas tems d'y regarder, au moins sous ce rapport, abstraction faite du systême général de l'Europe ! Si le Roi de Prusse avoit dix ans de moins, il sauroit bien rétablir l'équilibre ; car il prendroit en-

Pologne autant que les autres prendroient ailleurs; mais il meurt, & il n'aura pas de successeur. Quoiqu'il en soit, il est aisé de comprendre que, pour mon fait particulier, je me consumerai en stériles efforts, & serai beaucoup moins utile avec beaucoup plus de peine, si je ne sais pas sur quelle piste marcher & m'informer.

Le Roi peut mourir tous les jours; mais il peut aussi vivre plusieurs mois. Je persiste dans mes pronostics de l'automne. Le prince Henri m'ayant mandé à Rheinsberg, par une lettre très-formelle & fort aimable, il y auroit de l'affectation à n'y pas aller, & je partirai mercredi après le courrier, J'y serai huit jours tout au plus : au reste, je me trouverai là très en mesure de savoir des nouvelles du Roi, & de m'informer de beaucoup de choses.

P. S. Le Roi est sensiblement plus mal; il a eu la fievre ces deux derniers jours; elle peut, ou le tuer, ou le prolonger. La nature a toujours tant fait pour cet homme extraordinaire, qu'il ne faut qu'une explosion des hémorroïdes pour lui redonner de la vie. La force musculaire est très-grande.

On écrit de Vienne à la Légation Angloise, que l'Empereur est en Transylvanie, & qu'on ignore ce qu'il fait, ce qu'il fera, & même quel point il occupe.

On a arrêté pour son compte, sur le Danube, tous les bateaux.

. . . .

La société maritime vouloit accaparer le privilege exclusif de la vente du tabac en Suede, moyennant un demi-million annuel qu'elle auroit donné au Roi de Suede; mais les Etats se sont entiérement refusés à défendre la culture du tabac dans le royaume, & c'étoit la con-

dition *sinè quâ non*. Sur le tout les actions de ce Roi baissent beaucoup; une autre division comme celle-ci, & l'autorité monarchique succombe encore une fois dans ces contrées. Il paroit certain que le bruit qui s'est répandu que ce prince s'est fait catholique à son passage à Rome, a aliéné tout le peuple; mais les intrigues de la Russie ne sont-elles pour rien dans la fermentation?

Struensée répete qu'en cas de banque, il est tout prêt, lui, ses amis, c'est-à-dire, les plus gros capitalistes d'ici, & probablement sous le nouveau regne, le gouvernement. Cet homme est très à ménager. Il seroit important que je pusse lui donner souvent de bons avis sur l'état de la place. Avisez à cela. Il a ses racines en lui-même, & probablement il survivra à son Ministre. Il a immensément gagné dans les fonds anglois; il faut le détourner de là, & il y est porté; car il sent & dit que la chance des fonds Anglois est épuisée pour le reste de sa vie.

LETTRE X.

2 *Août* 1786, *écrite avant mon départ pour Rheinsberg*.

. . . .

Le Roi est sensiblement mieux, du moins du côté de la souffrance, quand il ne se remue pas. Il a laissé là même l'usage du *Taraxacum* (vulgairement pissenlit), la seule chose que lui ait ordonné Zimmermann, qui par conséquent en a désespéré. Il prend tout simplement une teinture de rhubarbe, mêlée de diurétiques, qui le purge assez copieusement.

L'appétit eſt très-bon, & l'on ne garde aucune meſure à cet égard. Les choſes les plus malſaines ſont de choix favori. Une indigeſtion ſurvient-elle ? (ce qui arrive fréquemment) il double la doſe de ſon apéritif.

Freſe (ſon médecin de Potsdam) eſt toujours à peu près diſgracié, pour avoir oſé articuler le mot *hydropiſie*, ſur la demande qui lui avoit été faite (en interpellant ſa conſcience) du nom & du caractere de la maladie. Le Roi eſt extrêmement frilleux, ſans ceſſe enveloppé de peliſſes, & couvert de lits de plume. Il n'eſt pas entré dans ſon lit, depuis plus de ſix ſemaines. Il dort conſtamment d'un fauteuil à l'autre, aſſez long-temps, & toujours incliné du côté droit. L'enflure augmente; le ſcrotum eſt même très-gonflé. Il le voit & ne veut pas ſe perſuader, ou avoir l'air de croire que ce ſoit autre choſe que l'enflure de la convaleſcence, & le réſultat d'une grande foibleſſe.

Voilà des informations infiniment exactes, & très-récentes. Ce qui paroit ſûr, c'eſt qu'on ne veut pas mourir; & des gens bien inſtruits penſent qu'auſſi-tôt que l'on ſe croira vraiment hydropique & à l'extrêmité, on ſe ſoumettra à la ponction & aux remedes les plus violens & les plus déciſifs, plutôt que de ſe réſigner à s'endormir au ſein de ſes peres : on vouloit même, il y a déjà quelque temps, des inciſions dans les hanches & dans les cuiſſes; mais le médecin n'a pas oſé les riſquer. Au reſte, la tête eſt parfaitement libre, & l'on travaille même beaucoup.

LETTRE XI.

8 *Août* 1786.

LE Roi eſt extraordinairement mal; quel-

ques-uns ne lui donnent que peu d'heures à vivre ; mais il y a probablement de l'exagération. Le 4 il s'est déclaré éréſipele avec des cloches ſur la jambe ; cela annonce ouverture & bientôt gangrene ; il y a maintenant ſuffocation & puanteur infecte, & la moindre fievre doit finir le drame.

LETTRE XII.

12 *Août* 1786.

Le Roi paroît beaucoup mieux ; l'évacuation que fournit l'ouverture des jambes, a procuré diminution d'enflure & ſoulagement, mais affoibliſſement & appétit exceſſif, très-dangereux. Encore une fois, cela ne ſauroit être long ; préparez-vous à une grande dépêche à mon retour de Rheinsberg.

LETTRE XIII.

15 *Août* 1786.

J'ARRIVE de Rheinsberg, où j'ai été dans la très-intime familiarité du Prince Henri, & où j'ai reçu une foule de communications qui ſe développeront à fur & meſure du beſoin ; je ne préſenterai aujourd'hui que des réſultats.

Le Prince Henri eſt dans la plus grande incertitude ſur ce qu'il ſera ou ne ſera pas, ſous le nouveau regne. Il redoute infiniment, & plus qu'il ne veut le paroître, quoiqu'il le montre beaucoup, l'influence de M. de Hertzberg, qui eſt toujours à Sans-Souci, mais je crois uniquement pour la converſation, du

moins quant au vieux Roi. Ce M. de Hertzberg s'est jetté ouvertement dans le systême anglois; mais quoique les flatteries de Ewart(*) & ses menées secretes aient prodigieusement mis à profit les longs mépris de la légation françoise pour ce Ministre, je le crois principalement jetté du côté de l'Angleterre, parce le Prince Henri, son ennemi implacable, est le protecteur avoué & fanatique du systême François, & qu'ainsi M. de Hertzberg a imaginé ne pouvoir devenir indispensablement nécessaire que dans l'autre parti, en faveur duquel il se revêt de la peau Stathoudérienne.

En conséquence, & persuadé comme je le suis, que le Prince Henri n'a pas assez de crédit auprès du successeur las du despotisme avunculaire, pour culbuter Hertzberg, qui battra toujours en breche son ennemi par sa jactance, ses petitesses, le fidele portrait de ses entours, la jalousie qu'il saura inspirer au nouveau Roi, du rôle de faiseur que jouera & voudra jouer le Prince Henri, s'il est quelque chose; convaincu d'un autre côté qu'il est utile à la France que l'oncle influe, parce qu'il a en horreur le systême anglois, tous mes efforts ont tendu à engager le Prince Henri, auquel il ne manque que du caractere, à dissimuler avec Hertzberg, à se laisser racommoder avec lui, à mettre ainsi son neveu à son aise, ce qu'il peut avec d'autant plus de sécurité, que Hertzberg, relativement à lui, ne peut être qu'un premier commis; que s'il marche droit, vaut autant celui-là qu'un autre; qu'au contraire, s'il fait fausse route, il

(*) Alors secretaire de légation, aujourd'hui Ministre d'Angleterre à Berlin.

ſera plus aiſé de l'écraſer quand on l'aura admis pour collegue.

J'ai eu beaucoup de peine à perſuader, parce que le baron de Knyphauſen, beau-frere de Hertzberg, & ſon ennemi irréconciliable pour des diſcuſſions d'intérêt, a toute la confiance politique du Prince, & doit l'avoir, car c'eſt un homme fort habile, & peut-être le ſeul habile de la Pruſſe; mais comme il touche à une paralyſie abſolue, comme il baiſſe au moral & tombe au phyſique, comme le Prince lui-même s'en apperçoit, j'ai pu venir à bout, en appuyant ſur toutes ces circonſtances, au milieu d'un déluge d'éloges pour le Baron de Knyphauſen & de regrets ſur ſa ſituation, de décider le Prince Henri, & j'ai perſonnellement la commiſſion de négocier le rapprochement de Hertzberg. Je vais pour cela après demain à Potsdam.

Sur le tout que puis-je pronoſtiquer? Rien que foibleſſe & incohérence. Il paroît conſtant que les petites intrigues, les beaux arts, les bleus, les ſubalternes, la garderobe, & ſurtout les illuminés, meneront le nouveau Roi. J'ai des révélations ſans nombre à cet égard, dont je tâcherai de tirer parti, & que je communiquerai au beſoin. A-t-il un ſyſtême? Je ne le crois pas. De l'eſprit? j'en doute. Du caractere? je n'en ſais rien, & je penſe qu'on n'a le droit de nier ni d'aſſurer en ce genre. A des mémoires très-bien faits du prince Henri & du baron de Knyphauſen, tous tendans à montrer que ſi la Pruſſe ſe jette dans le ſyſtême anglois, Frédéric-Guillaume ſera, dans quinze ans, Marquis de Brandebourg, il répond lentement, vaguement, laconiquement, hiérogliphiquement. Il écrivoit l'autre jour, par exemple, (& j'ai vu la lettre) *le*

Prince des Astúries est tout Anglois; cependant le baron de Boden qui est son correspondant confident, & qui a tout à l'heure été enfermé huit jours à Potsdam dans son jardin, a juré au prince Henri que ses dispositions (au successeur) étoient toutes Françoises, & qu'il l'avoit chargé d'aller tâcher de convertir Hertzberg. Notez ceci. Notez en outre que Boden est un vil finasseur, qui peut vouloir tromper le prince Henri, au service duquel il a été, avec lequel il s'est brouillé & raccommodé, Dieu sait comment! notez encore que le prince de Salm-Kimbourg a été aussi à peu près dans le même temps caché, huit jours, à Potsdam. Quelle incohérence! Le prince Henri recommande qu'on ménage Boden qui est retourné à Paris: il voudroit aussi, car les grands hommes ne dédaignent pas les petits moyens, que l'on envoyât une blonde un peu grasse, à talens, surtout musicaux, qui passât pour venir d'Italie ou d'ailleurs, mais pas de France; qui n'eût point eu d'aventure d'éclat; qui parut plutôt disposée à accorder des faveurs, qu'à montrer des besoins, &c. &c.; des échantillons d'élégance; mais pensez toujours que cet homme est avare. Les bulletins, du moins ceux que je montrerai, doivent porter qu'on dit du bien de lui; que le Roi en a dit; qu'il a dit surtout: celui-là sera un honnête homme comme moi. Qu'on reparle des succès du prince Henri en France (ici je conseille sobriété, car je crois que le prince Henri en a trop parlé, & s'est surtout trop donné l'air de divination sur le nouveau regne; on ne veut pas être prédit); au reste, on assure qu'en effet si le nouveau Roi étoit engagé, il feroit le plus fidele & le plus fervent des alliés (le prince Henri en jure son hon-

neur & ſa tête, & en effet le prince de Pruſſe n'a encore manqué de ſa vie à ſa parole.) On ajoute, comme vous croyez bien, qu'il n'eſt ni poſſible ni juſte d'exiger davantage; car enfin on ſe méfie de nous, & à bon droit, &c. &c. &c.

Vous ſentez qu'on n'a pas tellement plaidé la cauſe de la France, qu'on n'ait auſſi fait valoir celle de la Pruſſe: on a prétendu me montrer, la carte à la main, ſoit par les détails militaires, ſoit par les détails politiques, que l'alliance de la Pruſſe vaut beaucoup mieux pour la France contre les Anglois, que celle de l'Autriche; je ferai, ſi l'on veut, un mémoire ſur les baſes qui m'ont été fournies. On n'entend d'ailleurs point du tout nous brouiller avec Vienne. On ne demande qu'un traité de confraternité portant ſur la garantie de la paix de Weſtphalie, traité connu de toutes les cours, & avec ce ſeul article ſecret, qu'en cas d'infraction à la paix, on ira plus loin. Si même en ce moment on ne veut pas un traité, on ſe contentera d'une lettre réciproque des deux Rois, cachetée, devant reſter telle juſqu'à l'événement, & ignorée du porteur même. Enfin, on veut un gage contre le ſyſtême Autrichien, & l'on ſe contentera de la parole d'honneur du Roi de France écrite. On ne demande & l'on ne demandera en aucun cas de ſubſides. Peut-même ſubſidieroit-on Brunswick & la Heſſe. On ſe plaint beaucoup de ce que la France a permis & même favoriſé la confédération Germanique, car enfin ne faut-il pas tôt ou tard que l'Allemagne prenne une aſſiette? que la Pruſſe ait une frontiere? Eh! quel autre moyen que la ſécülariſation interdite par cette confédération? Comment arranger cette Saxe, autrement que

par la Westphalie & Liege ? (cette derniere phrase m'a paru très-remarquable.)

. . . . . . Je ne jette & ne puis jetter que les masses aujourd'hui. Encore une fois ; ce Prince est, il sera, & mourra François. Influera-t-il ? Je l'ignore. Il tapisse trop en dehors, & le Duc de Brunswick est tout autrement l'homme qu'il faut, & au pays & au Roi, quoique celui-ci ne l'aime pas. Au reste, on m'a donné des moyens secrets de correspondance, de perquisition, de succès ; & l'on ne peut pas avoir plus lié cause commune avec moi, toujours me promettant de faire valoir infiniment mes services de citoyen au jour de l'alliance avec la France, &c., &c.

J'oubliois un fait curieux. Le Prince de Prusse à écrit à Boden auparavant son voyage à Berlin, pour savoir ce qu'on pensoit de lui à Paris : *que vous serez foible, inappliqué & gouverné*, a répondu en substance Boden. Le Prince, en lisant sa lettre, a frappé du pied, & dit : *F....., j'ai souffert seul, mais je regnerai seul.*.

P. S. *Par l'écoulement naturel de l'eau hors des jambes, que l'on peut calculer à une pinte par jour au moins, l'enflure du scrotum s'est dissipée ; le malade croit même que l'enflure en général a diminué. Il est probable qu'une fievre se manifeste tous les soirs, quoique l'on tâche de se faire illusion à cet égard. L'appétit est si extraordinaire, qu'on mange la plupart du temps de dix à douze plats tous des plus recherchés. Pour déjeûner & souper, on prend des beurrées couvertes de langues fumées & d'une bonne dose de poivre : si l'on se sent oppressé de trop de nourriture, on a recours, & c'est ordinairement le cas, une heure ou deux après le dîner, à une dose* d'anima rhei. *On veut purger six à sept fois dans les vingt-quatre heures, indépendamment des lavemens. Vous pouvez faire fonds sur tout ceci,*

ceci, & le résultat très-constant est que nous sommes à la derniere scene plus ou moins filée.

LETTRE XIV.

17 *Août* 1786.

L'ÉVÉNEMENT est consommé : Frédéric-Guillaume regne, & l'un des plus grands caracteres qui aient occupé le trône, est brisé avec l'un des plus beaux moules que la nature ait jamais organisés.

Je mettois beaucoup d'amour-propre d'amitié à ce que vous fussiez instruit le premier de cet événement, & toutes mes mesures étoient prises avec un très-grand soin. Je savois le mercredi, dès huit heures du matin, que l'on étoit aussi mal que possible ; que la veille on n'avoit donné le mot qu'à midi, au lieu de le donner à onze heures, comme il est d'usage ; qu'on n'avoit parlé qu'à midi aux secrétaires qui attendoient depuis cinq heures du matin ; que cependant les dépêches avoient été nettes & précises ; que l'on avoit encore excessivement mangé ce jour-là, & notamment un homard. Je savois en outre que l'excessive malpropreté qui regnoit dans la chambre du malade & sur lui, par les hardes humides qu'il gardoit sans en changer, paroissoit avoir excité une fievre d'une espece putride ; que d'ailleurs l'assoupissement de ce jour mercredi, étoit à peu près léthargique ; que tout annonçoit une apoplexie hydropique, une dissolution de cerveau, & qu'enfin quelques heures devoient terminer probablement la scene. A une heure après midi je me promenois à cheval sur le chemin de Potsdam, poussé par je ne sais quel pressentiment, & aussi pour reconnoître les si-

nuosités de la riviere qui est sur la droite, lorsqu'un palfrenier arrivant à bride abattue, vint chercher le médecin Selle, qui reçut ordre de faire toute diligence, & qui partit dans la minute. Je sus bientôt que le palfrenier avoit crevé un cheval.

Alors je fus dans quelque perplexité. Il étoit sûr que les portes de la ville seroient fermées: il étoit même possible que les ponts de l'isle de Potsdam fussent levés aussitôt l'événement, & dans ce dernier cas on pouvoit être aussi longtemps incertain que le nouveau Roi le voudroit. Dans la premiere supposition comment faire partir un courrier? Nul moyen d'escalader les remparts ou les palissades, sans s'exposer à une affaire; les sentinelles faisant une chaine de quarante en quarante pas derriere la palissade, de soixante en soixante derriere la muraille, que faire? N'ayant & ne pouvant point avoir d'ordres, ne disposant que de mes moyens personnels, m'exposerois-je au ridicule de donner une nouvelle déjà sue? Huit jours plutôt, ou plus tard valoient-ils même, dans un événement si prévu, la dépense d'un courrier? Si j'eusse été ministre, la certitude des symptômes mortels m'auroit décidé à expédier avant la mort; car que fait de plus le mot *mort*? Dans ma position le devois je? Quoiqu'il en fût, le plus important étoit de servir, & non pas de paroître avoir servi.... Je cours chez le ministre de France; il n'y étoit pas; il dinoit à Charlottembourg; nul moyen de le joindre à Berlin; je me fais habiller; je pars pour Schoenhausen, & j'entre en même temps que notre ministre chez la Reine; il ne savoit point les détails, & n'imaginoit point que le Roi fût si mal; pas un ministre ne le croyoit; la Reine ne s'en doutoit

pas ; elle ne me parla que de mon habit, de Rheinsberg, & du bonheur qu'elle y avoit goûté étant Princesse Royale. Milord Dalrymphe, avec qui je suis trop lié pour qu'il me fût possible de lui dissimuler mon opinion, m'assura que j'étois trompé. Cela peut être, répondis-je; mais je dis à l'oreille de notre ministre que ma nouvelle étoit du chevet du lit, *& qu'il devoit croire les AGIOTEURS aussi bien instruits que les DIPLOMATIES.* (*). Je ne sais s'il me crut; mais il ne se laissa point engager au jeu non plus que moi, & partit assez à tems pour donner la nouvelle de l'agonie.

Cependant j'avois de grandes raisons de me méfier de l'activité de notre légation. Que fais-je? J'envoie sur un cheval vif & vigoureux un homme sûr, à quatre milles de Berlin, dans une ferme, du pigeonnier de laquelle je possédois depuis quelques jours deux paires de pigeons, dont le retour avoit été essayé; en sorte qu'à moins que les ponts de l'isle de Potsdam ne fussent levés, j'étois sûr de mon fait. Et pour n'avoir pas une seule chance contre moi, car je trouvois que la nouvelle tardoit beaucoup, je fais partir par la journaliere M. de N..., avec ordre d'attendre aux ponts de l'isle. Il connoissoit la station de mon autre homme; la levée des ponts lui en disoit assez; il avoit l'argent nécessaire pour pousser plus loin: il n'étoit donc pas au pouvoir humain de me faire échouer; car mes hommes n'avoient besoin de l'intervention d'aucune poste Prussienne: ils alloient chercher la Saxe en évitant toute ville de guerre; leur route étoit tracée.

(*) On comprend qu'il s'agissoit de faire entendre au ministre de France qu'on ne lui faisoit pas concurrence.

M. de N... fortoit à six heures & demie du matin avec la journalière, lorsque le général Goertz, aide-de-camp du feu Roi, arrivant ventre à terre, a crié : *de par le Roi, baissez la Herse*: & M. de N... a rebroussé. Cinq minutes après j'étois à cheval (mes chevaux avoient passé la nuit sellés;) & pour remplir tous les procédés, j'ai couru chez le ministre de France; il dormoit; je lui ai écrit aussitôt, que je connoissois une occasion sûre pour peu qu'il eût quelque chose à envoyer : il m'a répondu (& je garde ce billet comme un monument curieux, si, ce qui cependant me paroît impossible, M. le comte de Vergennes n'a pas de courrier) (*): „ Le comte d'Est.... a l'hon-„ neur de faire ses remercimens à M.....; il ne „ profitera pas de ses offres obligeantes.„ Alors j'ai réfléchi ou qu'il avoit envoyé un courrier (ce qui pourtant ne pouvoit avoir trait qu'à l'agonie, & devoit par conséquent lui laisser quelque chose à dire), ou qu'il avoit ordre de n'en point expédier; sans quoi cette apathie seroit trop inconcevable. J'ai su en outre que l'envoyé de Saxe avoit fait partir dès la veille au soir son chasseur; de sorte qu'il avoit vingt heures sur moi & quarante lieues; or il seroit inconcevable que M. de V.... ne fût pas à Dresde la nouvelle de l'agonie; il ne le seroit pas moins que l'aide-de-camp Wittinkoff, qui a porté la nouvelle à la duchesse douairiere de Brunswick, ne l'ébruitât pas, de maniere à ne me laisser aucune marge à moi qui avois cru ne devoir écrire qu'après la mort. J'ai donc trouvé que nous n'étions pas assez riches pour jetter cent louis par la

(*) C'est par la Gazette de Leyde que M. de Vergennes a appris la nouvelle.

fenêtre; j'ai renoncé à toute mes belles avances, qui m'avoient coûté quelque méditation, quelque activité, quelques louis, & j'ai lâché mes pigeons avec des *REVENEZ*. Ai-je bien fait? Ai-je mal fait? je l'ignore; mais je n'avois pas mission expresse, & l'on sait quelquefois mauvais gré de la surérogation. Au reste, j'ai cru devoir vous mander ces détails, 1°. parce qu'ils peuvent servir au besoin par-tout, (notez que plusieurs lots ont été gagnés ainsi), 2°., pour vous démontrer que ce n'est ni de zele ni d'activité, mais d'effronterie que j'ai manqué.

Le nouveau Roi est resté tout le jeudi à Sans-Souci, dans l'appartement du général Möllendorff; son premier acte de souveraineté a été de donner l'aigle noir à M. de Hertzberg. A cinq heures du matin il (le Roi) a travaillé avec les secrétaires du feu Roi; dès ce matin on l'a vu à cheval dans les rues de Berlin accompagné de son fils ainé. Le jeudi a offert un spectacle digne d'observation. . . . . ont mouillé quelques yeux, même de ministres étrangers, car ils y étoient tous (au serment des troupes), le nôtre excepté!

Cette cérémonie est imposante; elle le seroit davantage, si le serment que répetent mot à mot les soldats, n'étoit pas si long. Cependant tout cet appareil militaire, ces grouppes de soldats qui, depuis le matin, inondoient les rues, cette précipitation du serment légionnaire annoncent trop exclusivement, selon moi, la force militaire: cela semble dire: JE SUIS SUR-TOUT LE ROI DES SOLDATS. JE ME CONFIE A MON ARMÉE, PARCE QUE JE NE SUIS PAS SUR D'AVOIR UN ROYAUME...... Je suis persuadé que ces formes toutes militaires seront tempérées sous le nouveau regne.

LETTRE XV.

18 *Août* 1786.

LE prince Henri a été averti un peu tard de la mort (seulement hier 17 à minuit); mais peut-être parce que pour lui envoyer un officier de sa connoissance, on lui a dépêché un fort mauvais écuyer. La lettre du Roi étoit d'une page & demie, toute de sa main, très-amicale, & le mandoit. Il est arrivé aujourd'hui à trois heures après-midi. Aussitôt qu'il a fait nuit, son aide-de-camp est venu me chercher; & tout ce qui va suivre est le précis de la relation du Prince. Il a eu une conversation d'une heure & demie avec le Roi, & n'en est pas plus avancé dans la connoissance de ce que sera lui; prince Henri. Le Roi a été très-simple avec sa famille, très attendri avec le Prince, dit celui-ci, & cependant nullement confiant. Au reste, l'oncle n'a rien entamé que la politique extérieure. Il a reçu immédiatement. la grace qu'il a demandée pour son favori Tauensien (capitaine & aide-de-camp de son Altesse royale).

Résolu au systême françois, mais voulant voir venir...... pourquoi?..... la dignité, la prudence, les vifs mécontentemens de la Hollande...., Etes-vous frere ou Roi? Comme frere, intéressez-vous. Comme Roi, ne vous mêlez pas, vous n'en aurez que plus d'influence. Au reste votre pere, dont vous ne parlez qu'en pleurant, étoit aussi François que moi: je vous le démontrerai par ses lettres..... Oh! a répondu le Roi, j'en ai vu la preuve dans celles de la Reine de Suede.

Vienne..... On compte ſur des avances. On les recevra. On finira de bonne foi la guerre de paix.

Le ſyſtême anglois..... Dieu m'en préſerve. (C'eſt Hertzberg qui chauffe pour la Hollande; & ſous ce maſque, le bout de l'oreille angloiſe paſſe) La Ruſſie...... A peine y a-t-on penſé.

Tout ce jour s'eſt écoulé en charlataniſme bien entendu. Le Roi s'eſt montré à cheval avec ſon fils ainé; il a parlé aux généraux avec toutes ſortes de careſſes...... „ Si vous ſerviez moins bien que vous n'avez fait, c'eſt moi qui ſerois puni d'être obligé de punir. „ Un peu plus ſérieuſement aux miniſtres, avec leſquels pourtant il a dîné. Sévérement aux ſecrétaires..... „ Je ſais que vous avez commis beaucoup d'indiſcrétions. Je vous conſeille de changer de maniere. „

Juſqu'ici Hertzberg a la grande main: (le Roi n'a pas prononcé ſon nom au prince Henri, ni le prince à lui.) Cependant le Roi a embraſſé tendrement le comte Finckenſtein (grand chevalier des François, & le ſeul homme après Knyphauſen, à qui le prince Henri ſe fie; volontairement du moins)... „ Je vous remercie, lui a-t-il dit, des éminens ſervices que vous avez ſi infatigablement rendus à mon oncle, & je vous demande de vouloir m'en rendre à mon tour...... „ Il eſt à noter que le comte Finck eſt l'ennemi implacable de Hertzberg, mais l'oncle de la bien-aimée, Mademoiſelle de Voſſ.

Le teſtament ſera ouvert demain devant les intéreſſés. Le Roi n'en chicane pas une ligne, ſauf un article que, dit-il, il ſoumet à ſes oncles, pour décider de la néceſſité de l'abroger. Le vieux Roi a été généreux. La part du prince Henri eſt deux cents mille écus & une

belle bague, indépendamment de ce qui lui revenoit par la convention de famille. Les autres sont très-bien traités aussi, mais moins magnifiquement.

Le prince Henri a une occasion naturelle de rester ; l'enterrement qui se fait à Potsdam lui en donne le prétexte. Le Roi ira de là en Prusse & en Silésie, pour recevoir les hommages. C'est un vieil usage de la Monarchie. Le prince Henri aura une explication avant le départ ; mais il est résolu d'attendre jusqu'au bout, afin, s'il est possible, de laisser le Roi entamer de lui-même.

Le Roi a dit, en parlant de moi : „ Je soupçonne qu'il est chargé de m'observer ; probablement son amour pour l'Empereur ne l'exposera pas à la tentation de dire du mal de moi, lorsqu'il n'y en aura pas à dire. „

Le prince Henri craint, qu'au genre de vie près, la méthode, & surtout les rites du gouvernement, ne restent les mêmes. Il me charge de dire que le comte d'Est... est beaucoup trop froid, trop pincé, trop ministre pour le nouveau Roi. Il supplie qu'on ne marchande pas longtemps les gages de confiance. On dit, & j'ai oublié de le demander au prince Henri, qui peut-être d'ailleurs ne l'auroit pas su, que le duc de Brunswick est mandé. Le ministre Schulembourg est dans la crise. Le prince Henri, qui l'a si longtems abhorré & décrié, est résolu de le soutenir. Ce ministre n'est revenu que ce matin. Il a fait, ou plutôt fait faire par Struensée, un mémoire apologétique très-adroit, très-sophistique, & où il met sur le compte du feu Roi l'ordre de choses auquel il propose de remédier. Il se déchaîne contre les monopoles, lui qui est à la tête de tous les monopoles ; mais il s'efforce de prou-

ver qu'ils (& surtout celui de la société maritime) ne peuvent pas être brusquement détruits.

LETTRE XVI.

22 *Août* 1786.

LE prince Henri est singulierement content du nouveau Roi, qui passa avant-hier dimanche la plus grande partie de l'après midi chez son oncle. Celui-ci avoit été le matin prendre le mot. Il prétend que son neveu lui marque toute sorte de confiance; mais j'ai peur qu'il ne prenne des complimens pour des paroles. Il assure que Hertzberg est prêt à tomber, & je ne le crois pas. Son neveu & lui s'en sont expliqués, dit le Prince; je crains qu'en ce cas le neveu n'ait trompé l'oncle; l'esprit conciliateur du Roi, sa bonté naturelle, qui le porte à faire à tout le monde le même accueil, peuvent d'ailleurs induire en erreur, même sans mauvaise foi, & montrent plutôt que son cœur est sensible, qu'ils n'annoncent que son caractere est fort.

Le prince Henri assure que le nouveau Roi est entiérement à la France. Il demande en grace que l'on ne fasse pas attention à ce qu'on a envoyé le colonel ou major Geysau à Londres pour complimenter; ce n'est, dit-il, que comme famille; on a d'ailleurs trompé le Roi: on lui a dit que la Cour de St. James avoit envoyé complimenter à la mort du Roi Georges, ce qui n'est pas vrai. C'est, ajoute-t-on, un tour de M. de Hertzberg. Le prince Henri n'est pas arrivé à temps pour l'empêcher. Si cela étoit à faire, on ne le fe-

roit pas. (c'eſt toujours le Prince qui parle). On n'a envoyé ni à Vienne, ni à Pétersbourg. (A Vienne, au chef de l'Empire, preſque auſſi parent que le Roi d'Angleterre. —— A Pétersbourg! auſſi M. de Romanzow en a-t-il porté des plaintes ſi ameres, que le comte Finckenſtein, tout modéré qu'il eſt, lui a demandé s'il avoit donc ordre de ſa Cour de lui parler ainſi). Mais, choſe aſſez ſinguliere! on a envoyé par-tout ailleurs, & nommément le comte Charles de Podewils (frere de celui qui eſt à Vienne), pour porter la nouvelle en Suede. Ceci s'écarte du vieux ſyſtême auquel le Roi veut d'ailleurs, dit-on, paroître reſter fidele; car le Roi de Suede étoit un objet d'averſion pour le feu Roi, & il ne l'eſt pas moins pour le prince Henri. Le colonel Stein (eſpece de favori de l'intérieur), eſt allé en Saxe, à Weymar, à Deux-Ponts, &c.

Le prince Henri voudroit que le miniſtre des affaires étrangeres écrivît, & bientôt, que la cour de France eſpere que le nouveau Roi conſolidera l'amitié commencée par ſon prédéceſſeur, & donnât à entendre qu'on ne croit pas tous les miniſtres Pruſſiens auſſi bien intentionnés pour la France que le Roi lui-même. (Je ne ſuis pas du tout de cet avis; car c'eſt ſignaler Hertzberg, & l'acharner à la guerre contre notre Cabinet: ſi ce miniſtre eſt à détruire, il ne le faut eſſayer qu'en lui imputant de gouverner le Roi; & que la réciprocité de bienveillance & de bons offices, peut & doit amener une liaiſon plus étroite. Il voudroit que M. de Calonne lui écrivît bientôt, à lui prince Henri, une lettre oſtenſible & très-aimable, mais qu'une occaſion ſûre devroit apporter: il voudroit que l'on recommandât à M. d'Eſt..., de ſe dérider; il voudroit ſur-

tout que l'on trouvât une maniere de calmer un peu les affaires de Hollande, & que l'on se fît valoir beaucoup par-là.

Le duc de Brunswick a été mandé, & doit arriver jeudi. Il apporte, dit-on, un second testament, qui étoit déposé dans ses mains. Le premier n'a point été lu devant la famille, mais seulement devant les deux oncles & les deux ministres. On a d'ailleurs été porter à chacun son article ; la date de ce testament est de 1769 ; il est fastueux, écrit avec soin & d'un ton oratoire. Le Roi a grande attention de spécifier que les dons qu'il fait sont sur ses épargnes personnelles. Voici le précis des legs. — La Reine a dix mille écus annuels d'augmentation de revenu. — Le prince Henri deux cents mille écus une fois payés, un gros diamant verd, un lustre de cristal de roche, estimé quinze mille écus, un attelage de huit chevaux, deux chevaux de main richement caparaçonnés, cinquante anteaux (petits tonneaux) de vin de Hongrie. — Le prince Ferdinand cinquante mille écus une fois payés, & du vin de Hongrie. — La princesse Ferdinand dix mille écus annuels ; (ce qui ne s'explique que parce qu'elle étoit en 1769 la seule princesse de la maison qui eût des enfans) & une boîte. — La princesse Henri six mille écus annuels. — La douairiere de Brunswick dix mille écus annuels. — La princesse Amélie dix mille écus annuels, & toute la vaisselle particuliere du feu Roi. — La princesse de Wurtemberg vingt mille écus une fois payés. — Le duc de Wurtemberg une bague. — Le Landgrave de Hesse dix mille écus une fois payés. — Le prince Frédéric de Brunswick, idem. — Le duc régnant de Brunswick, idem, huit chevaux (entr'autres les derniers que Frédéric a mon-

tés) & une bague de diamans estimée vingt-deux mille écus ; &c. &c. &c. Le Roi a confirmé tout cela de très-bonne grace. Le seul article qu'il n'ait pas passé, est une fantaisie bizarre que le feu Roi avoit eue pour son corps ; il vouloit être enterré près de ses chiens. Telle est la derniere marque de mépris qu'il a jugé à propos de donner aux hommes. Je ne sais si l'on aura autant de respect pour le testament qu'on attend, que pour celui qu'on vient d'ouvrir, lors même qu'ils ne seroient pas contradictoires.

Quant à la situation de cour, la vérité est, je crois, qu'on ignore absolument ce que fera le Roi, & que le prince Henri s'exagere son ascendant ; il bavarde beaucoup avec son neveu ; mais en résultat il n'y a pas eu encore un seul point convenu entr'eux. A peine cinq jours sont-ils écoulés, il est vrai ; mais pourquoi présumer ? Il soutient le ministre Schulembourg, & je sais que Schulembourg a trouvé le Roi sec & froid. Il avoit un choix pour la mission de France, & je sais que le Roi en a un autre, qu'il ne lui a pas même caché. D'ailleurs il écoute tout & ne s'explique sur rien. Bishopswerder lui-même ne sait peut-être pas ce qu'il fera, &, s'il est sage, il ne se pressera pas.

J'ai vu deux fois M. de Hertzberg. Je l'ai retrouvé le même, à un peu de dissimulation près. Il s'est beaucoup défendu avec moi d'être Anglois. Il ne m'a pas paru croire le moins du monde avoir besoin du prince Henri, chez lequel il n'a pas même été, ce qui est très-marqué ou plutôt indécent, d'après sa promotion à l'Aigle Noir. J'ai voulu lui insinuer qu'il lui seroit très-aisé de se rapprocher de l'oncle par le neveu. Il a décliné en me remettant cepen-

dant pour le prince Henri un mémoire apologétique ſur ſes diſcuſſions perſonnelles avec le Baron Knyphauſen. Ou le prince Henri, ou Hertzberg ſont très trompés; & peut-être ils le ſont tous deux: toujours eſt-il que Hertzberg ſoupe preſque tous les ſoirs avec le Roi, & que l'opinion de quelques gens inſtruits eſt que ce miniſtre & le général Möllendorf ſeront chargés de l'éducation du prince de Pruſſe.

Le marquis du Luccheſini a conſervé ſa place auprès du nouveau Roi; mais juſqu'ici il n'a été chargé que du poëme pour l'enterrement; c'eſt le ſecrétaire du prince Henri qui, dit-on, fait la muſique. Et voilà une de ces choſes qui tournent la tête à l'oncle !

J'ai envoyé au Roi mon grand mémoire: il m'en a ſeulement accuſé la réception, en ajoutant que je pouvois être ſûr que ce qui lui viendroit de moi lui feroit toujours plaiſir, & que les choſes obligeantes qui lui arriveroient, ne lui paroîtroient jamais plus flatteuſes que de ma part. . . . .

P. S. Les miniſtres ont prêté ferment hier à trois heures; ainſi point de changemens probables d'ici à quelque temps. Le comte d'Arnim Boytzembourg, mandé par le Roi, eſt venu en toute diligence, & a paſſé la ſoirée hier avec lui. Je ne le crois propre qu'à une place de cour; cependant il pourroit être queſtion de la miſſion de France; plus probablement de la place de grand maréchal, ou du miniſtere du Landſchafft, eſpece de préſident des États, qui influe ſur la répartition de l'impôt & autres arrangemens intérieurs.

LETTRE XVII.

26 *Août* 1786.

Je crains que mes prophéties ne ſe vérifient.

Le prince Henri me paroît n'en être plus qu'à l'attitude avec son neveu. Un article du testament de l'ayeul du Roi a dispofé la succession de certains bailliages, de maniere à donner quarante ou cinquante mille écus de rente de plus au prince Henri, y compris une augmentation de revenu au prince Ferdinand. Les circonstances n'étant pas exactement les mêmes que celles qu'a prévues le testateur; les ministres, c'est-à-dire Hertzberg, ont prétendu que la substitution n'avoit plus lieu; & le Roi, en éludant l'exécution du legs, a proposé à son oncle de faire juger la question de droit en Allemagne, en France ou en Italie. Le prince lui a écrit une lettre ingénieuse & noble, mais où il indique l'ennemi. Le Roi a redoublé de caresses extérieures pour son oncle, & soumis le procès aux trois ministres de justice qu'a nommés le Prince; mais j'en conclus que l'oncle gagnera le procès du bailliage & jamais celui de la régence. Cependant Hertzberg m'a chargé de quelques avances auprès du Prince, & cela montre, ce me semble, qu'il n'est pas parfaitement sûr de son fait. Je n'ai jamais pu engager le Prince à s'y prêter; tantôt bouffi, tantôt agité, il ne sait commander ni à son visage, ni à ses premiers mouvemens: il est faux, & ne sait pas être dissimulé; doué d'idées, d'esprit, & même de quelque talent, il n'a pas un avis à lui. Petits moyens: petits conseils: petites passions: petites vues: tout est petit dans l'ame de cet homme: tandis qu'il y a du gigantesque, & nulle méthode dans son esprit; haut comme un parvenu; vaniteux comme un homme qui n'auroit nul droit à la considération, il ne peut ni mener, ni être mené. C'est un de ces exemples trop fréquens qu'un petit caractere peut tuer les plus grandes qualités.

Ce que le nouveau Roi craint le plus, c'eſt de paſſer pour être gouverné : ſous ce rapport, le prince Henri eſt de tous les hommes celui qui lui convient le moins ; car je crois qu'il conſentiroit à ne pas gouverner, pourvu qu'il paſſât pour tout faire.

Changement notable. Le directoire général eſt remis ſur le pied où il étoit ſous Frédéric-Guillaume premier. C'eſt une bonne opération. De la fureur de Frédéric II de tout faire, il avoit réſulté qu'il étoit un des Rois de l'Europe le plus trompés. De la manie d'expédier toutes les affaires du royaume en une heure & demie, il ſuivoit que les miniſtres étoient maîtres abſolus dans leurs départemens. Maintenant ils ſeront obligés de tout conclure en comité ; chacun aura beſoin de l'aveu, de la ſanction de tous les autres. C'eſt en un mot une eſpece de conſeil. Cela ſans doute a ſes inconvéniens ; mais où n'y en a-t-il pas ?

L'arrêt de ſuppreſſion du lotto eſt ſigné, à ce qu'on aſſure. J'aurai du moins fait ce bien à ce pays ; mais le Roi laiſſe ſortir le dernier tirage, & cela eſt mal-adroit ; il auroit fallu qu'il n'y en eût point ſous ſon regne. Au reſte, ceci n'eſt peut-être qu'un bruit populaire.

Le Duc de Brunſwick eſt arrivé cette nuit. M. de Hardenberg-Reventlau, homme de mérite, & ſon miniſtre favori, comme M. de Féronce eſt le principal, l'avoit précédé à quatre heures un quart. Le Duc eſt entré chez le Roi qui ſe leve à quatre heures ; à ſix heures & demie il étoit aux manœuvres. Le Roi n'a été avec lui ni froid ni chaud. Il ſe pourroit qu'à ce voyage il n'y eût entr'eux que de la politeſſe. La ſeule force des choſes peut amener un tel premier miniſtre, qui au reſte ne tapiſſeroit pas en dehors, & une fois arrivé ſeroit tenace.

Je ne causerai avec lui que demain. Le testament qu'il a apporté sera probablement brûlé ; il est, dit-on, fort antérieur à l'autre, & remonte à 1755.

Le Landgrave de Cassel, vient à ce qu'on assure ; le duc de Weymar aussi ; celui des Deux-Ponts encore, & même le duc d'Yorck : je doute au moins de celui-ci.

Hertzberg prétend que le Roi, se portant caution du Stathouder, nous devons être tranquilles sur la Hollande ; mais il ne nous dit pas les moyens de faire respecter cette caution.

Le prince Henri voudroit que l'on fit mettre dans un bulletin, que M. de Hertzberg, dont tout le monde ne dit pas du bien, paroît avoir toute la confiance du nouveau Roi, & même être le maître des affaires. Il est probable que cette derniere imputation est en effet le meilleur moyen de perdre un homme sous ce regne.

Il y a beaucoup de petites faveurs de cour d'accordées, & pas une grande place de donnée. J'ai essayé (j'étois en mesure pour cela) de raccommoder Hertzberg & Knyphausen, en leur montrant que leur coalition seroit un trône inébranlable. Knyphausen a refusé, parce que, m'a-t-il dit, Hertzberg est si faux, qu'on ne peut jamais savoir s'il est sincérement réconcilié ; or il vaut mieux, dit le Baron, être ennemi ouvert, qu'ami équivoque d'un homme qui a plus de crédit que nous.

Je suis porté à croire qu'il faut culbuter Hertzberg, si l'on veut que les Prussiens soient François. Au reste, trois mois sont nécessaires pour tirer un pronostic un peu raisonnable ; mais, encore une fois, si vous avez quelque grande vue politique sur ce pays & sur l'Allemagne, finissez ces querelles bourgeoises de la Hollande, qui aussi bien ne sont que des tracasseries

casseries bonnes à ceux qui ont leur fortune à faire, & non à ceux qui ont leur fortune faite.

LETTRE XVIII.

29 *Août* 1786.

LE pronostic devient tous les jours plus difficile à tirer; & ce n'est que du temps que l'on peut en attendre un raisonnable. Le Roi paroît vouloir renoncer à toutes ses habitudes; c'est le prendre bien haut. Il a fait trois voyages à Schœnhausen; il n'a pas même regardé mademoiselle de Voss; il n'a pas eu l'apparence d'une orgie, pas touché une gorge de femme depuis qu'il est sur le trône. Un confident de foiblesses lui a proposé d'aller à Charlottenbourg; il a dit, *non*; *toutes mes anciennes allures sont là*. Il se couche avant dix heures du soir; & il est levé à quatre: il travaille prodigieusement, & certainement avec quelque difficulté! S'il persévere, il sera l'exemple unique d'une habitude de trente ans vaincue, & ce seroit alors sans doute qu'il auroit un grand caractere qui nous déjouera tous; mais dans cette supposition là même, qui est si loin d'être probable, combien peu d'esprit & de moyens! Il faut que cela soit bien fort, puisque ceux-là même qui le louent le plus extatiquement, commencent par abandonner la cause de son esprit. Le dernier jour où il a fait manœuvrer, il fut ridicule, lent, lourd, monotone. Les troupes furent mises quatre fois de suite en colonne, & finirent par parader; cela dura trois heures, & cela sous les yeux d'un connoisseur tel que le duc de Brunswick..... Tout le monde étoit mécontent; hier il fut mal au premier jour de cour; il oublia quelques-uns des minis-

tres étrangers, ne dit que des mots communs, hâtés, embarrassés, mal arrangés; cela dura à peine cinq minutes; il nous quitta aussi-tôt pour aller à l'église, car il ne manque point à l'église, & déjà le zele religieux, les homélies, les flatteries dans la chaire, sortent de toutes parts.

Le Prince Henri a gagné le procès des bailliages, comme je l'avois prévu; il n'est d'ailleurs pas plus avancé qu'il n'étoit, & par conséquent il l'est moins. Il dîne tous les jours avec le Roi, & fait mal; il affecte de lui parler à l'oreille, & fait mal; il ne cesse de lui parler affaires; & fait mal. Le Roi va seul chez le duc de Brunswick; il y va aussi avec Hertzberg, ou l'y rencontre. Le Duc prétend ne se mêler que du militaire, la seule chose qu'il entend, dit-il. Je ne l'ai encore vu que devant du monde. Il m'a fait donner pour mercredi matin un rendez-vous particulier.

Le parti Anglois s'agite toujours beaucoup; mais cela même prouve qu'il rencontre des difficultés; & en effet c'est une alliance si fort contre nature que celle qu'il peut offrir en comparaison de la nôtre, qu'il ne faudroit pas même, ce me semble, se laisser dévoyer par des gaucheries, si le nouveau Roi en faisoit.

Au reste, ce prince devient très-difficile à observer utilement. Il prend les rites séveres de l'étiquette Allemande. On croit qu'il ne verra point d'étrangers, du moins de quelque temps. Or je saurai bien ce qu'on peut apprendre par l'espionnage subalterne des valets, des courtisans, des secrétaires, & l'intempérance de langue du prince Henri; mais il n'y a que deux moyens d'influer; c'est en donnant, ou plutôt faisant naître des idées au maître, ou à ses ministres. Au maître? Comment, dès

qu'on ne l'aborde pas? Aux ministres! Il n'est ni facile ni très-convenable de leur parler d'affaires, quand on n'est pas accrédité, & les discussions de hazard sont courtes, vagues, & tronquées. Si l'on me croit propre à quelque chose, on doit m'envoyer en lieu où je sois accrédité; autrement j'ai peur de ne coûter ici plus que je n'en rapporterai. Le comte de Görtz va en Hollande; je ne sais si c'est pour relever Thulemeyer, ou *ad tempus*. Le fils du comte Arnim le suit. C'est un plançon pour le corps diplomatique. Ce M. de Görz n'est point un homme sans habileté: envoyé en Russie avec toutes sortes de désavantages, il est parvenu à bien connoître le pays; il est froid, sec, disgracieux, mais fin, maitre de lui, quoique violent & bon observateur. Certainement au reste il est du parti Anglois: féal de Hertzberg, & convaincu que l'alliance de la Hollande avec nous, tout-à-fait contre nature, ne sauroit durer long-temps. J'avoue que je le pense comme lui, sur-tout si nous abusons de nos avantages.

Il y a un nouveau ministre de désigné *in petto* pour la France; je n'ai pas pu découvrir encore qui c'est; mais Hertzberg soutiendra autant qu'il pourra ce ridicule Goltz. Le Schulembourg baisse tous les jours. Déjà l'on a entamé à la société maritime son monopole du café: ce n'est pas un objet de moins de quatre millions & demi de livres pesant de cette féve pour les diverses provinces de la monarchie Prussienne, sur quoi l'on peut remarquer qu'en général l'usage du café, tous les jours plus universel en Allemagne, fait tomber successivement & beaucoup celui de la bierre. Il y auroit un profit prodigieux à ôter à la même compagnie les sucres; mais ce n'est pas trop

la peine de détruire des monopoles pour les remplacer par des monopoles, même au compte du Roi.

On paie les dettes perſonnelles du nouveau Roi ; c'eſt le miniſtre de Blumenthal qui a ce détail. Il y aura, dit-on, d'aſſez grandes détractions ; mais elles doivent n'être pas injuſtes, car on ne crie point à cet égard. Au reſte, Frédéric II, outre le tréſor, a laiſſé des épargnes conſidérables, que les dettes perſonnelles de Frédéric-Guillaume abſorberont à peine ; il réformera ſon opéra italien, dit-on ; tout le monde croit qu'il en aura un François : cela, certainement, ne ſeroit pas un médiocre point d'appui pour l'intrigue. La liberté du ſcrutin eſt rendue à l'académie, & les Allemands y ſeront déſormais admis. Je regarde la curatelle de ce corps comme une faveur & un aſſez grand reſſort pour Hertzberg, qui ſera curateur de nom, & préſident de fait. Or la préſidence de l'académie eſt ſi bien un miniſtere, que Frédéric l'avoit priſe pour ſon compte depuis l'inquiet & moroſe Maupertuis. M. de Hertzberg m'a dit à la cour : „ vous me devez un compliment „ — lequel ? „ — Je ſuis „ curateur de l'académie, & j'y ſuis plus ſenſible, je m'en trouve plus honoré que du „ cordon. „ (Quarante perſonnes nous écoutoient.) „ — Aſſurément, lui ai-je répondu ; „ ſi c'eſt le miniſtere de l'inſtruction, c'eſt le „ premier de tous. „

Le Roi ne ſe ruine pas en dons. Il n'a encore conferé, au delà des prébendes qui ne lui coûtent rien, qu'une penſion de trois cens écus (au général Levald) . . . . J'apprends qu'il vient d'en donner une de huit cents écus au poëte Rammler : il y auroit peut-être plus de délicateſſe à ne pas commencer par les trompettes.

LETTRE XIX.

2 *Septembre* 1786.

TOUT confirme mes prédictions. Le prince Henri est à peu près brouillé avec son neveu; l'oncle ne s'en console pas, & pense à faire retraite à Rheinsberg : il retournera presque certainement pendant le voyage du Roi en Prusse & en Silésie; ce n'est probablement qu'au retour de ces deux voyages que nous verrons de grands changemens, s'il doit y en avoir. Il en est cependant, outre celui que j'ai mandé, un autre très-marqué; c'est une commission pour examiner la régie, ce qu'il faut en faire disparoître, ce qu'il faut en conserver, les droits que l'on peut relâcher, sur-tout en fait d'accises.

M. de Werder, ministre d'Etat, ami intime de Hertzberg, ennemi de Schulembourg qui l'a mis en place, beau-pere du secrétaire de la légation Angloise, ou peut-être de sa femme, est à la tête de cette commission : les autres membres sont des choix ridicules; mais ce seul projet de réforme est très-agréable à la nation, autant que la pension de huit cents écus faite au poëte Rammler, & la promesse de l'admission des Allemands dans l'académie, l'est aux distributeurs de la renommée. Reste à savoir si ce n'est pas trop tôt faire espérer au peuple, & s'il ne falloit pas être sûr des remplacemens, avant de faire pressentir des soulagemens.

Le Roi va en Prusse avec Messieurs de Hertzberg; (chose sans exemple qu'un ministre suive le Roi hors de son département!) Goltz, surnommé le Tartare; Boulet, ingénieur François; le général de Görtz, Gaudi, & Bischopswerder.

—Ce Goltz le Tartare eſt celui qui dans la derniere campagne de la guerre de ſept ans, ameuta cinquante mille Tartares de la Crimée & des environs, qui venoient faire une diverſion en faveur du Roi de Pruſſe, & déja étoient à Bender, lorsque la paix ſe conclut. Avec tout cela, ce Goltz eſt peu de choſe, au-delà d'un bon officier & d'un homme très-actif. Il ne dut ce grand & ſingulier ſuccès qu'à un Hollandois nommé Biskamp, qu'il trouva en Crimée, & s'attacha cet homme très-habile, très-actif, qui ſavoit la langue, connoiſſoit le pays, & il ſervit à ſouhait Frédéric II, qu'à la vérité il a bien fait payer. Ce Biskamp eſt à Varſovie oublié, & cela eſt fort étrange. J'ai cru que le détail de ce fait, très-peu connu, pourroit intéreſſer.

Boulet eſt un honnête homme, auquel le Roi, qui lui doit ce qu'il fait ſur les fortifications, montre de l'affection.

Le général de Görz eſt le frere de celui qui va en Hollande, & ne le vaut pas; c'eſt un homme fin, aſtucieux, & dont la foi eſt très-ſoupçonnée.

Gaudi eſt le frere du célebre général de ce nom; peu connu jusqu'ici comme miniſtre du département de Pruſſe; mais homme capable, inſtruit, ferme, décidé, & inconteſtablement le plus fait pour influer dans l'intérieur, depuis la reconſtruction du grand directoire.

Vous ſavez qui eſt Biſchopſwerder; il vient d'être fait lieutenant-colonel auſſi bien que Boulet.

Le Roi a dit à Schulembourg qu'il décideroit au retour de la Pruſſe, lesquels de ſes neuf départemens lui ſeroient ôtés. Lui & ſa femme ſont les ſeules familles de miniſtres non invitées à la cour. Toutes les probabilités

font, que Schulembourg demandera fon congé, fi fes collegues continuent à l'humilier & le Roi à le dédaigner; mais Struenfée reftera probablement; & alors il fe propofe de travailler dans nos fonds publics de concert avec nous; fur-tout fi le Roi lui donne, comme il eft apparent, la manutention des quatre millions d'écus (à peu près feize millions de notre monnoie) qu'il deftine à des opérations de finance intérieures. Struenfée eft le feul qui les entende, & ceci n'eft pas à négliger, comme on l'a fait jufqu'ici, au point même de me mettre dans l'impoffibilité de le tenir au courant. Nous pouvons tirer parti de lui pendant la paix; mais fi, par malheur, les nouvelles qui fe difent à l'oreille, de la plus mauvaife fanté de l'Electeur de Baviere, s'aggravoient, comptez fur la guerre, car elle me paroît inévitable. Eft-il bien temps de vivre au jour le jour comme nous faifons, quand chaque mois (fa mort peut arriver même avec probabilité tous les mois) menace de jetter l'Europe dans une inextricable confufion?

M. de Larrey, envoyé pour complimenter de la part du Stadhouder, dit hautement qu'il eft impoffible que les affaires de la Hollande s'accommodent fans effufion de fang; & fur cela Hertzberg fpécule à perte de vue; mais le fecret eft fort bien gardé par les entours du Roi.

LETTRE XX.

*A M. le Duc de ***

2 Septembre 1786.

PAR quelle fatalité, Monfieur le Duc, votre lettre du 16 ne me parvient-elle qu'aujour-

d'hui, & fur-tout pourquoi n'a-t-elle pas été écrite quelques femaines plutôt ? On ne faura jamais peut-être combien la propofition qui termine cette lettre, laquelle faite, dans d'autres circonftances que les derniers jours de la vie du Roi, eût été acceptée courrier par courrier, pouvoit être importante. On ne faura jamais ce que, préfentée à temps, elle eût fait, empêché, dirigé, avec un Prince qui a peu d'étoffe peut-être, mais qui eft reconnoiffant, & qui eft plus certainement un honnête homme qu'il ne fera un grand Roi ; de forte que c'eft plus à fon cœur qu'à fon efprit qu'il faut parler, & fur-tout qu'il le falloit dans un temps où il étoit tout autrement acceffible qu'aujourd'hui, que le voilà paliffadé par fyftême & par l'intrigue. Comment aucun autre que vous n'a-t-il eu cette idée dans le pays que vous habitez ? Comment le cabinet de Verfailles a-t-il abandonné à Serilly le mérite d'offrir, & de petites fommes encore ? Comment a-t-on laiffé au duc de Courlande celui de nettoyer toutes les dettes criardes ? Que les vues mefquines, & l'étroite routine, & la lourde prudence de certains perfonnages font impolitiques & défaftreufes ! Dans quelles mefures cela mettoit nous, & moi perfonnellement avec lui ! Tout m'eût été poffible & facile !...; mais il n'y faut plus penfer : il ne faut que fe fouvenir de cette preuve nouvelle, que vous avez toujours raifon.

J'ai tenu depuis la mort du Roi votre cabinet très au courant des phafes auliques ; & ma dépêche d'aujourd'hui, dont notre ami commun vous lira fans doute une grande partie, eft un réfumé fait de mon mieux des probabilités actuelles & futures. Vous y verrez que le prince Henri a déjà fait fon fort ; que fon petit caractere a échoué contre l'écueil de fa

grande vanité dans cette circonstance si grave, comme dans tant d'autres; qu'il a montré tout à la fois une avidité prodigieuse de régner, une morgue repoussante, un pédantisme insupportable, le dédain de l'intrigue; tandis que sa vie n'est que petite, basse & sale intrigue; le mépris des Minstres influens, tandis qu'à un seul homme près (le Baron de Knyphausen, tous les jours à la veille d'une apoplexie) il n'a pas un entour marquant qui ne soit sot, vil ou fripon; qu'enfin il est impossible d'être plus loin de la faveur, & sur-tout du crédit, & même de s'être mis en situation où il soit plus difficile de la recouvrer.

Je persiste donc à croire que le duc de Brunswick, maître de lui, nullement ostentateur, & profondément habile, fera l'homme de la chose, non pas aujourd'hui, mais au jour de la nécessité. J'en ai longuement déduit les raisons, & je les crois sans replique, vu l'ordre de faits & de circonstances que je vois & celui que je prévois. Tout cela ne rend que plus nécessaire l'exécution de votre projet que je regarde comme très-praticable, même avec les *à poco*, par les mains desquels il vous faudra les faire passer, si vous suivez, avec votre dextérité naturelle & votre irrésistible séduction, le plan d'y intéresser l'amour-propre du maître, de maniere que ce soit sa chose, & que, comme vous le dites si bien, par lui seul elle soit apprise à ses ministres. Je dis que votre projet n'en devient que plus nécessaire à réaliser, car l'Angleterre intrigue ici avec une grande activité pour son compte, à l'ombre des intérêts de la Hollande qui tiennent fort au cœur du cabinet de Berlin. Or, ce que j'insinue souvent ici, à savoir que la puissance prussienne n'est point assez consolidée pour

que le choc de notre syſtême combiné avec celui de l'Autriche, ne la réduisît pas en poudre, n'eſt pas tellement irréplicable, grace à la Ruſſie, qu'il n'y ait beaucoup de choſes à m'objecter : & toujours reſteroit-il même dans les ſuppoſitions les plus défavorables à la Pruſſe, 1°. que ce ſeroit ouvrir une déplorable carriere à des jeux ſanglans, ſous un directeur auſſi mal habile que l'Empereur, le moins militaire des hommes; 2°. que le plus grand ſuccès laiſſeroit ſans contre-poids en Europe, un Prince qui a des droits & des prétentions à tout; 3°. enfin, & ſur-tout que c'eſt chercher bien péniblement ce que la nature des choſes nous offre, comme le printemps fait ſuccéder des bourgeons productifs à du bois mort & ſec.

Il y a quelques fautes de chiffres, qui font que je n'ai pu ſaiſir la baſe de votre diſſentiment avec moi ſur le ſyſtême maritime; mais je connois trop l'extrême juſteſſe de votre eſprit qui ne ſe paie pas d'illuſions, pour croire que nous ſoyons très-oppoſés; & quant à moi, je n'ai jamais prétendu dire que nous ne duſſions avoir une marine capable de faire reſpecter notre commerce. Il s'agit ſeulement de déterminer juſqu'où doit s'étendre ce commerce du moins activement protégé. Vous ſentez, tout auſſi bien que moi, qu'une alliance avec l'Angleterre ne peut porter ſolidement que ſur un traité de commerce, qui trace une ligne de démarcation nette, préciſe & diſtincte; car ils n'auroient pas auſſi beau jeu que nous à une liberté illimitée; comment ſoutiendroient-ils notre concurrence? Et ces Indes, ces Antilles ne feront-elles pas juſqu'à la fin le pommier de la diſcorde, ſi l'on n'en cerne pas les racines paraſites & voraces?

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur le Duc, ne

vous laissez décourager ni par les dégoûts, ni par les difficultés ; gravissez d'un pas ferme, quoique mesuré, & avec une suite inflexible, le seul sentier non frayé qui puisse mener aujourd'hui à la gloire politique, &, ce qui est plus substantiel, à la pacification de l'univers. Il est si beau de réunir à tous les talens des héros, les principes d'un sage & les vues d'un philosophe ! C'est une couronne si peu vulgaire que de changer par un seul acte diplomatique toutes les vieilles formules, toutes les pitoyables rubriques, toutes les tracasseries meurtrieres de la politique moderne, que votre courage doit être bien puissamment soutenu par une si magnifique perspective.

Vous savez si je vous suis tout dévoué, & si vous pouvez disposer de moi.

Lettre XXI.

5 Septembre 1786.

Il est impossible que l'on vous donne des nouvelles plus exactes sur la situation du prince Henri avec le Roi, que celles dont mes précédentes sont remplies. Le Prince lui-même ne se farde plus sa position, & passant d'une extrêmité à l'autre, comme tous les hommes foibles, clabaudant déjà, disant que le pays est perdu ; que les prêtres & les sots & les catins & les Anglois vont le précipiter dans l'abîme ; il acheve par l'intempérance de sa langue, ce que les indiscrétions du Chevalier d'O**, & les confidences personnelles de l'oncle au neveu quand il n'étoit que Prince de Prusse, ont probablement fait trop connoître à Frédéric-Guillaume ; il acheve, dis-je, de se per-

dre dans l'eſprit du Roi. Voilà mon opinion; il quittera, ſi on le lui permet, ce pays où il n'a pas un ami, ni une créature, ſi ce n'eſt dans le ſubalterne le plus abject; il quittera ce pays; ou il deviendra fou; ou il mourra; voilà mon pronoſtic.

Ce n'eſt pas que je ſois convaincu que ce gouvernement-ci doive toujours marcher par des ſubalternes. Le Roi a trop peur d'avoir l'air d'être gouverné, pour n'en avoir pas beſoin. Pourquoi ſeroit-il le premier homme chez qui les prétentions n'auroient pas été en raiſon inverſe de la réalité? Frédéric II, que la nature avoit ſi bien fait naître pour le commandement, n'a jamais montré la peur de paroître être mené. Il étoit sûr de ne l'être pas; celui-ci en tremble; il le ſera donc. Tant que les choſes iront toutes ſeules, il n'en aura pas l'air; rien n'eſt plus aiſé dans ce pays-ci que de recevoir & de dépenſer. La machine eſt montée de maniere qu'il y a de ſi gros excédens! quelques attentions de détail; quelque ſurveillance de police, quelques changemens dans les ſous-ordres, quelques coquetteries à la nation; (à laquelle, ſoit dit en paſſant, on paroît réſolu d'immoler l'amour-propre des étrangers, de ſorte qu'ainſi que je l'ai toujours dit, la gallomanie du prince Henri nous a fort mal ſervis, même en ceci;) cela va tout ſeul. Il ſe fera du bien; car ce n'eſt pas ici comme ailleurs, où le paſſage entre le mal & le bien eſt quelquefois pire que le mal, & où les réſiſtances ſont terribles. Tout ſe fait *ad nutum*. D'ailleurs les cordes ſont ſi tendues, qu'elles ne peuvent qu'être relâchées. Le peuple a été ſi opprimé, ſi vexé, ſi preſſuré, qu'il ne peut plus qu'être agé. Tout ira donc, & preſque de ſoi-même tant que la politique extérieure ſera cal-

me & uniforme. Mais au premier coup de canon, ou seulement à la premiere circonstance orageuse, comme il crouleroit, tout ce petit échaffaudage de médiocrité! comme les ministres subalternes se rapetisseroient! comme tout, depuis la chiourme effrayée jusqu'au chef éperdu, appelleroit un pilote!

Qui seroit ce pilote? le duc de Brunswick. Je n'en doute presque pas; parce que le petit amour-propre n'est plus rien au jour de la bagarre qu'une aptitude de plus à la peur; parce que d'ailleurs le Prince est de tous les hommes celui qui ménagera le plus le petit amour-propre; qu'il se contentera de faire sans paroître; qu'il sera le serviteur des serviteurs, le plus poli, le plus humble, & à coup sûr le plus adroit des courtisans, en même temps que sa main de fer enchaînera toutes les petites vues, toutes les intrigues, tous les partis. Voilà mon horoscope, & je ne crois pas qu'il y en ait un autre de raisonnable à tirer aujourd'hui.

En l'Etat, c'est Hertzberg qu'il faut ménager, & le comte d'Est.... n'y est pas propre, parce qu'il l'a trop déserté autrefois, & qu'il sent bien qu'il y auroit indélicatesse & lourde gaucherie à revenir trop brusquement. Au reste, ce Hertzberg peut se perdre lui-même par ses jactances & son ostentation vaniteuse. C'est un moyen de culbuter les gens en place que les courtisans emploieront, vu le caractere du Roi, & qui pourra réussir.

Mais c'est la Hollande, cette Hollande convulsive à laquelle il faudroit aviser. On est convaincu que nous y pouvons tout, & bien que je ne croie pas cela aussi vrai qu'on le tient pour indubitable, je pense du moins que si l'on disoit au parti qui s'est tant avancé, probablement sur la conviction que nous

étions derriere lui pour le soutenir, (car comment se chargeroient-ils sans sûretés dans les futurs contingens, d'une telle responsabilité ?) *arrêtez-vous à un tel point*, on seroit obéi. On sent bien qu'à cet égard je ne prétends ni ne veux donner d'avis. Je suis trop loin de la vérité ; je ne la vois que par le verre à facette des passions, & M. d'Est** ne me dit rien ; mais ce que j'apperçois distinctement, c'est que l'orage qui se forme sur ces marais, peut envelopper d'autres pays. La légation Françoise de Berlin ne vous dira pas cela ; ce n'est pas sa maniere de voir : elle est persuadée que l'intérêt de frere n'influera point sur les liaisons du Roi. Moi, j'en doute ; j'ai de fortes raisons d'en douter. Hertzberg est tout Hollandois ; c'est la seule façon décente qu'il ait d'être Anglois ; & ce ministre peut beaucoup pour la politique extérieure qu'au demeurant il n'entend pas. Je lui disois l'autre jour sur son éternelle répétition : LE ROI SERA CAUTION DU STATHOUDER : „ Je respecte trop le Roi pour vous demander qui „ sera la caution de la caution ; mais j'oserai „ vous dire : *comment fera-t-il respecter sa caution ?* Qu'arrivera-t-il lorsque la France lui „ aura démontré que le Stathouder est contrevenu aux engagemens pris sous sa sanction ? Ce n'est pas de la Hollande que le „ Roi est beau-frere ; & l'affaire de Naples „ vous montre assez comment on sait éluder „ les interventions de famille. Que peut le „ Roi contre la Hollande ? Et n'est-il pas „ trop équitable pour exiger que nous, qui „ ne pouvons pas vouloir que les Hollandois „ soient Anglois, nous risquions notre alliance pour le chevalier des Anglois ? „..... A tout cela Herzberg, qui ne voit dans ce

monde sublunaire que Hertzberg & la Prusse, répondit des choses vagues; mais à ces mots: *Que peut le Roi contre la Hollande?* il dit entre ses dents avec un air très-sombre: *elle ne le déferoit pas; je crois.* Encore une fois, prenez garde à la Hollande, où la légation angloise assure, par parenthese, que nous avons acheté la ville de Schiedam; que M. de Calonne nommément y prodigue l'or, & qu'en un mot il est personnellement le tison de la discorde.

J'ai réservé les questions qui commencent votre lettre pour les dernieres: d'abord, parce qu'elles sont moins pressées, puisqu'il paroît impossible que l'Empereur entreprenne rien sur la Turquie européenne avant le printems prochain; ensuite parce qu'il me faut me recorder, le concours des circonstances de la mort du Roi & de l'avénement de Frédéric-Guillaume au trône, ayant demandé presque exclusivement mon attention, & repoussé dans un plus grand éloignement les objets moins voisins: encore crains-je bien que ma moisson ne soit stérile; la Prusse n'ayant avec ces pays dispersés à plus de quatre cents lieues, aucune relation ni de commerce; parce qu'il n'y a point de grand négociant; ni de politique, parce que les diplomaties Prussiennes sont extrêmement mauvaises. Et quant aux particuliers qu'on voit dans le monde, ils sont si ignorans qu'on n'en peut tirer aucune lumiere. Buckholz qu'ils ont à Varsovie, homme très-ordinaire, mais actif; & leur chargé d'affaires à Pétersbourg, Huttel, homme instruit, leur mandent que la Russie est plus pacifique que le Turc, & que les provinces de l'intérieur Ottoman invoquent la guerre. Quant aux provinces frontieres, celles qui appartiennent aux Tartares, ne sont certainement pas amies

des Russes. La Moldavie & la Valachie ont des Hospodars, qui en leur qualité de Grecs sont sûrement vendus à qui veut les acheter, & par conséquent à la Russie. L'Empereur les tracasse, & se fait haïr là comme ailleurs. J'en dirai davantage, & je tâcherai d'esquisser l'idée d'un voyage sur les bords de ces contrées, fait sous le déguisement de marchand & dans le plus sévere incognito; il instruiroit de l'état des frontieres, des magasins, des dispositions des peuples, &c. &c.; enfin de ce qu'on doit craindre ou espérer dans le cas où il en faudroit venir au VETO armé (dans lequel il est bien probable que la Prusse nous aideroit très-volontiers & de toute sa force): c'est-à-dire, si l'Empereur se décidoit à ne tenir aucun compte de nos représentations, comme il en a déjà fait montré deux fois. Peut-être serois-je plus utile dans un tel voyage qu'à Berlin, où ma carriere est semée de chausse-trapes, & où elle le sera aussi longtems qu'on ne m'accréditera pas, du moins comme converseur, ce qui seroit d'autant plus convenable peut-être, qu'on s'ouvre quelquefois davantage à un tel interlocuteur qu'à un ministre; attendu que les refus ou les propositions n'ont plus les conséquences ministérielles, & qu'ainsi l'on s'éclaircit les uns les autres sans se compromettre.

Faites une sérieuse attention à ceci, je vous prie. En vain me recommandez-vous de *peu marquer*, permettez-moi de vous le dire; il est impossible, malgré tous mes efforts, que je ne marque pas. J'ai trop de célébrité & d'affinités avec le prince Henri qui est un vrai héros-femme, & qui n'a aucune espece de secret; on me fait parler lorsque je n'ai rien dit; on dénature ce que j'ai dit, lorsque j'ai parlé.

parlé. Il est impossible de se faire une idée de tout ce qu'on m'a prêté depuis la mort du roi ; c'est-à-dire depuis une époque où j'ai profité de l'interruption des sociétés, pour me tenir absolument clos, & ne travailler qu'en minant. Le comte d'Est... me défavorise autant qu'il peut. La légation angloise crie : *fœnum habet in cornu, longe fuge.* Les favoris m'écartent ; les beaux-esprits, les prêtres & les visionnaires font ligue, &c. &c. : chacun craint pour son domaine, parce que ma destination n'est pas connue. Je ne puis rester avec utilité, qu'autant qu'on trouvera moyen de faire dire au comte Finckenstein, que je ne suis rien qu'un bon citoyen & un bon observateur ; mais que je suis cela, & qu'on m'a permis de donner mon avis. Je ne puis pas douter que ce ministre ne desire fort qu'on lui dise ce peu de mots ; quoiqu'il en soit, je dois en conscience le répéter : mon rôle devient tous les jours plus difficile & plus louche ; & pour que je sois vraiment utile, il me faut un caractere quelconque, ou être employé ailleurs.

Le prince Henri chante aujourd'hui la palinodie. Il reprétend encore une fois Hertzberg enferré, & incessamment perdu. Il dit des merveilles du duc de Brunswick. Il se promet tôt ou tard une grande influence ; il ne se pressera pas ; il louvoiera six mois ; il assure que les projets anglois sont absolument avortés. Hertzberg, dit-il, se conduit comme s'il avoit perdu la tête, & précisément comme si lui prince Henri le conseilloit, pour le précipiter, &c., &c. &c. Enfin, c'est un mélange d'exaltation & de rodomontades, de présomption & d'anxiétés, un flux de paroles sans rien de positif, de demi-mots sans valeur déterminée, que de l'exagération &

de l'enflure; d'où il eſt difficile de conclure s'il ſe trompe, ou s'il veut tromper : s'il ſoutient le procès de ſon amour-propre, ou s'il ſe repaît d'illuſions, ou même s'il a lui récemment à ſes yeux quelque rayon d'eſpoir; car, ainſi que je l'ai dit, il n'eſt vraiment pas impoſſible que Hertzberg ſe perde par ſa jactance. Au reſte, le prince Henri me preſſe de me faire donner un caractere pendant que le Roi ſera en Pruſſe & en Siléſie, ou du moins un crédit quelconque auprès du comte Finckenſtein, qui puiſſe le communiquer au Roi.

Rien n'eſt changé dans les nouvelles habitudes de celui-ci; Madame Rietz eſt allée le voir une ſeule fois. Mais Samedi paſſé il écrivit au fils qu'il a de cette femme, avec cette ſuſcription : *A mon fils Alexandre, Comte de la Marche.* Il a ennobli & même baronniſé la maitreſſe du Margrave Schwedt (baronne de Stoltzenberg; c'eſt le titre d'une baronnie d'environ huit mille écus de rente que le Margrave lui donne) qui n'eſt autre choſe qu'une aſſez jolie Allemande, autrefois comédienne, & dont le Margrave a un fils. On n'a pas voulu refuſer la ſeule choſe que demande & peut demander ce vieillard de ſoixante-dix-ſept ans. C'eſt peut-être auſſi pour ſe donner un prétexte d'en faire autant pour Madame Rietz. Le mari de celle-ci eſt Erzkammerer, ce qui revient à peu près à premier valet-de-chambre & tréſorier de la caſſette; mais on croit qu'il ne fera que ſa fortune pécuniaire; ſa femme n'a juſqu'ici nulle influence ſérieuſe.

Le maréchal de cour Ritwitz, étant ſoudaiment devenu fou furieux à la ſuite d'un démêlé avec un des officiers de la bouche, on a propoſé au Roi un M. de Marwitz, hom-

me tout-à-fait insignifiant. Autant vaut celui-là qu'un autre, a dit le Roi. Est-ce insouciance? Est-ce peu d'importance attachée à une place, qui véritablement n'en mérite guere? C'est ce qu'il est impossible de décider.

M. de Lucchésini augmente de prétentions. Il veut une place, finance ou commerce, probablement la direction de la société maritime; mais c'est tendre bien haut. Avec de l'esprit & des connoissances, il a une de ces tournures auxquelles on ne s'accoutume pas à marier l'ambition; tout au plus le jettera-t-on dans le corps diplomatique auquel il est propre. Je crois cet Italien un des plus ardens á m'écarter du Roi, qui, au reste, sera très-peu abordable jusqu'à l'hiver.

La commission pour la régie paroît jusqu'ici plutôt une espece de chambre ardente qu'une commission paternelle. On parle beaucoup plus de sommes dont l'emploi n'est pas justifié, que d'alléger les accises. M. de Verder, président de la commission, est d'ailleurs connu pour l'ennemi personnel de quelques-uns des membres de la régie. Cela, peut-être, a donné lieu au soupçon; c'est cependant le duc de Brunswick qui a proposé Verder: à la vérité ce Prince avoit besoin de lui pour quelques affaires relatives à son pays.

Hertzberg a certainement essuyé une bourrasque, & le crédit du comte Finckenstein en paroît augmenté. Mais j'avoue que la nuance me semble imperceptible, & je persiste à croire que Hertzberg est inébranlable par toute autre chose que ses propres maladresses.

LETTRE XXII.

8 *Septembre* 1786.

Le six, à la revue de l'artillerie, j'étois descendu de cheval pour suivre le Roi, sur le front des troupes. Le duc de Brunswick m'a joint, &, tout en causant mortiers, bombes & batteries, nous nous séquestrions; & aussitôt que nous avons été seuls, il s'est mis à me parler de la prodigieuse connoissance que j'avois du pays, de maniere à me faire sentir qu'il avoit lu mon mémoire au Roi; puis, me parlant de l'aurore du nouveau regne, il a sauté brusquement à la politique extérieure, & après beaucoup de détails trop longs & peu utiles à rapporter, il m'a dit: „ au nom de „ Dieu, arrangez-vous en Hollande; mettez „ le Roi à son aise; le Stathouder sera-t-il ja- „ mais là-bas autrement que *ad honores*? Vous „ y avez tout crédit; vous ne pouvez pas le „ perdre ce crédit; le parti qui vous le don- „ ne seroit trop en danger si vous le perdiez. „ Encore une fois mettez-nous à notre aise „ de ce côté, & je vous réponds de tout le „ reste sur ma tête; mais hâtez-vous, je vous „ en prie. Je pars dimanche pour Brunswick. „ Venez m'y voir pendant le voyage du Roi „ en Silésie; nous pourrons causer librement, „ & nous ne le pourrons bien que là; mais „ écrivez à vos amis qu'ils emploient leur in- „ fluence à décider le ministere de France à „ la modération avec le prince d'Orange, „ qu'encore ne peut-on pas proscrire sans con- „ vulsions. Rien n'est mûr pour s'en passer; „ qu'ils le sauvent, ils ne peuvent pas ren-

„ dre un plus grand ſervice à l'Europe. Ne „ ſont-elles donc pas connues chez vous, les „ formes qui ne changent rien à rien, & qui „ font tout ſupporter? „ Nous nous ſommes ſéparés, parce que cela commençoit à faire ſenſation; mais dites-moi ſi je ne dois pas aller à Brunswick cauſer avec lui à ſon aiſe.

Je dois ajouter à ceci que le comte de Görtz a emmené huit chaſſeurs avec lui, qui ſont deſtinés à porter ſes lettres juſqu'aux frontieres des Etats pruſſiens, afin qu'il ne paſſe point de dépêches ſur terre, ni par mains étrangeres. Au reſte, le duc de Brunswick m'a répété ce que m'avoit dit le prince Henri, & que j'avois oublié de mander, que l'un des principaux motifs du choix du comte de Görtz eſt ſon ancienne amitié avec M. de Verac.

J'ai conclu de ma converſation avec le Duc, qu'il étoit ou qu'il ſeroit bientôt le maître des affaires, & cela m'a expliqué le nouvel accès de joie, d'eſpoir & de préſomption où eſt le prince Henri, à qui le madré Brunswickois aura perſuadé, qu'avec de la patience le ſceptre lui ſeroit dévolu, & que lui Duc ne ſeroit que Connétable. (on dit que Kœnigsberg ſera déclaré Feld-maréchal.) Cela joint à ce que le Duc aura fait arrondir & diſparoître les diſcuſſions d'intérêt pécuniaire, tourne la tête au Prince, qui me diſoit l'autre jour: *que le Duc étoit le plus loyal des hommes, & ſon meilleur ami; qu'à la vérité il ne penſoit pas ainſi il y a quinze jours; mais* &c. &c. &c. de ſorte que c'eſt en quinze jours que s'eſt opérée cette métamorphoſe. Il n'y a en réſultat nulle différence entre un imbécile & l'homme d'eſprit qui ſe laiſſe ainſi tromper. Il n'y a en réſultat nulle différence entre un ſot & l'homme d'eſprit qui ſe laiſſe perſuader qu'un ſot eſt un homme d'eſprit. Or ces deux choſes

arrivent tous les jours au prince Henri. Il part le 13 pour Rheinsberg, & il en reviendra la veille du retour du Roi.

La ferveur de novice paroît se ralentir un peu. J'ai de fortes raisons de croire que Mademoiselle de Voss est prête à céder : œillades, conversations fréquentes (car cette assiduité à Schœnhausen n'est pas pour la Reine douairiere), présens acceptés (un canonicat pour son frere), crédit essayé (c'est elle qui a fait placer Mademoiselle de Wierey auprès de la princesse Frédérique de Prusse) : or demander c'est promettre. En un mot, depuis l'avénement, tout annonce que le diadême est un beau fard : tant mieux au reste ; il n'y a que la chûte qui puisse rendre cette maîtresse peu dangereuse ; elle est toute Angloise, & n'est pas incapable d'intrigue. D'ailleurs, quand on pense que le crédit d'une Madame du Troussel a pu, sous un Frédéric II, donner des places, même importantes, on sent ce qui arrivera sous un autre Roi, aussitôt que l'on s'avisera que l'intrigue peut quelque chose à la cour de Berlin comme aux autres.

Madame Rietz a reçu hier un diamant de quatre mille écus. De l'argent, un titre, peut-être ses lettres de vétérance.

On montre son fils à présent comme comte de la Marche. Il a une maison particuliere.

Le général Kalchstein, disgracié par le feu Roi, & regretté de tout le monde, a reçu un régiment.

Maintenant, & jusqu'à ce que j'aie de nouveaux détails sur Berlin, voici une anecdote importante, & que je crois devoir envoyer dans l'état douteux de santé de l'Impératrice de Russie. Il y a environ six ans qu'un jeune homme étranger au service de France,

bon gentilhomme, fut adressé à la G..-D... par une femme qui a été élevée avec elle, & qui est restée son intime amie. Ce jeune homme avoit l'intention d'entrer au service de Russie; il fut présenté au G..-D.. par la D..., qui sollicita avec de vives instances, & en sa présence même, une place pour ce jeune homme auprès de son mari.

Cependant le jeune protégé, bien fait, & d'une figure agréable, alloit souvent chez la P.... Attiré par elle, fêté, distingué, comblé de bontés, il devint amoureux, & son trouble extrême l'apprit à la G··-D···. Un soir de grande cour & de bal masqué, elle le fait conduire par une de ses femmes dans un appartement mal éclairé, & assez écarté de ceux où étoit la cour. Peu de momens après, la conductrice du jeune homme le quitte, en lui recommandant d'attendre, & la G...-D... arrive en domino noir. Elle ôte son masque, prend le jeune homme par la main, le conduit près d'un sopha, & l'y fait asseoir à côté d'elle. Alors la G..-D.. lui dit qu'il faut opter entre le service de France & celui de Russie, lui laissant d'ailleurs un certain tems pour se résoudre. Les agaceries, les caresses même succédent; le jeune homme incertain, épris, éperdu d'amour & de peur, fut fort gauche au commencement de l'entrevue. La G..-D.. le rassura, l'enhardit, lui fit toutes sortes d'avances, enfin le jeune homme triompha de sa propre timidité, & fut même très-vaillant.

A cette scene de transports succéderent soudain des adieux qui tenoient autant de la terreur & du despotisme que de l'amour. La G..-D... ordonne au jeune homme du ton le plus tendre, mais le plus absolu, de dire au G..-D... qu'il ne peut accepter la place de capi-

taine qu'on lui destinoit; elle ajoute qu'il faut partir, partir aussitôt; qu'il lui en coûteroit la tête, si la moindre chose transpiroit; enfin elle le presse de demander une marque de souvenir; & le jeune homme, effrayé, saisi, tremblant, demande un ruban noir qu'elle détache de son domino; il reçoit ce gage; il perd tellement la tête, qu'il part du bal même, & quitte Pétersbourg, sans prendre ni moyens de correspondance, ni arrangemens pour l'avenir, ni précautions d'aucun genre pour sa fortune. Très peu de jours après il vuida le pays, courant jour & nuit, & n'écrivant au G..-D.... qu'après avoir franchi les frontieres de Russie; il en a reçu une réponse très-gracieuse, s'en est tenu là, & est revenu en France où il suit le service. Cet homme a peu de caractere, mais il ne manque pas d'esprit; dirigé, il pourroit assurément être utile, du moins pour courir une chance aussi extraordinaire; mais alors il faudroit qu'il allât en Russie avant le changement de regne, & qu'il tâtât le terrein, aujourd'hui que la G.. - D... n'a plus tant de peur. Je ne le connois point personnellement; mais je puis disposer de son ami intime, qui est un homme parfaitement sûr. Au reste, je n'ai pas cru devoir nommer le héros de l'aventure, qu'il n'est pas nécessaire de connoître, si l'on ne veut pas s'en servir. Si au contraire on croit utile de suivre cette ouverture, je le nommerai courrier par courrier.

Certainement l'Electeur de Baviere n'est pas bien. Il pourroit ne pas vivre jusqu'à l'hiver, & il paroît difficile qu'il aille jusqu'au printemps. J'irai d'ici à Dresde, afin de n'avoir pas l'air de ne m'absenter que pour le duc de Brunswick; j'y serai sept ou huit jours, autant à

Brunſwick, & trois ou quatre ſemaines en tout. Mon voyage ſera préciſément du même nombre de jours que celui du Roi, pendant lequel il n'y a rien à apprendre; au lieu qu'aſſurément je mettrai ma courſe à profit, & ſaurai en huit jours à Brunſwick, ce que je ne devinerois pas en trois mois ici.

En voilà trop long pour parler aujourd'hui de la Turquie européenne. Je doute qu'on puiſſe empêcher l'Empereur, s'il n'eſt pas dépourvu de toute habileté, d'aller le jour où il voudra, juſqu'à l'embouchure du Danube; mais auſſi ce jour-là il devient l'ennemi naturel de la Ruſſie, qui le trouveroit de trop dans la mer noire, & là peut-être avorteront des deux côtés les projets combinés. On m'aſſure que la Moldavie & la Walachie déſirent appartenir à l'Empereur. Je ne ſaurois le croire, puiſque ſes propres payſans déſertent & vont en Pologne même, plutôt que de reſter chez lui; mais ces pays ſont abſolument ouverts, & je penſe que ce n'eſt que dans la Romélie & la Bulgarie qu'on pourroit tenir ferme. Je crois enfin que nous ſeuls, par promeſſes ou menaces, pouvons empêcher l'Empereur de travailler à cette grande démolition; que la Ruſſie opéreroit demain toute ſeule, s'il faut en croire toutes les rodomontades de Saint-Petersbourg; mais après demain que feroit-elle? Au reſte vous n'ignorez pas ſans doute qu'elle a reçu quelqu'échec; que le prince Héraclius a été obligé de déſerter ſa cauſe; qu'elle eſt encore une fois réduite à défendre le Mont-Caucaſe, comme frontiere; qu'elle n'a rien ſur le pendant qui lui mettroit le pied dans les entrailles ottomanes, & que ce ſeroit peut-être le vrai moment de lui reprendre la Crimée. Si toutes ces nouvelles ſont vraies, & ces conjectures fondées, il eſt im-

poſſible que je ſache, auſſi bien que vous, aucune de ces choſes.

La queſtion relative au Bailliage de Wurſterhauſen a été accommodée très noblement par le Roi. Il le reprend, & donne annuellement cinquante mille écus au prince Henri, qui eſt obligé d'en laiſſer dix-ſept au prince Ferdinand; le Bailliage n'en rapporte qu'environ quarante-trois.

Maintenant le prince Ferdinand revient contre la renonciation au Margraviat d'Anſpach. Or, comme on ſait que le prince Ferdinand ne veut rien & ne fait rien par lui-même, il eſt évident qu'il eſt pouſſé par le prince Henri, & d'autant que c'eſt là le *manet altâ mente repoſtum* contre M. de Hertzberg. Il eſt difficile d'imaginer rien de plus gauche & de plus propre à ſe brouiller à jamais avec le Roi.

J'avois toujours regardé la ſingularité de M. de Romanzow, de ne point draper, & ſon démêlé avec le comte de Finckenſtein, ſur le non-envoi d'un complimenteur à Petersboug; démêlé aſſez vif pour que le Comte lui ait demandé s'il avoit ordre de ſa cour de lui parler ainſi; comme un coup de tête de jeune homme, d'autant plus que le baron de Reeden, envoyé de Hollande, n'a pas drapé non plus par économie, & qu'ainſi l'on n'a pas mis une très-grande importance à cet appareil. D'ailleurs, comme ces débats ont très-ridiculement occupé le Corps diplomatique pendant huit jours, & que M. d'Eſt..., qui s'y eſt bien conduit, n'en aura pas fait faute à ſon cabinet, j'avois cru inutile d'en parler. Mais M. de Romanzow, ſeul entre tous les miniſtres étrangers, n'allant point à l'enterrement à Potsdam, cette marque d'inſouciance ou de mécontentement faiſant ſenſation & le temps néceſſaire

pour recevoir des ordres étant écoulé, j'avise de ce fait, auquel cependant je ne donne pas autant d'attention que le parterre, mais qui déplaît beaucoup aux loges. Au reste, le cabinet de Berlin devroit savoir depuis long-tems que la Russie est entiérement perdue pour lui jusqu'au regne du Grand-Duc; mais il est impossible de heurter de front plus & plus impoliment que ne fait M. de Romanzow.

Lettre XXIII.

20 Septembre 1786.

Voici quelques détails sur ce qui s'est passé à Potsdam le jour de l'enterrement.

Le Roi est arrivé à sept heures. Il est allé à sept heures & demie avec mesdames les princesses Frédérique, Louise de Brunswick, les demoiselles de Knisbec, de Voss, &c, voir la chambre de Frédéric; elle étoit petite, tapissée en drap violet, chargé d'ornemens noirs & argent. Au fond se trouvoit une estrade sur laquelle étoit placé le cercueil au-dessous du portrait du héros. Ce cercueil étoit richement garni en drap d'argent galonné d'or. Vers la partie correspondante à la tête, on voyoit un casque d'or, l'épée que Frédéric portoit, le bâton de commandement, le ruban de l'aigle noir, des éperons d'or. Autour du cercueil étoient huit tabourets, sur lesquels on avoit placé huit carreaux d'or destinés à porter; 1°. la couronne royale; 2°. la boule d'or, surmontée d'une croix; 3°. la boëte d'or, contenant le sceau; 4°. le bonnet électoral; 5°. le sceptre; 6°. l'ordre de l'Aigle noir, en diamans & autres pierres précieuses; 7°. l'épée royale; 8°. la main roya-

le. La baluftre étoit couverte de velours violet. Un luftre fuperbe pendoit au milieu, & aux deux côtés s'élevoient deux pyramides tronquées de marbre blanc veiné de noir; c'étoit du drap blanc marbré avec beaucoup de vérité. Cette chambre m'a paru trop peu éclairée.

Sa Majefté a paffé enfuite dans le fallon du dais, tendu de noir & orné avec des plaques d'argent du château de Berlin, puis dans la grande falle tendue de noir. Huit colonnes poftiches & noires avoient été ajoutées à cette immenfe falle. Pour tout ornement il y avoit des guirlandes de branches de cyprès, & encore trop peu de lumieres.

Au bout d'une demi-heure le Roi eft rentré dans fes appartemens; à huit heures & demie les princes Henri, Ferdinand & le duc de Brunfwick font venus voir les mêmes falles; & n'y ont refté que cinq minutes.

A neuf heures & un quart le Roi eft venu chez le prince Henri. Les régimens des gardes fe font formés fous leurs fenêtres; on a apporté le dais; c'étoit un fond de velours noir, entouré d'un drap d'or, garni d'une crépine ou frange. Sur le fond d'or étoient des aigles noirs. Douze bâtons couverts de velours fupportoient le dais & étoient furmontés de douze aigles d'argent de la hauteur d'un pied, ce qui faifoit un bon effet.

Après le dais eft venu le corbillard, fort large, fort peu élevé, couvert de fatin blanc, garni en franges d'or, tiré par huit chevaux couverts de velours noir.

Le corbillard, fuivi d'un caroffe coupé de velours noir, furmonté d'une couronne noire, attelé de huit chevaux blancs, enharnachés de velours noir, fur lequel on avoit attaché

des aigles noirs brodés en or. La livrée, les laquais de chambre, les heyducs, les coureurs, les piqueurs, les pages suivoient.

Les princesses conduites par MM. de Görtz & de Bischopswerder ont été à l'église.

A dix heures on s'est mis en marche. Le lieu de l'assemblée étoit la grande salle aux huit colonnes. On avoit pratiqué une rampe douce qui alloit jusqu'à la porte, & c'est là que le corbillard est venu prendre le cercueil. Le chemin depuis le château jusqu'à l'église étoit de planches & couvert de drap noir. La marche, vraiment superbe, s'est faite avec beaucoup d'ordre. Les troupes formoient deux haies.

On est arrivé à l'église illuminée en bougies & en lampions; on a déposé le cercueil sous une coupole soutenue de six colonnes en marbre blanc; les orgues se sont fait entendre, & bientôt après a commencé la musique; elle a duré une demie heure, & l'on s'en est retourné sans désordre, mais non pas processionnellement.

De retour au château on a trouvé les tables préparées; à midi on a servi; à une heure & demie on s'est levé. Le Roi, le prince Henri, le duc de Brunswick & les princesses ont été à Sans-Souci. Voilà l'emploi du temps.

Nulle comparaison pour la magnificence, le goût, la richesse, avec nos catafalques de l'église de Notre-Dame; mais pour le pays, pour le temps, on a fait tout ce qu'on pouvoit faire.

Beaucoup d'ordre depuis le commencement jusqu'à la fin. La musique médiocre, sans effet, sans force, sans charme, mauvaise exécution, pas une voix, excepté Concialini qui a mal chanté.

Les tables bien servies, abondance, choix; beaucoup de domestiques, bon ordre.

Chaque aide-de-camp général faisoit les honneurs d'une table. Vin de France, du Rhin, de Hongrie à profusion.

Le Roi allant à table, conduisoit le prince Henri. Sa Majesté a salué avec noblesse dans toutes les occasions. Sa physionomie n'étoit ni sérieuse ni trop gaie.

Elle a témoigné son contentement à M. de Reck, qui lui a répondu: c'est M. le capitaine Gonthard qui a tout fait: je n'ai d'autre mérite que celui de lui avoir procuré tout ce dont il a eu besoin.

Le Roi avoit le grand uniforme de ses gardes. Les princes étoient en bottes: celui de Cœthen avoit des éperons de deuil, ce qui a été remarqué.

Le Roi est allé seul & revenu seul avec le duc de Brunswick.

Lettre XXIV.

12 *Septembre* 1786.

Le Roi part demain: rien n'est changé à l'ordre de son voyage; il sera de retour le vingt-huit, & repartira le deux pour la Silésie. J'aurai très-probablement à son retour une occasion naturelle de parler finances, & des moyens de remplacement. Il faut absolument que d'ici là Panchaud combine avec moi un bon plan de commerce dans nos fonds, bon pour nos finances, & sur-tout bon pour le Roi, qu'il s'agit d'allécher. Sentez l'importance du Roi.

Bischopswerder augmente en crédit & s'en cache avec soin. Welner entour un peu subalterne, mais pourvu d'esprit, de manege & de connoissances de l'intérieur: visionnaire

quand il l'a fallu pour plaire : guéri des visions, depuis que le Roi veut tout au moins qu'on s'en cache; actif, appliqué, & sur-tout assez obscur pour qu'on puisse s'en servir sans jalousie. Welner paroît s'accréditer infiniment; il a ce qu'il faut pour réussir, & même déjouer tous les concurrens. (*)

Je vous répete que Boden n'est pas à négliger pour les insinuations; il est vain, & doit être corruptible; car toujours soupçonné de la cupidité la plus insatiable & la plus vile dans ses moyens, il a perdu une place de huit mille écus d'Allemagne par la mort du Landgrave de Cassel, & il est, dit-on, aux expédiens; il est avec le Roi en correspondance, même assez intime; ce qu'il répétera souvent portera coup; c'est bien l'homme pour tuer Hertzberg, qui au reste a eu du dessous sur la Hollande, & malgré qui on pourroit bien rappeller Thulemeier.

Le prince Henri est toujours bercé d'espérances : je ne doute pas que le Duc de Brunswick ne l'ait enjolé ! Au reste, il est exactement au point où il étoit, excepté le moins bien de Hertzberg. C'est M. de Alvensleben que le Roi destine à la mission de France : homme de grande naissance, de sens & de sagesse, dit-on : il est à Dresde ; je tâcherai de le voir avec soin; j'emporte des lettres pour lui.

Personne n'est content; militaire, civil, cour, ministres, tous font la moue. Je crois qu'ils s'attendoient à la pluie d'or; au reste, rien de changé dans mes pronostics, qui se réduisent à ces deux mots : le commun des martyrs, si tout est tranquille, afin de pouvoir se persuader que l'on gouverne; le duc de Bruns-

(*) Il est aujourd'hui ministre absolument principal.

wick, s'il y a de l'orage ou des circonstances difficiles.

Au nom des affaires & de l'amitié, n'oubliez pas un plan d'opérations de finance. On soutient Schulembourg, & j'ai lieu de croire qu'il est sauvé. J'influerois sur le travail des finances, que je ne chercherois point à le verser; il nous vaudroit mieux qu'un autre, le seul baron de Knyphausen excepté, & celui-ci ne sera jamais rien aussi long-temps que Hertzberg sera quelque chose.

Songez que vous avez un imbécille pour ministre en Baviere, qui devient une mission importante à la mort de l'Electeur. Si l'on compte me placer, & il le faut bien si l'on veut que je serve, ne feroit-on pas bien de me faire débuter ainsi?

LETTRE XXV.

A Dresde, 16 *Septembre* 1786.

Je ne vous dirai encore rien de particulier sur ce pays, comme vous pouvez croire; car que découvre-t-on en courant? D'ailleurs je retrouve l'inconvénient de n'être point accrédité, & par conséquent de ne pouvoir avec décence parler affaires qu'en termes très-généraux & très-amphigouriques.

Le ministre des affaires étrangeres Stuterheim, chez qui j'ai dîné, est, dit-on, un puits de secret, & ses sous-ordres sont, par conséquent, très-réservés. Au reste les ministres vont ici au *rapport* plutôt qu'ils ne travaillent. Aller au *rapport* est le mot consacré. Mais j'ai si bien vu sous Frédéric II, que le Roi qui gouvernoit le plus par lui-même, étoit

encore

encore assez peu le maître, & infiniment trompé, que je sais à quoi m'en tenir sur ces *dictums* de cour.

J'ai vu M. d'Alvensleben; s'il va en France, je ne crois pas qu'il y vive long-temps; c'est un homme usé, qui ne se soutient que par son extrême sobriété & sa séquestration presque absolue de la société. Il a une assez grande connoissance de l'Allemagne; il passe pour un homme sage & mesuré, réussit où il se montre, & donne bonne opinion de son caractere moral. Cependant il n'est pas sans ruse, & peut-être voudroit-il être fin. Au reste il n'est pas précisément tourné pour la France, mais c'est le fruit du terroir, & sous tout autre rapport il est en premiere ligne. Il me semble qu'il doit vous agréer.

Je tâcherai de me mettre au courant du pays; mais encore une fois, aussi long-temps que je n'aurai point de caractere, & qu'on me tiendra si mal instruit de chez vous, je serai beaucoup plus propre à ramasser des notions littéraires & écrites, qu'à aucune autre chose; car le monde ne s'écrit pas. Et, par exemple, vous ne trouverez dans aucun livre qu'un ministre principal ait confié son fils ainé voyageant, à un fat subalterne nommé G...., & à un chevalier du V..., qui ne profere pas un mot sans dire une absurdité! encore s'il n'en disoit pas de dangereuses! mais pourquoi répandre qu'il a attendu à Hambourg cinq semaines pour avoir une permission de mener le vicomte de Vergennes à Berlin, vu l'avénement du nouveau Roi, & qu'on la lui a refusée? A-t-il peur qu'à Berlin on soit insensible à l'affectation d'avoir évité cette cour? Je ne finirois pas, si je vous citois ses balourdises, dont la moindre est du dernier ridicule.... En vérité, si je dois

commencer par être bas-officier en diplomatie, je vaudrois autant à Hambourg, où, indépendamment des grands rapports du commerce du Nord, que nous ne connoissons point, & sur-tout auquel nous ne participons point assez, on devroit, puisqu'on veut y avoir un ministre, placer un bon védette, au lieu d'un homme à qui l'on ne peut rien désirer de plus favorable que d'être sourd & muet.

Les vastes relations des grands entrepôts de commerce sont telles, que ces postes ne sont jamais indifférens. Que ne donne-t-on à M. du V... une place d'argent sans affaires?

LETTRE XXVI.

Dresde, du 29 Septembre 1786.

Il y a peu d'hommes ici, & cependant la machine est passablement montée; on ne sauroit mieux prouver qu'il faut plutôt de l'ordre & de la suite pour bien gouverner, que de grands talens.

On doit regarder comme un bruit populaire l'extrême crédit de M. Marcolini; c'est un favori sans ascendant (comme sans mérite) du moins dans le Cabinet; son influence ne passe pas la Cour. Il est en Italie en ce moment, & tout suit l'ordre accoutumé. Probablement quelques graces dont il dispose, & que l'extrême dévotion de l'Electeur dirige plutôt vers les catholiques que vers les luthériens, sont la vraie cause de ces murmures, assez accrédités cependant pour que l'Empereur ait fait une lourde école. Il a envoyé ici le plus imbécille des ministres, un certain Irlandois Okelly, parce que Marcolini a épousé sa niece. Il croyoit ainsi tout dominer; le piege étoit

ſi groſſier, qu'on n'a pas même eu beſoin de l'éventer.

Les vrais miniſtres influens ſont MM. de Stuterheim & de Gudſchmidt. Le premier eſt preſque caduc; d'ailleurs ſage, meſuré, ſachant ignorer ce qu'il ignore, s'éclaircir, conſulter, s'informer; mais encore une fois c'eſt un homme près de ſa fin. Le ſecond ne ſe montre point. On aſſure qu'il eſt homme du plus grand mérite; qu'il a des connoiſſances infinies; qu'il ne lui échappe pas une brochure en quelque langue de l'Europe que ce ſoit; qu'il a la judiciaire nette, l'eſprit vif & préſent, l'humeur communicative, très-compatible avec la diſcrétion d'autant plus ſûre chez lui, qu'il en a la piété, & non la ſuperſtition. Il eſt le premier dans la confiance de l'Electeur. C'eſt au reſte un homme de ſoixante ans, très-maladif.

Il faut compter encore parmi les miniſtres, un M. de Worm, homme très-inſtruit, qui a quelques principes d'économie politique, des connoiſſances peu communes ſur les rapports généraux du commerce; de l'activité, du travail, & de l'eſprit à bonne doſe, mais rarement juſte, dit-on. Son caractere moral eſt entaché. On l'accuſe de n'être pas pur du côté de l'argent. Il n'en eſt pas moins vrai qu'il ſert bien dans l'intérieur. Il m'a paru fin & communicatif, perſiffleur & ruſé, malin & marquois, mais propre aux affaires de quelque pays que ce puiſſe être.

De tous les miniſtres étrangers, celui de Suede, M. de Saftzing, m'a ſemblé le ſeul au deſſus du médiocre, ou plutôt qui ne ſoit pas au-deſſous. J'excepte le chargé d'affaires d'Angleterre, qui paſſe pour un homme habile, & que je n'ai eu aucune occaſion naturelle de ſon-

der. Il eſt ouvert & accort juſqu'à l'affectation, vu ſon caractere d'Anglois. Le reſte, ſi ce n'eſt Alvensleben, ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'Electeur eſt un homme à part dans le commun des princes. Il paroît pourtant avoir quelque choſe du Roi d'Angleterre; ſon eſprit de ſuite qui eſt complet, participant un peu de l'opiniâtreté. J'ai peu cauſé avec lui, vu le *pêle-mêle* du dîner, qui eſt d'étiquette à la table des Electeurs, & en conſéquence duquel j'ai mis de l'attention & du ſoin à faire que M. de Vergennes ſe trouvât près de lui. Il parle nettement & avec préciſion, mais d'un fauſſet aigre & caſſant. Son coſtume & ſa phyſionomie ſemblent indiquer une jalouſie dévote & pateline, mais active & implacable. La très-mauvaiſe éducation de l'Electrice, ſes tons bruyans, ſon *laiſſer aller*, occupent beaucoup ce prince & à ſon déſavantage; car, outre que ce genre de vigilance eſt toujours empreint d'une nuance de ridicule, ſa figure rêche, enlaidie encore par un tic nerval dans les yeux, devient alors hideuſe & inquiétante.

Tel & ſi peu gracieux que le voilà, c'eſt un prince digne à beaucoup d'égards d'eſtime & de reſpect. Depuis 1763, ſa volonté de bien faire, ſa prodigieuſe économie, ſon infatigable travail, ſes privations ſans nombre, ſa perſévérance, ſon aſſiduité ne ſe ſont pas démenties un inſtant. Il a payé toutes les dettes des Electeurs; il avance la liquidation de celles de l'état; il ſuit ſes plans avec une inflexible exactitude. Lent, mais non pas irréſolu; difficile au travail, mais intelligent; peu fécond en premiers apperçus, mais doué d'aptitude à la méditation, il n'a de foibleſſe que la dévotion, encore ne lui fait-elle point outre-

passer ses droits, ni négliger ses devoirs. Un pas au-delà il seroit bigot; en deça il ne seroit pas dévot. Il est fort douteux que son confesseur Herz ait le moindre crédit, si ce n'est pour distribuer quelques places de valets. L'Electeur soutient ses serviteurs avec une rare fermeté envers & contre tous; en un mot, ce pays étoit perdu sans lui, & s'il a le bonheur de voir durer la paix, il le rendra très-florissant; la population augmente à vue d'œil. L'excédent annuel des naissances sur les morts est de vingt mille dans une population de moins de deux millions. Le commerce, qui pourroît être mieux, n'est point mal. Le militaire singe celui de Prusse, & il a sur lui l'avantage d'être purement national, mais à dire vrai, du canton le moins militaire de l'Allemagne. Le crédit est bon & même grand. Le papier de l'état est au pair, ou à peu près. L'intérêt de l'argent est à quatre pour cent. Le cabinet de Dresde est le seul de l'Europe qui ait adopté les vrais principes sur les monnoies. L'agriculture est respectée passablement. Les manufactures y sont libres; les droits des états sont intacts; la justice est impartialement administrée. En un mot, & tout considéré, la Saxe est le pays le plus heureux de l'Allemagne. Cela est bien remarquable; cela est admirable après les terribles fléaux qui ont successivement, & quelquefois tous ensemble, désolé ce beau pays si mal situé.

On est persuadé ici que nous animons le Turc: on l'est que les deux cours Impériales sont en froideur: on l'est que la Russie manque d'argent, d'hommes & de chevaux; & franchement son opération de banque est une triste opération. On croit que nous tâcherons, s'il le faut absolument, d'opérer une diver-

ſion en Allemagne, ſans nous en mêler, ſauf à venir enfin au ſecours de celui qui ſe trouveroit trop en danger; car on n'imagine pas que nous voulions que l'Allemagne ſoit à un ſeul ni même à deux; & quant à la Turquie Européenne, on penſe que notre intérêt, ſe réuniſſant avec celui de l'Angleterre, elle ſera ſauvée de maniere ou d'autre.

J'ai vérifié que l'Electeur de Baviere n'avoit point eu une attaque proprement dite; il a tout ſimplement changé de maîtreſſe: lorſque cela lui arrive, il force ſon régime vénérien, & il en réſulte des accidens de nerfs qui reſſemblent à des fauſſes attaques, & qui le conduiront un de ces jours à la paralyſie. On ne compte point ſur ſa vie.

Les hoſtilités du Stathouder ont fait ici beaucoup de ſenſation à ſon déſavantage; & moi je ne penſe pas qu'elles ſoient auſſi déſaſtreuſes pour lui qu'on paroît le croire. Si nous compromettons province à province, nous perdrons de nos avantages; & l'on a beau dire que le Stathouder ordonne en Gueldre au Stathouder, il y a là beaucoup de nobleſſe qui forme une opinion publique.

Je vous envoie le tableau militaire de l'électorat de Saxe, qui n'eſt point un ſecret; mais j'y joindrai le courrier prochain celui des magaſins, que je me ſuis procuré par une circonſtance ſinguliere, qu'il eſt inutile de détailler ici. Je remarquerai ſeulement que la coutume où eſt l'Electeur de ſe ſervir pendant pluſieurs années dans ſes bureaux, de ſurnuméraires ſans appointemens, doit donner lieu à des découvertes, quelque bien gardé que ſoit ici le ſecret.

Je remettrai à M. de V.**, qui retourne à Paris, toutes les minutes de mes chiffres,

bien & duement cachetées à votre adresse.

. . . .

Il ne compte point revenir ici, & il espere l'ambassade de Suede.

Les mouvemens qui vont se faire dans les diplomaties par le vuide de M. d'Adhémar, ne pourroient-ils pas me ménager quelque chose de plus agréable & de moins précaire qu'une commission non avouée, naturellement finie avec la vie d'un ministre qui court à la mort? J'espere que votre amitié ne s'endormira pas. Franchement on pourroit faire plus mal. Si vous vous donnez la peine de relire mes dépêches, actuellement que les voilà non chiffrées & correctes, & que vous combiniez en même temps les difficultés de tout genre que j'ai à vaincre, & le peu de moyens que me donne ma position nébuleuse, vous ne serez pas mécontent de ma correspondance. Et par exemple depuis que Selle a fait paroître l'histoire de la maladie du Roi, j'ai la satisfaction de voir que je vous ai parfaitement instruit. Il est vrai que sous le feu Roi, à la fin d'un si long regne, on savoit à qui s'adresser, & que maintenant il faut découvrir quelles seront les nouvelles portes auxquelles il faudra frapper. Mais je crois avoir passablement peint les hommes & les choses. Eh! que ne pourrois-je pas en ce genre; que ne découvrirois-je pas si j'étois accrédité? . . . .

Lettre XXVII.

Dresde, 21 *Septembre* 1786.

Je vous ai entretenu plusieurs fois, & notamment dans mes numéros XI & XIX, de ce

Boden. Je ne puis que m'en référer à ces mêmes signalemens & détails.

Quant au nommé Dufour, dont le vrai nom est Chauvier, & qui a été garçon perruquier en France, si je l'avois cru important, je vous en aurois parlé plutôt, & même à fond; car c'est une des voies détournées que m'avoit indiquées le prince Henri. Certainement il avoit du crédit sur le Prince de Prusse : ce crédit tenoit, 1°. à la persécution du feu Roi, qui l'avoit chassé; de sorte que, pour le faire revenir, il a fallu lui donner le nom de Dufour, qui est celui d'une famille de la Colonie Françoise; 2°. à l'ennui; il dînoit souvent en tête-à-tête avec le Prince; & même il est arrivé dans les derniers tems à l'ennuyé présomptif, de lui dire très-séchement: TAIS-TOI. Dufour étoit un de ceux avec qui je devois me lier, si le Roi eût vécu encore quelque temps; & je le comptois au nombre des objets de la course que je projettois à Potsdam. Mais outre que la mort étant survenue brusquement, il y auroit eu mauvaise grace à se tourner subitement de son côté, les influences subalternes ont tout-à-fait disparu dans ces premiers temps. Le nommé Chapuis, homme qui n'est pas sans esprit & sans adresse, né dans la Suisse Françoise, gouverneur du fils naturel du Roi, & le bien-aimé de Madame Rietz; ce Chapuis qui paroissoit intéressant à connoître sous plusieurs rapports, & duquel en conséquence je me suis approché sous des prétextes purement littéraires; ce Chapuis n'a lui-même aucun point de contact en ce moment. Courir après ces gens-là, dans cette occurrence, ce seroit se rendre suspect sans utilité. Je vous avois dit, au retour de Rheinsberg, numéro XI: „ J'ai reçu une foule de commu-

„ nications qui se développeront à fur & à „ mesure du besoin. „ L'avénement au trône a reculé ce moment. Ce n'est qu'au sein de l'hiver & du carnaval qu'on pourra frapper à ces portes dérobées avec utilité & sans danger.

En général, ce sont là plutôt des ressorts d'espionnage que des moyens d'influer. Ces gens-là ne pourront jamais rien sur le systême extérieur politique, où la Puissance prussienne est finie. Il ne faut pas calculer ce pays-ci d'après le nôtre; il ne s'y trouve pas la même marche, ni pour les sottises, ni pour leurs compensations; & comme en général l'homme est à un certain point ce qu'il a besoin d'être, le Roi de Prusse sera sage dans sa politique extérieure.

Tout ceci ne m'empêche pas de penser qu'il ne faille extrêmement surveiller une coalition de la Prusse & de l'Autriche; car ce systême aussi peut se défendre; il est même le plus hâtif & le plus brillant, & le prince Henri n'en seroit peut-être pas si éloigné qu'il le croit lui-même à la moindre lueur d'espérance. Mais je ne vois pas jusqu'ici le plus léger prétexte à soupçon; cependant je sonderai de près, à mon retour à Berlin, ce qui a pu y donner lieu. On peut bien croire que je ne m'endormirai pas sur cet objet, moi qui, depuis quatre ans, ai publié dans un livre imprimé mes craintes de ce genre, & qui n'ai commencé l'envoi des tables statistiques par l'Autriche, que pour vous donner à considérer attentivement l'immense base de puissance que possede l'Empereur, dont je ne saurois jamais regarder l'alliance avec nous que comme le chef-d'œuvre de l'habileté de M. de Kaunitz, & le type de notre légéreté indélébile. Au reste, on s'exagere ailleurs peut-être

la puissance de l'Empereur autant que nous la diminuons; mais cela même est une raison qui pourroit porter à préférer au périlleux honneur d'être le champion de la liberté germanique, le profit facile & décevant d'en partager les dépouilles: & voilà pourquoi *voir venir* me paroît moins de saison qu'il ne l'a été; car il est probable que le Roi de Prusse une fois engagé ne se dévoyeroit pas; sa probité personnelle & sa haine pour l'Empereur, jointes à l'antipathie des deux nations, & á l'opinion universelle, qui fait regarder le chef de l'Empire comme un Prince sans foi, paroissent du moins le garantir.

Certainement votre idée de Brunswick est lumineuse, & je n'épargnerai rien au monde pour la faire réussir. Mais l'homme est bien circonspect, Hertzberg bien véhément, & la crise bien urgente.

J'ai causé avec plusieurs Anglois qui reviennent des revues de l'Empereur; il s'y est montré très-affable & très-parleur, & il a surtout distingué un officier François, qui a fait le voyage à cheval pour ne pas laisser échapper sur sa route une seule position militaire. En général les troupes Autrichiennes manœuvrent bien par compagnie, passablement même par régiment; mais, lorsqu'elles sont rassemblées, elles ont une infériorité prodigieuse sur l'armée Prussienne: on est unanime sur ce point. Elles n'ont pas su garder leurs distances, pas même en défilant devant l'Empereur. Ce premier pivot de toute tactique leur est étranger, tandis que les Prussiens ont tellement l'habitude & la religion d'observer leurs distances, qu'il est inoui de les y voir manquer. On attribue l'infériorité de l'armée Autrichienne sur la Prussienne, 1º. à ce qu'il y a

dans son armée trop peu d'officiers & de bas-officiers en comparaison du nombre des soldats; 2°. à ce que, par une économie tout-à-fait anti-militaire, l'Empereur, dont les compagnies sont à deux cents factionnaires, garde à peine cinquante ou soixante hommes sous les armes, & renvoie les autres chez eux, même malgré eux; de sorte que les trois quarts ne sont jamais exercés; 3°. à ce que ses troupes sont dispersées, morcelées par très-petits détachemens, & ne manœuvrent jamais ensemble que dans les camps, où se font même les exercices de détail; 4°. à la très-inférieure espece des officiers. Les capitaines sont l'ame de l'armée Prussienne; ils sont la partie honteuse de l'armée Autrichienne, &c. En général l'on prétend que le sort d'une guerre entre les deux nations, à généraux seulement égaux, est peu problématique, & doit presque certainement être favorable aux Prussiens dans la premiere campagne: or l'égalité de généraux n'existe pas. Laudhon, quoique vigoureux encore, ne peut pas durer long-temps; & d'ailleurs il a souvent dit qu'il ne commanderoit jamais une armée qu'à quatre cents milles de l'Empereur. Lasci, qui a toute la confiance de ce prince, & qui s'est rendu, dit-on, singuliérement nécessaire par la complication de la machine militaire, est d'une habileté douteuse. Personne dans cette armée ne peut lutter contre le duc de Brunswick, pas même contre Kalkreuth ou Möllendorf.

Des gens revenus assez rapidement de la Russie, assurent que l'Impératrice est bien, & que Ermenow l'a consolée de ses longues douleurs sur la mort de Lanskoi. On dit aussi que Bedborotko gagne du terrein sur Potemkin, & je fais plus qu'en douter.

Je ne crois pas à la facilité de deviner les chiffres à la cinquieme dépêche; je pense qu'en général ils sont plutôt surpris que devinés. La voie par laquelle ils le sont communément, est la communication officielle des pieces qu'une cour fait passer à une autre, & que le ministre a quelquefois la mal-adresse d'envoyer sous son chiffre ordinaire à jour connu. Je n'ai pas à craindre cet écueil. En général cependant il faudroit avoir beaucoup de chiffres, & je vous prie de ne pas négliger l'occasion de m'en envoyer de nouveaux & de plus complets.

LETTRE XXVIII.

Dresde, 24 Septembre 1786.

VOTRE lettre du 4 septembre que, par mégarde, vos secrétaires ont datée du 4 août, est venue me chercher ici assez tard, & je me hâte de répondre, sans renseignemens écrits, & seulement de mémoire, dans la feuille ci-jointe, aux points principaux. Au reste, j'y avois répondu d'avance, & je ne crois avoir rien laissé échapper, du moins de ce qui étoit à ma portée; & je ne suis pas à me repentir d'avoir trop sacrifié aux égards & aux probabilités, lors de la mort du Roi. J'aurois eu, si j'eusse suivi mon plan, l'avance de quatre jours sur tous les courriers diplomatiques; mais je vous le demande, la conduite de notre légation a-t-elle été susceptible d'être devinée? Il en est des détails de la mort, comme de la nouvelle; je n'ai pas pu croire que, n'étant plus un secret & devenant si faciles à scruter & à décrire, on vous en laissât chommer. Je l'ai pensé d'autant moins que certains ministres, & en

vérité la plupart, me paroissent f embarrassés de la rédaction de leurs dépêches, que je ne les aurois pas soupçonnés de dédaigner la besogne aisée; content d'ailleurs de vous avoir instruit, grace à des circonstances heureuses, de la marche de la maladie, comme peu de cabinets l'ont été, j'ai méprisé les détails devenus publics; mais il y en avoit d'assez piquans, sur les deux derniers jours du Roi, dont on pouvoit se faire fête à bon marché, & qui ne sauroient être dépourvus de tout intérêt, même après la mort, lorsqu'il s'agit d'un mortel aussi extraordinaire au physique & au moral.

Sa maladie, qui auroit tué dix hommes, a duré onze mois, sans interruption & presque sans relâche, depuis le premier accès d'apoplexie asphyxique, d'où il revint par de l'émétique, & en proférant avec un geste impérieux, pour premiers sons ces deux mots: TAISEZ-VOUS. La nature tâcha de sauver cette composition rare à quatre reprises différentes; deux fois par des diarrhées, deux autres fois par des éruptions à la peau; de sorte que les adorateurs d'un Dieu peuvent dire que le Créateur même a brisé cette forme, & que la nature n'a abandonné l'un de ses plus beaux ouvrages qu'après la totale destruction des organes épuisés par l'âge, la contention continuelle d'ame & d'esprit, pendant quarante-six années, les fatigues, les agitations de tout genre, qui signalerent ce regne de féerie, & la maladie la plus terrassante.

Cet homme est mort le 17 août, à deux heures & vingt minutes du matin; & le 15, où il sommeilla contre son habitude constante jusqu'à onze heures, il avoit fait encore son travail de cabinet, au milieu d'une très grande

foiblesse, mais sans manquer d'attention, & même avec une présence d'esprit & une concision rares pour tout autre Prince peut-être en pleine santé : aussi, lorsque, le 16, le Roi régnant envoya à Selle l'ordre de se rendre à Potsdam le plutôt possible, parce que le Roi avoit perdu connoissance, presque depuis le midi du jour d'auparavant, & qu'il étoit dans un sommeil léthargique ; ce médecin arrivant à trois heures, & trouvant à Frédéric II du feu dans les yeux, de la sensibilité dans les organes, & de la connoissance au point que, n'étant pas appellé par lui, il n'osa pas se montrer ; jugea qu'il étoit sans ressource, moins à l'odeur cadavéreuse qu'exhaloit sa plaie, qu'à ce que, pour la premiere fois, pendant tout le cours de son regne, il ne se rappella point de n'avoir pas expédié les affaires du cabinet ; & c'étoit bien conclure : ce n'est qu'en mourant qu'il pouvoit oublier son métier...... Les deux tiers de Berlin s'évertuent aujourd'hui à prouver que Frédéric II fut un homme ordinaire ; & presque au dessous des autres. Oh ! si ses grands yeux, qui portoient au gré de son ame héroïque la séduction ou la terreur, se rouvroient un instant, auroient-ils le courage de mourir de honte, ces adulateurs imbécilles ?

LETTRE XXIX.

Dresde, 26 Septembre 1786.

EN causant avec un homme instruit qui revient de Russie, j'ai appris un fait qui m'étoit tout-à-fait inconnu, que M. de Vergennes sait sans doute, mais qu'à tout événement il ne m'a pas paru inutile de consigner ici, & d'au-

tant moins qu'on penſe plus que jamais à y donner ſuite.

Lorſque Ayder Aly s'avançant juſqu'au delà de l'Orixa, étoit au plus haut point de ſes ſuccès, les habitans du Nord du Bengale, dérangés dans leurs habitudes de commerce par le conflit des Anglois & de leurs ennemis, ont porté leur fer juſques ſur les frontieres de la Sibérie pour l'y vendre. Ce fait extraordinaire a été l'occaſion d'une entrepriſe remarquable qu'a tenté la Ruſſie en 1783. Elle envoya d'Aſtracan une flotte pour s'emparer d'Aſtrabat, afin de former un établiſſement ſur la côte ſeptentrionale de la mer Caſpienne, & de pénétrer auſſi dans l'intérieur des Indes. Cette entrepriſe a échoué ; mais elle n'eſt pas abandonnée, & ſi peu, que l'on voit en ce moment à Petersbourg un plan en relief des ouvrages dont on veut fortifier Aſtrabat.

De tous les projets giganteſques de la Ruſſie, celui-ci eſt peut-être le moins déraiſonnable, puiſque la nature des choſes le lui a indiqué, & qu'il y a déjà une navigation intérieure complettement établie depuis Aſtracan par le Volga & la Mita, le lac Jemen, le Wologda, le canal de Ladoga & la Newa juſqu'à Petersbourg. Si jamais ce plan étoit ſuivi avec ſuccès & activité, il faudroit une de ces deux choſes, ou que l'Angleterre ſongeât ſérieuſement à une coalition avec nous contre le ſyſtême du Nord, ou qu'elle nous laiſſât prendre toutes ſortes d'avantages ſur elle à Petersbourg ; car on y auroit alors des intérêts tout-à-fait contraires aux ſiens, & il pourroit s'y former de terribles orages contre ſa puiſſance aux Indes.

Que de révolutions & de chocs d'hommes & de choſes occaſionnera le développement

des destinées de cet Empire, qui asservit & domine successivement tout ce qui l'entoure & l'avoisine! A la vérité, son influence sur chaque point paroît devoir être en raison inverse de leur multiplicité. Mais combien le nombre de ces points de contact ne s'augmente-t-il pas pour l'Europe; & sans se hâter de deviner le sort de la Turquie européenne pour se les exagérer, si la Russie prend l'Ukraine polonoise, comme la maniere dont elle arme la mer noire & dispose son commerce, paroît en indiquer clairement le dessein imminent, combien ne se multiplieront-ils pas encore? Quelle tête a donc l'Empereur, s'il est impossible de lui démontrer qu'il lui vaut mieux & des Turcs & des Polonois pour voisins, que cette étrange nation, propre à tout, susceptible de tout, qui produit les meilleurs soldats de l'univers, & les hommes les plus malléables qui habitent ce globe!

Les différentes notions que j'ai acquises ici, où j'ai fait une moisson assez abondante, seront l'objet d'un mémoire particulier; elles ne sont pas assez pressées, & sont trop nombreuses pour entrer dans des dépêches. Mais je n'ai pas pu résister à une tentation assez chere, que voici. L'Electeur fait faire par ses ingénieurs la topographie de la Saxe; il en existe déjà vingt-quatre cartes; elles sont tenues sous le plus grand secret, & cependant, moyennant quelques louis par carte, je puis les faire calquer & copier. Il m'est bien venu dans l'esprit que, puisque je le puis, M. de V*** l'a fait. Mais comme on fait rarement tout ce qu'on peut, & même tout ce qu'on doit, il est très-possible qu'il n'en soit rien, & alors j'aurois perdu une occasion unique que je ne retrouverai plus. En conséquence je me suis décidé, dans

dans l'espoir que l'intention du moins me servira d'apologie, & que l'on voudra bien penser que, ne faisant pas un sol de fausse dépense qui n'ait trait à la meilleure exécution de ce dont on m'a chargé, on peut me passer des excédens. . . . .

L'Electeur de Baviere continue à n'être point mal. Sa nouvelle maîtresse paroît ne devoir être qu'une fantaisie éphémere, & la faveur retourne déjà à l'ancienne maîtresse Madame de Torring Seefeld, née Minuzzi.

LETTRE XXX.

30 *Septembre* 1786.

Vous aurez su, sans doute, par le courrier du mardi, ce qui s'est passé lundi à la premiere cour de la Reine; mais, comme je crois devoir quelques réflexions à ce sujet, je commencerai par les détails exacts..

La princesse Frédérique de Prusse qui croyoit que, selon l'usage très-sensé du pays, la Reine joueroit avec des nationaux, & non avec ministres étrangers, avoit arrangé M. d'Est** pour sa table (c'est elle qui distribuoit les parties). Elle a demandé à la Reine qui elle nommoit pour la sienne. La Reine a nommé le prince Reuss, ministre de l'Empereur, & le prince de Cœthen; mais cette maniere d'éléphant imbécille, ayant, après quelques secondes, déclaré qu'il ne savoit aucun jeu, la Reine lui a substitué M. de Romanzow, ministre de Russie. La princesse Frédérique, très-surprise, n'a pas osé, ou n'a pas voulu faire de représentations, & la partie de la Reine arrangée, M. d'Est** a refusé très-positive-

ment, très-énergiquement, & en mots fortement prononcés, celle de la Princesse, disant que très-positivement il ne joueroit pas ce jour-là. Il s'est retiré aussitôt.

Tout le monde blâme la Reine, & M. d'Est**. La premiere a fait une balourdise sans exemple; le second, dit-on à Berlin, ne devoit pas refuser la fille du Roi. Ce jugement est févere peut-être. J'avoue cependant que je n'aurois pas refusé, parce qu'il ne faut, ce me semble, montrer l'insulte, que lorsqu'on veut se tenir pour insulté; or il y auroit bien de la légéreté à prendre aussi sérieusement une gaucherie de la Princesse la plus gauche qu'il y ait en Europe. D'ailleurs M. d'Est** n'avoit, à la rigueur, pas plus à se plaindre que tous les ministres royaux, puisqu'il n'y a point de préséance entre ministres. Et peut-être seroit-il imprudent de vouloir l'établir; car ce seroit assurément mettre tout au moins en question ce que la tradition, la tolérance universelle nous accordent; aussi, pour le dire en passant, Milord Dalrymple, dès qu'il a su que M. d'Est** s'étoit plaint chez le comte Finck, a-t-il été déclarer qu'il ne demandoit le pas sur personne; mais qu'il ne souffriroit pas que personne voulût le prendre sur lui. J'aurois donc accepté la carte de la Princesse, en disant très-haut, & montrant la table de la Reine: *je vois que nous sommes ici pêle-mêle, & certainement le sort ne pouvoit mieux me servir* (il y a prétexte pour appeller la Princesse jolie). Si j'avois cru devoir davantage à mon Souverain, la cour d'après j'aurois refusé sur la nomination de la Reine, mesure violente & hazardeuse toutefois, & la réparation eût eu un éclat, au lieu de cela, ce n'est que l'insulte

qui a fait ſenſation, & même une fort conſidérable dans le public. Maintenant M. d'Eſt** acceptera-t-il, ou n'aceptera-t-il pas à la premiere invitation? S'il accepte, il ſera conſtaté qu'ayant reſſenti le procédé, il a pourtant joué le ſecond. Et cependant comment refuſer, J'ai propoſé au prince Henri ce *mezzo termine*, qu'il y eût cour chez la Reine douairiere qui, par ſa circonſpection & ſa dignité naturelle, compte plus que la régnante, & que là M. d'Eſt ** fît ſa partie avec le miniſtre de l'Empereur : diſtinction d'autant plus marquée qu'il n'eſt jamais arrivé à cette Reine de jouer avec des miniſtres étrangers... Si le deuil d'"épouſe ne s'y oppoſe pas trop longtemps, il me ſemble que c'eſt ce qu'on peut faire de mieux. Au reſte la Reine a écrit au comte Finck une lettre qui a dû être lue à M. d'Eſt**, où le mot *excuſe* eſt prononcé, & dans laquelle elle demande que le Roi ignore tout; mais, dit-on, ce procédé a été public, & l'on veut que les excuſes ſoient ſecretes, puiſqu'on demande le ſilence.

Au fait, l'important & le très-certain eſt qu'inconteſtablement il n'y a eu nulle préméditation; que l'inſtinct déraiſonnable de la Reine l'a ſeule inſpirée; que le comte Finck & toute la cour en ont été fâchés; que ſi le Roi l'apprend il en ſaura très-mauvais gré à la Reine, qu'il n'a pas vue depuis ſix ſemaines; qu'il la contrarie ſurtout; qu'il a traverſé tous les arrangemens que, dans ſa verve d'avénement, elle avoit faits avec le maître de ſa maiſon; qu'enfin jamais Reine de Pruſſe, c'eſt-à-dire, la plus inſignifiante des Reines, n'a moins influé. Si donc il eſt vrai, d'un côté, qu'on n'a dans ce monde que la place qu'on prend; que notre rang, très-déchu dans l'opi-

nion, n'a pas besoin de décheoir encore, & que l'insolence Russe, qui empiéte infatigablement, a besoin d'être surveillée & traversée; il est parfaitement sûr aussi que le procédé de lundi est un fait isolé qui ne vaut pas même de la bouderie dans une circonstance où la bouderie peut amener la froideur, & la froideur, d'assez grandes révolutions, ou du moins des faux-pas décisifs . que la cour de Vienne ou le cabinet de Saint-James voudroient bien occasionner & dont ils sauroient profiter.

Tel est mon avis, puisqu'on me fait l'honneur de me le demander, qu'il me soit permis d'y ajouter que Berlin n'est plus une mission indifférente; il faut y être actif & mesuré, aimable & imposant, ferme & souple, loyal & rusé, en un mot, tout ce qui ne se réunit pas aisément. M. de V.. va demander cette mission, dans le cas où M. d'Est.. se retire ou passe ailleurs. J'en parle sans intérêt, puisque je n'ai pas lieu de présumer que, voulût-on décidément me placer dans cette carriere, je débutasse par une mission de cet ordre; mais je dois dire que M. & surtout Mad. de V... n'y conviennent pas. Lui est lourd & borné, plutôt turbulent qu'actif, timide que prudent, donneur de dîners que représentant; il n'a ni formes, ni élocution, ni yeux. Elle, qui ne manque pas d'esprit, seroit trop gaie, même à Paris; &, pour trancher le mot, son ton est mauvais & peu séant. Mais, comme elle a du caractere, elle a les prétentions de la dignité avec les formes de l'étourderie; & comme elle mene d'autant mieux son mari qu'il croit être chez lui maître absolu, elle le rend raboteux, cassant, heurtant, outre qu'elle le sequestre, ce qui est partout & sur-

tout à Berlin, parfaitement disconvenant à un ministre de France. C'est un des inconvéniens de M. d'Est··.

Voici ce que j'apprends de plus capital sur le Roi & l'administration, soit en absence, soit au retour. Il est très-mécontent du Stathouder. On prétend que vous devez être satisfait des déclarations du comte de Görtz. Je me tue de répéter que c'est à présent qu'on ne peut plus suspecter nos intentions, puisqu'assurément, si nous voulions la destruction du Stathoudérat, le prince d'Orange nous a fait beau jeu. Le prince Henri assure que, pourvu qu'on lui rende le droit de donner à la Haye l'ordre (& non pas des ordres) & un peu d'argent, le Roi sera très content. Je crois qu'il (le Roi) sent la nécessité de ne pas s'enferrer dans son premier pas politique. Mais un fait que je puis vous donner pour certain, c'est que l'avis de Hertzberg a été de faire marcher dix mille hommes en Hollande; & qu'il a eu à cette occasion, en présence du Roi, une prise très-vive avec le général Möllendorf. Jugez par-là de ce qu'on peut attendre de la violence d'un tel ministre. Eh bien! tout cela n'empêche pas qu'en Prusse il n'ait été Comte, & que son crédit ne me paroisse bon.

Quant aux affaires intérieures, Schulembourg baisse, quoiqu'en dise le prince Henri, ne fût-ce que parce qu'il ne revient pas sur l'eau. On assure cependant qu'il va être fait Comte avec beaucoup d'autres; car on n'est pas économe de titres. La commission pour la régie commence à frapper de grands coups; mais sur les individus & non sur les choses. D'abord on a déclaré à Launay que le Roi ne pouvoit lui donner désormais que six mille

écus annuels, au lieu de vingt mille qu'il avoit, & qu'il falloit les accepter ou se retirer. Launay furieux, & d'autant plus que depuis longtemps il demandoit son congé, de sorte qu'on pouvoit sans inconvénient le traiter plus poliment, dit tout haut qu'il va imprimer un compte rendu qui prouvera non-seulement que chacune de ses opérations a pour piece justificative une lettre du feu Roi, dont il a tempéré l'humeur fiscale, beaucoup plus qu'il ne l'a provoquée; mais encore qu'il a refusé vingt marchés offerts par le Roi, qui lui auroient valu des tonnes d'or. Le scandale de ce compte rendu, s'il ose le publier, sera fort grand, & en derniere analyse, la commission sur ce pied sera plutôt l'examen du feu Roi, que celui de la régie que l'on pouvoit aisément prévoir s'être mise en regle. Les commissaires ont congédié Roux, le seul homme habile qui fût dans la régie, avec cinq cents écus de pension, & Grodard, homme insignifiant, avec le même traitement. Ils ont mis à la place Koepke & Beyer, à trois mille écus d'appointemens, tous deux ne sachant rien, avec cette différence que le dernier est un travailleur exact & assidu; mais l'un & l'autre sont sans instruction & sans principes. En général, il n'y en a point dans cette commission, & les commissaires ne savent pas du tout comment s'y prendre; il en sera de même ici de toutes les commissions, parce qu'indépendamment des inconvéniens qui y sont attachés dans tous les pays du monde, il y a de plus dans celui-ci, que l'instruction y étant très-rare, elles seront longtems fort mal composées, mais on veut faire des contens, placer des protégés, & surtout ne point avoir de ministre principal. Tant que cela

durera, il y aura de l'embargo, & j'ai plusieurs raisons de croire que, d'ici à quelques mois, personne ne sera encore à sa vraie place, à celle qu'il est de sa destinée de garder; il ne faut donc pas se presser de juger.

Mais on peut dire que le Roi a infiniment déplu au peuple, moins en refusant la fête préparée pour son retour, qu'en évitant de rentrer par où la bourgeoisie l'attendoit. *Il nous traite comme son oncle nous a traités au retour de la guerre de sept ans*, ont dit les poissardes. *Mais avant que d'agir comme lui, il faut avoir fait les mêmes choses que lui.* En vérité, le peuple a quelquefois du bon sens!

Quant à la domesticité, on peut remarquer d'abord un désordre total dans l'intérieur de la maison. Nul maître, nul ordonnateur, nuls fonds assignés; la valetaille & l'office gouvernent. Dufour ou Chauvier, je vous ai expliqué que ce n'étoit qu'un seul, sans influence aucune, & plutôt mal que bien traité, de même que tous les confidens subalternes. Le Colonel Vartensleben, autrefois relégué en Prusse par son intimité avec le Prince royal, prend de la faveur, à ce qu'on croit. Mais les deux hommes à observer sont Welner qui, à ce qu'on assure, a la communication de tous les papiers ministériels, le rapport de tous les projets, la rédaction de toutes les décisions, & Bischopswerder qui, outre le soupçon universel, dit avec trop d'affectation qu'il n'a aucun crédit sur le Roi, pour ne pas en déceler dans un pays où l'on n'en fait pas jusqu'à dire qu'on n'a pas ce qu'en effet on n'a pas, pour donner à penser qu'on l'a.

Pour ce qui est des plaisirs, on s'humanise. Un arrangement très remarquable, c'est un cuisinier donné à la princesse Frédérique de

Prusse, fille du premier lit; elle aura ainsi une espece de maison, ce qui n'est autre chose, ce me semble, qu'un moyen peu honnête de se procurer des entrevues fréquentes & décentes avec mademoiselle de Voss qui capitule; car elle a déclaré qu'il n'y a aucun succès à espérer auprès d'elle, aussi longtemps qu'on verra madame Rietz. Celle-ci a été au devant du Roi à son retour; puis, traversant la ville comme un éclair, elle s'est rendue à Charlottenbourg, où le Roi se trouve, & où elle séjourne. Elle prend au reste le prudent parti de se charger de la direction des plaisirs de ce Prince, qui paroît mettre beaucoup de prix à une nouvelle jouissance, quelle qu'elle soit.

Un fait que je ne saurois garantir, mais que l'on se dit à l'oreille, c'est que l'Angleterre prodigue les caresses & les offres réitérées de traité de commerce, sous les conditions les plus avantageuses, & que la Russie elle-même n'a pas épargné les avances; ce qui est certain, c'est que nos ennemis & leur parti font beaucoup sonner que nous venons de réformer dix mille hommes, ce qui prouve bien, disent-ils, que nous ne pensons pas à en imposer aux Cours Impériales.

Je puis certifier encore que le Grand-Duc & la Grande-Duchesse, qui, depuis longtems, n'avoient pas donné signe de vie au prince Henri, lui ont écrit des lettres charmantes; cela n'empêche pas Romanzow de redoubler de mauvais propos, & de même qu'il demandoit, la veille de l'enterrement du Roi, dans un cercle, si on illumineroit le lendemain; il appelle illumination des cinq chandelles, la nuit du 2, (journée des hommages) où l'on a ordonné d'iluminer. A propos d'hommages, le prince Henri est admis à prêter le

ferment par écrit, & cette faveur n'a pas peu redoublé ses fumées. Il parie toujours pour l'expulsion de Hertzberg, qui a lu hier à l'académie un pompeux compte rendu de son voyage en Prusse, & que tous les récipiendaires ont suffoqué d'encens: cela est complettement mal-adroit.

Je finirai par un mot sur la Saxe. Je ne crois pas l'Electeur d'une bonne santé; il se desseche visiblement, & l'exercice violent qu'il fait par systême, & qu'il soutient avec son invincible opiniâtreté, l'avance; il n'aura point de garçons, & l'on ne sauroit exagérer l'imbécillité caffarde de ses freres, qui d'ailleurs ne sont point mariés, & d'où il suit que les futurs contingens menacent prodigieusement ce beau pays. Marcolini voyage en Italie, comme je l'ai dit, & l'on pense qu'une de ses commissions est de chercher une femme pour le prince Antoine. Le prince Henri, qui craint que le choix ne tombe sur la Toscane ou quelqu'autre alliance Autrichienne de l'empereur, a eu l'idée de lui donner Mademoiselle de Condé; ce qui nous assureroit de l'électorat & de l'Electeur. Je donne ce projet comme je l'ai reçu.

1er. *P. S.* J'ajouterai, quant à la carte que je me suis décidé à faire copier furtivement, qu'elle porte sur la partie la plus importante de la Saxe, & que tous les ministres étrangers sans exception, M. de V.., à la tête, sont convaincus que l'Electeur ne la laisseroit pas voir à son frere. Une trouvaille plus précieuse encore, c'est celle du cadastre de 1783, rédigé avec une grande exactitude; & contenant une répartition détaillée de la richesse territoriale. Je le fais copier à la hâte, & crois n'être pas improuvé. M. de V... quitte

Drefde, & n'y veut pas retourner. C'eft un joli pofte, & très-bon pour obferver l'Empereur & le Roi de Pruffe.

Boden eft en chemin pour venir ici; on le croit affez préfomptueux pour folliciter la miffion de France. Il échouera, ou la cobinet de Berlin fe fera tort. C'eft toujours M. d'Alvensleben que le Roi vous deftine. Je vous en ai parlé de Drefde, où j'ai beaucoup caufé avec lui; c'eft affurément un homme inftruit & fenfé. M. d'Entragues étoit intimement lié avec lui, & il eft refté fon ami. Il fera fort aifé de faire venir M. d'Entragues qui eft à Montpellier, foit pour diriger, foit pour furveiller fon début.

2d. *P. S.* Le prince Henri a été mandé ce matin par le Roi pour affaires, & prié d'aller dîner à Charlottenbourg. Il me l'a fait dire, & de me trouver à cinq heures chez lui. Je ne pourrai rien ajouter à ce chiffre énorme, mais je veux répeter ici que la nouvelle des dix mille hommes propofés par Hertzberg eft de toute certitude: elle m'a paru fi importante, combinée avec l'affaire de Hattem & d'Elbourg, qui me femble démontrer invinciblement que M. de Hertzberg avoit promis dès longtems dans cette correfpondance fecrete dont j'ai parlé, l'affiftance armée du nouveau Roi; cette nouvelle, dis-je, m'a paru fi importante, que j'ai cru devoir en faire avertir M. d'Eft... par une voie qu'il ne peut pas deviner me tenir.

Au refte, & relativement à l'intrigue de cour, ici, j'ai la preuve que le prince Henri dit tout au prince Ferdinand, qui dit tout à fa femme, qui trahit à beaux deniers comptans le prince Henri. Heureufement l'énorme ftupidité de cette princeffe émouffe fon

influence, & glace la bienveillance que le Roi voudroit avoir pour elle.

LETTRE XXXI.

3 *Octobre* 1786.

J'AI eu fort peu de temps pour le courrier d'aujourd'hui, la journée d'hier ayant emporté pour la cour tous mes momens depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. Cette cérémonie des hommages étoit imposante, malgré l'angustie du lieu où les Etats ont été reçus. Comme les idées morales entrent pour beaucoup, même à notre insçu, dans nos sensations physiques, ce tribut d'égards, payé par le despotisme armé à la nation qu'il gouverne, cette espece de colloque paternel entre le Roi & ce qu'on appelle les Etats, qui établit en quelque sorte une co-relation d'engagement, & auquel il ne manque qu'un peu plus de dignité du côté des députés, & du moins l'apparence d'une délibération, plaisent à l'ame & remplissent la tête de douces & touchantes rêveries. A un Prince qui sauroit penser, je ne voudrois que le contraste de cette cérémonie avec le serment militaire, & des émotions différentes qu'elles excitent, pour lui faire sentir s'il est donc vrai qu'une monarchie ne repose que sur la force, & si la pyramide doit porter sur la base ou sur la pointe.

Après le discours du ministre de justice (Reck) aux Etats, après la harangue du premier ordre (les ecclésiastiques), conduit par le prince Frédéric de Brunswick, prévôt du chapitre

de Brandebourg, le ferment des nobles, l'énonciation & la confirmation des privileges, la nomination des graces, faite par le miniftre de Hertzberg (le miniftre de Schulembourg eft du nombre des nouveaux comtes), le Roi s'eft avancé fur un balcon extérieur, où l'on avoit pratiqué un fort beau dais, pour recevoir les hommages du peuple & fon ferment. La bourgeoifie étoit raffemblée par tribus, jurandes & métiers, dans la place vis-à-vis du château. Tous les fymptômes d'une joie tumultueufe font ici comme ailleurs l'effet fympathique, j'ai prefque dit contagieux, d'un grand nombre d'hommes raffemblés pour en voir un élevé au-deffus de leurs têtes, qu'on appelle leur fouverain & leur maître, & de qui dépendent en effet la plupart des biens & des maux qui les attendent. Il faut remarquer cependant que l'ordre a été beaucoup plus grand & le jour & la nuit qu'on n'auroit droit de l'efpérer dans toute autre grande ville. Il eft vrai que l'on ne diftribue ici, ni vins, ni cervelats, ni argent; les largeffes fe divifent par quartier, & par la main des pafteurs & des magiftrats. Il eft vrai auffi que les paffions de ce peuple reffemblent à peine aux émotions des autres.

La Roi a donné à dîner à fix cents & tant de perfonnes. Tout ce qui étoit noble a été invité. Sur la propofition qu'on m'a faite d'y refter, j'ai répondu qu'il n'étoit queftion apparemment que des nobles nationaux, & que, fi l'on eût voulu admettre les étrangers à cette faveur, on leur auroit fans doute fait l'honneur de le leur dire. Tous les Anglois & prefque tous les François fe font retirés comme moi & avec moi.

Les illuminations étoient médiocres; on en

a remarqué une, où l'on avoit enveloppé de crêpe tous les lampions ; de forte que leur lumiere étoit pâle, trifte & vraiment funéraire. Cette idée eft d'un Juif ; & c'eft devant fa maifon qu'elle a été exécutée. Ceci me rappelle un beau trait du fermon qui a précédé la cérémonie : il étoit prononcé dans l'églife Luthérienne ; le miniftre de la communion dominante a invoqué long-temps, & même avec affez d'onction & d'énergie, la tolérance, *cette heureufe & fainte moiffon, que les provinces Pruffiennes doivent à la maifon qui les gouverne.*

Je vous envoie les meilleures médailles qui aient été frappées ; gardez-les pour vous ; car on en va diftribuer aux miniftres étrangers, qui fans doute les feront paffer. Il y en a en or, mais je les ai trouvées trop cheres pour leur beauté. Chaque général en fervice en a reçu une grande, dont le prix eft de quarante-huit écus. Chaque commandant d'un régiment en a reçu une petite, dont le prix eft de fix ducats. La grande eft bonne, la petite très-médiocre (je parle de celles qui ont été diftribuées hier, & feulement de la reffemblance.)

4 *Octobre* 1786.

La journée des hommages & fes préparatifs ont confumé tout le temps & obftrué toutes les fociétés depuis le dernier courrier ; ainfi peu de chofes à mander aujourd'hui. Le prince Henri avoit été invité l'autre jour ; principalement, je crois, & quoiqu'il en dife, parce que M. de C... pere, dînoit avec le Roi. Cependant avant le dîner le Roi parla au Prince, de la Hollande, & fe plaignit de ce que les paroles de M. de Verac, qui avoit dit à M. de Görtz ne pouvoir fe mêler de rien, étoient en contradiction avec les promeffes du cabinet de Verfailles. La Hollande donne de l'hu-

meur, cela est naturel; & cependant, comme je le dis sans cesse: „ quelle plus belle occasion „ de se désintéresser, que celle où le Stathou- „ der, contre toute raison & toute convenan- „ ce, a pris un parti violent & décisif peu de „ jours avant l'arrivée du conseil que lui des- „ tinoit le Roi? „ J'ai eu une scene fort vive sur la Hollande avec M. de Hertzberg; patience, fermeté, un peu d'astuce de ma part; violence, emportement & déraison de la sienne. Il me paroît clair qu'il suit en Hollande une marche secrete.

A propos de M. de C..., il fit attendre une heure le Roi pour dîner. C'est une triste destinée qu'a la France d'être toujours, en quelque sorte, représentée par certains voyageurs dans des circonstances délicates. Un duc de la F..., au milieu d'une société ennemie, demande au duc de Brunswick: *à propos, avez-vous servi, vous, Monseigneur?*... A Dresde, en pays cérémonieux & circonspect où votre legation a fort déplu, ce même questionneur impitoyable venant de voir la collection de pierres précieuses la plus immense qu'il y ait en Europe, dit à l'Electeur en plein dîner: *cela est bien; oui, fort bien: combien cela vous a-t-il coûté, Monseigneur?* Un M. de P.. à Potsdam huit jours avant la mort du Roi, dînant avec le prince de Prusse, entend nommer M. de H...; il s'écrie: *à propos, j'oubliois que j'ai une lettre de lui à vous remettre*, & cette lettre il la jetta au prince au travers de la table. Au reste, il aura regardé sans doute cette familiarité comme toute simple, lui qui, à Prague, en prenant congé de l'Empereur, a saisi & secoué sa main, en lui témoignant toute sa satisfaction d'avoir vu ses manœuvres & renouvellé connoissance avec lui, & c'est M. de

... qui raconte ici cette anecdote, que dix Anglois présens n'auroient au reste pas laissé à terre, quand il ne se seroit pas donné la peine de la ramasser. Pourquoi laisser voyager de telles gens, qu'il est aisé de retenir par leurs places? Il est impossible de s'exagérer le tort que font ces ridicules pasquinades, dans un moment où les malveuillans sont si nombreux, & qu'ils voudroient faire juger la nation sur ces échantillons. Remarquons au reste à propos de MM. de C..., qu'autant le pere est fat, physiquement fat, fat d'une maniere démesurée & dégoûtante, autant le fils est un sujet d'une grande espérance, & réussit universellement. Je ne connois pas un aussi jeune homme qui joigne à plus de modestie, plus de raison; à une timidité plus décente, un plus grand talent d'observation; à des formes plus agréables & plus douces, plus d'activité sage & mesurée. Sans doute ces qualités ressortent mieux par l'extravagance du pere; mais elles existent toutes, & sur des bases solides, puisque c'est probablement le spectacle continuel des travers du pere, qui en a fait naître l'aversion au fils. C'est un des plançons que je connoisse les plus propres à être transplantés dans la diplomatie.

Le Roi fut tout hier froid & taciturne: pas une émotion, pas un mot gracieux, pas un sourire. Le ministre de Reck, qui harangua les Etats au nom du Roi, promit dans son discours que sous ce regne on ne mettroit jamais de nouvel impôt, & qu'on diminueroit même ceux qui existoient. Lui a-t-on dit de le promettre; ou l'a-t il pris sur lui? C'est ce que j'ignore & ce qu'on met en doute.

Le Roi avoit eu avant-hier des tracasseries domestiques, & une scene de jalousie à Char-

lottenbourg, de la part de madame Rietz; il s'en ressentoit peut-être encore hier; quoiqu'il en soit, le discours de son ministre de justice valoit mieux que sa contenance, quelque belle représentation physique qu'il ait en effet. Il part toujours le 4 pour la Silésie, & n'en revient que le 17.

On meuble une partie du château, mais très-simplement.

On a fait publier que ceux qui avoient des expectatives de fiefs se présentassent; que leur expectative étoit anéantie, & qu'ils ne pourroient revenir à la charge, que lorsqu'il y auroit un fief vacant à solliciter, mais non demander une expectance, comme cela se dit.

J'ai vu une relation de ce qui s'est passé en Prusse. Celui qui l'a écrite a rencontré des expressions très-exaltées pour peindre l'enthousiasme, & à côté ce mot du Roi: *je trouve la Prusse bien malade, mais je la guérirai.*

Le comte de Kaizerling, qui avoit beaucoup perdu dans la guerre de sept ans, & éprouvé de mauvais traitemens du feu Roi, après en avoir été très-accueilli, a reçu en prêt cent cinquante mille écus sans intérêts pour trente ans.

L'evêque de Warmie sera ici, dit-on, sous trois semaines; c'est un homme très-aimable, & léger comme un Polonois, qui a été fort bien avec le prince de Prusse. Le Roi paroît s'en souvenir; il est, de beaucoup, celui que le Roi a le mieux traité en Prusse.

C'est en novembre que le Roi arrêtera les états de dépense & de recette.

1er. P. S. *J'oubliois de vous dire que le prince Henri a été fort caressé hier, pour un jour aussi nébuleux. Il a dîné & soupé avec le Roi, & l'a conduit en tête à tête voir les illuminations.*

2d.

2d. P. S. *Je reviens de la cour; les ministres étoient pêle-mêle; mais comme les deux ministres Impériaux étoient ensemble, le Roi a tenu une marche rétrograde assez singuliere. Le hazard faisoit que, vu la quantité d'Anglois à présenter, milord Dalrymple étoit le plus près de la porte du Roi, & précédoit les ministres Impériaux. Le Roi a débuté par ceux-ci, puis il a retourné à milord Dalrymple; après quoi il a descendu beaucoup plus bas vers M. d'Est.., & ne lui a parlé que pour remercier en général les ministres étrangers de leurs illuminations. Cela n'est peut-être que hazard; mais tout est remarqué. Si cette intervention des usages duroit, je crois qu'il faudroit faire sentir qu'elle déplait; car le bruit de la haine du Roi pour les François se renforce tous les jours, & ces bruits-là produisent quelquefois la réalité de ce qu'ils annoncent.*

LETTRE XXXII.

4 *Octobre* 1786.

IL paroît très-probable que c'est l'habitude qui aura raison, & que Frédéric-Guillaume ne sera jamais que ce que son oncle le pénétrant l'avoit deviné. Il est impossible de s'exagérer la turpitude des détails de son intérieur, quant au désordre & à la perte de temps. Les valets redoutent sa violence, mais ils sont les premiers à tourner en dérision son incapacité. Pas un papier n'est en ordre, pas un mémoire apostillé, pas une lettre personnellement ouverte; nulle puissance humaine ne lui feroit lire quarante lignes de suite. C'est tout à la fois la secousse de la violence, & la torpeur de la nullité. Son fils naturel, le comte de la Marche, le tire seul de sa léthargie; il l'aime à l'adora-

tion. Son visage rayonne lorsqu'il l'apperçoit, & tous les matins il s'occupe longtemps de cet enfant (*); c'est là même, dans ses plaisirs, la seule chose périodiquement réguliere; car les heures sont d'ailleurs absolument interverties & imprévoyables. L'humeur de l'autre jour, par exemple, que j'ai cru la suite de l'orage de la veille à Charlottenbourg, m'a fait remonter aux détails occasionnels : c'étoit une querelle de musique. Le Roi vouloit un concert de chambre; il avoit demandé vingt-deux musiciens; il comptoit exécuter lui-même : sa basse étoit prête & d'accord. Quatorze musiciens seulement arrivent; emportemens, menaces, violences. Les valets de chambre se rejettent sur Kalikan, chargé de commander la musique. Kalikan est mis en prison. Duport, le fameux violoncel, & par conséquent le musicien favori, est venu au secours de Kalikan; il a remis au Roi la lettre que les valets-de-chambre avoient interceptée. La colere a été furieuse; tout le monde a fui; mais cette prévarication subalterne n'a d'ailleurs eu aucune suite. Pauvre regne! pauvre pays!

Je crois deux choses; l'une que le Roi a conçu l'idée & l'espoir de devenir un grand homme, en se faisant Allemand, purement Allemand, & narguant ainsi la supériorité Françoise; l'autre qu'il est déja résigné au fond de l'ame à laisser les affaires à un ministre principal : peut-être ne se le dit-il pas tout haut à lui-même; mais au moins se dit-il tout bas : eh bien! le pis aller sera d'appeller le duc de Brunswick ou mon oncle.

(*) Mort l'année derniere.

La premiere de ces conceptions est l'ouvrage & le chef-d'œuvre de Hertzberg. Cet homme a dit & pu dire : „ il ne vous reste qu'une ma-
„ niere d'être quelque chose, c'est de donner
„ une impulsion à votre nation, qui doit da-
„ ter de votre regne un nouveau genre de
„ gloire ; vous ne pouvez la donner, cette
„ impulsion, qu'en vous mettant à tout de
„ tête ; que serez-vous jamais comme François ?
„ le foible imitateur de Frédéric II. Comme
„ Allemand vous serez original, vous serez
„ vous-même, révéré dans la Germanie, adoré
„ de votre peuple, prôné par les gens de let-
„ tres, considéré en Europe, &c. &c. „ Le mot de l'énigme est que Hertzberg a cru ce chemin le plus court pour être le ministre principal.

Mais la force des choses en demande ou elle en demandera bientôt un autre. Ce pays-ci, quoique servile, n'est pas façonné à l'esclavage ministériel ; & Hertzberg, long-tems subalterne, plus astucieux qu'habile, plus faux que fin, plus violent que tranchant, plus vain qu'ambitieux, vieux, infirme, ne promettant pas une longue durée, ne sauroit les y assouplir. Il leur faut, quelque loin que pousse ses prétentions ce Welner tant écouté aujourd'hui qu'on ne peut discerner que de très-près son influence ; il leur faut un homme dont l'existence domine toutes les hiérarchies, & le nombre n'en est pas grand. Encore une fois, je ne vois que deux hommes en mesure, le prince Henri & le duc de Brunswick. Au désavantage de n'être pas ici, ce dernier joint celui de devoir être bien redoutable à un prince foible & inappliqué, mais vain & jaloux, qui peut croire que le prince Henri ne fera pas à sa réputation le même tort qu'un

prince qui ne peut se déplacer, & vivre ici habituellement que comme premier admistrateur, & sans qu'on puisse élever le moindre doute à cet égard. Aussi les actions du prince Henri haussent-elles tous les jours, malgré ses mal-adresses moins jactancieuses pourtant depuis quelques semaines; & au lieu de ne revenir de Rheinsberg, où il retourne pendant l'absence du Roi, qu'à la mi-décembre, comme il y comptoit, il sera ici le même jour que son neveu.

Cependant, indépendamment des défauts personnels du prince Henri, & des écoles qu'il fera indubitablement, comment concilier ce systême Allemand & la haine des François, avec la confiance accordée à ce Prince! Les symptômes de cette haine, soit systématique, soit naturelle, se conforment mieux tous les jours. En renvoyant Roux & Grodard, Roux dont le vrai crime, peut-être, est d'avoir entretenu une Juive que le prince de Prusse désiroit, & de s'être obstiné à ne se prêter à aucun accommodement, le Roi a dit: *voilà donc de ces B.... dont je me suis défait.* Un marchand François lui apporte des gentillesses; il répond durement, j'ai pour sept millions de ces drogues-là, tourne le dos, & ne rouvre la bouche que pour dire: *qu'il n'aille pas chez la Reine au moins, car il ne seroit pas payé.* Sans doute le trait n'est pas blâmable; je ne note que la forme. Boden, passablement reçu, à cela près que pour toute consolation de sa fievre quarte, on lui a dit: *allez vous-en à Berlin, & tenez-vous y en repos, car vous en avez pour trois mois*; ce Boden lui disoit: *j'aurois eu deux mille commissions pour votre Majesté, si j'eusse osé m'en charger....* Vous avez bien fait de refuser, lui a-t-il répondu, & d'un ton si rogue,

que Boden n'a pas même osé remettre les lettres de Dusaulx & de Bitaubé. Launay est traité avec dureté & même tyrannie ; il a été détenu dans sa chambre lors de la visite de ses papiers, indépendamment des arrêts généraux qui lui ont été donnés dans la ville de Berlin. C'est un Delâtre, son ennemi personnel, qu'on lui oppose sans cesse, & qu'on a fait venir pour lui servir de délateur ; homme sans honneur & sans foi, soupçonné de grands crimes, dilapidateur des deniers du Roi, libelliste forcené, dénoncé par notre cour même à celle de Berlin, qui la fit remercier ministériellement il y a deux ans de ses procédés à cet égard. Je dis qu'on l'a fait venir ; car, devant quatre-vingt mille écus au Roi, se seroit-il hazardé sans sauf-conduit & provocation ? Il est clair que Launay est persécuté comme régisseur & comme François. A ce propos on croit le projet de congédier la régie à la Trinité, époque où l'on appure les comptes décidément arrêtés. C'est là le grand holocauste qu'on offre à la nation, mais qui couvrira les vuides des revenus ? Car enfin cette régie a rendu l'année derniere six millions huit cents mille écus d'Allemagne, & non-seulement il est impossible de remplacer ce déficit immense, mais il est aisé, quand on connoit ce pays, de prévoir que des régisseurs Allemands percevroient à peine la moitié de cette somme.

Que produira la convocation des conseillers provinciaux & de finances, & des députés des négocians ? Des plaintes, & pas un projet qui ne soit isolé, partiel & en contradiction avec le systême général, tel du moins que l'offre la nature des choses ; car d'ailleurs il n'en existe assurément pas encore.

Je reviens & dis : tous ces procédés & ces

projets font contre le fyftême perfonnel du prince Henri. Fait-il paffer fon ambition avant tout ? (il eft bien loin d'en avoir la force) ou diffimule-t-il pour arriver ? Je ne crois pas qu'il en foit capable avec fuite ; je crains plutôt qu'il ne foit encore une fois la dupe des careffes, qui, cependant, il faut l'avouer, font plus fubftantielles & plus marquées qu'elles ne l'ont été jufqu'ici. Je crains fur-tout qu'il ne fe hâte trop, & qu'avide de recueillir la moiffon du moment, il ne néglige les femailles pour l'avenir.

Le Roi a donné au miniftre de juftice de Reck, une boîte de coquilles pétrifiées, enrichie de fuperbes diamans (eftimée douze mille écus); pareille boite au miniftre de Gaudi & dix mille écus; pareille boîte au général Möllendorf; un beau folitaire au marquis de Luchefini, & une bague de diamans au lieutenant de police Philippi. Il a fait auffi démonter trois boîtes garnies de diamans, dont on a fait trente bagues, qu'il a emportées pour les diftribuer en Siléfie.

N. B. Launay n'a point eu l'alternative d'accepter fix mille écus ou fon congé ; il a reçu feulement, fous la forme d'ordre, avis que fes appointemens étoient réduits à fix mille écus.

M. de Hertzberg a donné aujourd'hui un grand dîner d'étrangers, où fe trouvoit le nouveau miniftre d'Efpagne, & où n'étoit invité ni M. d'Eft.. ni aucun François : affectation d'autant plus marquée que tous les Anglois, Piemontois, Suédois, & non-feulement les miniftres étrangers, mais les Envoyés pour complimenter y étoient raffemblés. M. d'Eft.. s'en venge convenablement: il donne demain un très-grand dîner où M. de Hertzberg eft invité.

P. S. M. Ewart, secretaire de la légation Angloise, m'a dit hier devant quinze personnes, M. de Hertzberg appuyant du geste & de la voix, ces propres mots : *le Stathouder est, par la constitution, le pouvoir exécutif en Hollande, ou pour le dire plus clairement, il est précisément en Hollande ce qu'est le Roi en Angleterre.* J'ai répondu du ton le plus froidement ironique : *il faut esperer cependant que les Hollandois ne lui couperont pas la tête.* Les rieurs n'ont pas été du côté de M. Ewart.

Boden m'a fait remettre vos paquets. Les extraits des plaidoyers Linguet, qui sont excellens, (je parle des extraits) ont parfaitement bien réussi. Ne manquez pas, je vous en prie, de m'en envoyer la suite. Vous ne pouvez pas mieux m'achalander que par les choses de ce genre.

Il y a un accroc sur Alvensleben ; c'est Hertzberg qui soutient Goltz.

Le numéro LXXVIII du courrier du Bas-Rhin est si insolent pour le Roi de France & son ambassadeur, qu'on feroit bien, je crois, d'en porter des plaintes ministérielles : cela réprimeroit un peu Hertzberg qui est le compere de Manson, & qui en fera bien écrire d'autres, si cette lubie passe impunément. Or on ne sait pas ce que font les Gazettes pour les Allemands.

Lettre XXXIII.

Magdebourg, 9 Octobre 1786.

Le hasard m'a découvert en sortant de Berlin, que l'homme qui est resté quatre jours enfermé dans l'appartement du Prince de H..

(de R....) n'est autre chose que ce C..., autrefois S. H.., ancien mari de notre célebre S. H..., dont le mariage a été cassé; conseiller Bonneau du prince de Prusse, &, pour le compte de sa propre femme; banqueroutier, faussaire; en un mot, chevalier d'industrie de l'ordre le plus méprisable, & dont tous les étrangers nous disent: comment cet homme peut-il être officier chez vous? Je ne m'étonne plus si le le Prince de H.. a été froidement reçu par le Roi. Venir tout exprès pour s'efforcer d'exploiter la mine de corruption, qu'on croit s'être assurée par la connoissance des foiblesses d'un Souverain; fonder des succès sur la mauvaise opinion qu'on a de lui, & l'afficher en quelque sorte par une course rapide de Paris à Berlin; dépourvue de tout autre prétexte, puisque le prince de H.. & son menin ne sont restés que cinq jours, & sont déjà repartis pour Paris, c'est tout à la fois une conduite bien méprisable & une intrigue bien gauche. Je crois qu'il importe que l'on dise très haut & avec un ton de dédain fort ironique tout ce qui peut faire sentir, sans s'abaisser à le dire nettement, que notre cabinet est complettement étranger à cette manœuvre; car des demi-mots que j'ai entendu lâcher à des malveuillans, me persuadent qu'on ne demanderoit pas mieux que de lui imprimer cette tache.

J'ai fait route de Brandebourg à Magdebourg avec le comte de Hatzfeld, envoyé de l'Electeur de Mayence, pour le complimenter, & le baron de G..., envoyé du duc des Deux-Ponts pour le même objet. Celui-ci, ancien capitaine de hussards à notre service, est un bel imbécille, qui ne peut avoir été choisi que comme frere de madame d'Eixbeck, maîtresse du Duc. L'autre est un homme rempli

d'aménité, & dont l'esprit & les connoissances méritent de l'estime. Il paroît qu'il restera quelque temps à Berlin pour démêler le cahos. J'ai beaucoup causé sur Mayence ; l'Electeur est mieux, & cependant il ne promet pas une longue durée. Il paroît que les deux prétendans les plus en mesure d'arriver après lui, sont M. Feckenberg (tout à fait Autrichien) & M. d'Alberg, homme de l'habileté duquel on a la plus haute idée, dont on connoit peu les affections politiques, & qui dissimule comme Sixte-Quint encore moine.

Cette Cour semble, quant à présent, très-montée contre l'Empereur qui ajoute au reste chaque jour par une foule de traits particuliers & publics réellement inconcevables, à la haine universelle. On ne sauroit s'exagérer l'effet qu'ont produit sa réponse à la requête des Hongrois : *pueri sunt pueri, pueri puerilia tractant*, & l'abolition violente de tous leurs priviléges :... mais d'un côté les grands propriétaires sont à Vienne enchaînés par leurs places & presque gardés à vue, & véritablement les ôtages de l'esclavage des Hongrois. De l'autre l'aristocratie étant infiniment odieuse au peuple, il n'y a dans ce superbe & redoutable pays ni unité d'intérêts, ni centre de réunion ; & les troupes réglées sont postées & munies d'artillerie, soutenues de vétérans, de colonistes &c. &c.

Au reste, un Anglois fort mon ami & très-bon observateur, que je viens de retrouver ici, & qui a fait tous les camps de l'Empereur, en s'extasiant sur les formidables bases de sa puissance, la Hongrie, la Moravie, la Bohême, la Galicie, &c., avoue que l'infériorité de ses troupes sur l'armée prussienne a infiniment passé son attente ; il assure qu'il est

impossible, soit relativement à l'instruction ou à la composition des officiers, soit quant aux talens militaires de l'Empereur, qui sont précisément nuls, & tellement que son esprit paroît obstrué pour ce genre de combinaisons, qu'il est impossible, dis-je, de comparer les deux nations, avec cette différence cependant que l'Empereur peut faire sortir autant d'hommes de la terre, que Cadmus, & que l'armée prussienne anéantie ne peut plus renaître que de son trésor. Si jamais un homme paroît sur le trône autrichien, c'en est fait de la liberté de l'Europe. La santé de l'Empereur paroît mauvaise; son activité se ralentit peu à peu; cependant il outre-passe encore de beaucoup ses forces personnelles; mais ses projets ne paroissent plus que les velléités d'un agonisant qui rêve la convalescence. On le croit dans ce moment très-froid avec l'impératrice de Russie.

LETTRE XXXIV.

Brunswick, 14 *Octobre* 1786.

Si je cours la poste, vous voyez que ce n'est pas par dissipation. Eh! de bonne foi, quelle vie convient moins à mes goûts naturels que cette activité oiseuse, si je puis parler ainsi, qui me précipitant dans toutes les cohues, dans les sociétés les plus fastidieuses, dans la perte de temps qu'entraîne en général le tourbillon des cercles allemands, qui s'appellent des *entre-nous* quand on n'est que trente personnes, me ravit à l'étude, à mes recherches favorites, à mes propres pensées, & me force à me plier sans cesse à des formes qui m'étoient si étrangeres, pour ne pas dire si odieuses.

Vous qui menez une vie fort agitée, mais du moins dans des sociétés d'élite, vous devez éprouver, malgré tout l'à-plomb que vous a donné la nature, combien il est difficile de passer brusquement de la dissipation sociale à la méditation du cabinet. Cette premiere est cependant absolument nécessaire pour connoître, sinon les hommes, du moins tels ou tels hommes, indépendamment de ce qu'elle est indispensable, pour se menager les *à parte* qui instruisent des faits courans, & font deviner ceux qui les suivront : il faut galopper cinq jours avec un Prince, & le suivre dans toutes les sinuosités physiques & morales de sa vie publique & privée, pour avoir le droit ou l'occasion de faire une question, ou, ce qui est préférable, pour lui surprendre un mot qui équivaille à la question & à la réponse. Mais qui sait cela mieux que vous? Je ne veux que vous faire sentir que mes excursions ne sont pas le fruit du hasard, encore moins celui de la fantaisie. Ajoutez que chacune de mes courses complette des connoissances locales, sur lesquelles je me suis imposé de n'être pas satisfait légérement. J'espere que vous verrez entr'autres, par mon mémoire sur la Saxe, & par celui sur les Etats prussiens, qui sont de vrais ouvrages, & qu'à la vérité vous ne recevrez que dans quelques mois, que j'ai soigneusement approfondi les pays que je veux connoître, & que je les ai étudiés autant dans les hommes que dans les livres, avec cette différence cependant, que j'ose à peine me confier à l'assertion orale de l'homme le mieux instruit, lorsqu'il ne m'apporte point de preuves écrites. La necessité de cette espece de conscience superstitieuse que m'impose presque machinalement l'acte de prendre la plu-

me, m'a été démontrée dans trop de circonstances, pour que j'y renonce jamais.

Cependant où marchai-je dans cette route pénible ? Si je m'en rapporte au peu de comptes rendus que votre amitié a daigné me faire de la sensation qu'ont produite mes dépêches épurées, arrangées, embellies par vous, (car comment soigner ce qu'on écrit au moment, au jour le jour, avec la rapidité de l'éclair, & sans avoir le temps de relire) on en est content; si j'en juge par les symptômes redoublés de l'extrême inattention que supposent les longs silences sur les questions les plus importantes, sur les demandes les plus instantes, & quelquefois l'oubli absolu de la plupart de ces choses, je dois croire qu'on lit mes lettres, tout au plus avec l'intérêt d'un bulletin assez bien rédigé, & que cette lecture n'a pas la plus légere suite ultérieure. Si cela est vrai, est-ce donc bien la peine, je vous le demande, à vous dont les sentimens énergiques & les hautes pensées échappent par tant de côtés à la contagion de légéreté, d'insouciance, d'égoïsme & d'inconséquence, qui s'exhale de tous les pores du pays que vous habitez; est-ce bien la peine que je sacrifie à un intérêt aussi subalterne que celui de la curiosité, mon temps, mes goûts, mes forces & mon talent ? Vous savez, je crois, que je ne suis pas charlatan; vous savez que mon usage n'est pas d'exagérer ma peine & mon travail. Eh bien ! mon cher ami, je vous jure que j'en prends & que j'en fais beaucoup. J'occupe trois hommes tout entiers de la seule exécution méchanique de ce que j'ai rédigé. Je m'aide du travail & des connoissances de plusieurs autres; tous mes momens & presque toutes mes pensées sont là, partent de là, & y retournent.... Si cela ne

produit pas davantage (& à dire vrai, vous ne pouvez pas encore évaluer ce que cela produit, car mes plus grand travaux sont dans mon porte-feuille), c'est la faute, ou de mon insuffisance, ou de ma position, peut-être de toutes deux, peut-être aussi seulement de cette derniere. Mais j'y suis tout entier, & ce n'est pas à près de trente-sept ans que je dois être tout entier à des riens; or ce sont des riens, si cela ne produit rien, & que cela ne mene à rien ni moi, ni les autres.

Si donc cela produit quelque chose, qu'on me le prouve; qu'alors, par exemple, que je fais une question pour le bien de ma commission, elle soit répondue; qu'alors que je dis il importe que j'aie un plan d'opérations de tel & tel genre à proposer, parce qu'on me questionnera incessamment sur cela, & que je perdrois une occasion que je ne retrouverois peut-être jamais, si j'étois pris au dépourvu, on m'envoie ce plan d'opérations.

Si cela me mene à quelque chose, qu'on me le dise, car j'ai bien dans ma position quelque besoin d'encouragemens, ne fût-ce que pour pouvoir me livrer sans folie aux impulsions de mon propre zele. Je dis sans folie; car pour ne parler que du plus grossier, mais aussi du plus palpable des intérêts, quand je vois que je suis à une assez grande distance de pouvoir joindre les deux bouts avec ce qui m'est assuré, (& comment assuré? on est tellement en arriere, que j'ai tout lieu de craindre qu'un changement de ministre n'aggravât mes dettes personnelles, des sommes dont mes amis m'ont fait l'avance, pour le compte de ceux qui ne peuvent pas ignorer que je ne saurois en faire moi) ne dois-je pas enrayer? Et si j'enraye, ma moisson & mon utilité ne sont-elles

pas finies ? Me restera-t-il autre chose alors que le regret du temps perdu, & le chagrin profond & très-onéreux dans les suites, d'avoir attaché à mon sort des gens pour qui je ne pourrai rien qui les dédommage que mal & à mes dépens de ce qu'ils m'auront sacrifié ? Pardon si je déborde ; mais à qui confierai-je mes anxiétés, si ce n'est à vous, mon ami, mon consolateur, mon guide, mon soutien ? A qui dirai-je : que me rapporte tout ceci ? pas même de l'argent ; car il va tout à la chose, & nullement à ma satisfaction personnelle. Véritablement je ne serois susceptible d'aucune autre, si mon avenir étoit arrivé, & que je n'eusse point d'entours. Vous savez bien que l'argent ne me sera jamais rien, du moins quand j'en aurai. Où vais-je ? Où menerai-je les autres ? Ai-je fait un bon marché de troquer ma vie, même orageuse, mais si mêlée de jouissances qu'il n'étoit pas au pouvoir des humains de me dérober, pour une activité stérile qui m'arrache jusqu'aux fréquens épanchemens de votre amitié. Vous n'êtes plus qu'un homme d'Etat pour moi ; vous pour un serrement de main duquel je donnerois tous les trônes du monde.... Ah ! je suis beaucoup plus propre à l'amitié qu'à la politique.

Post Scriptum *commencé à Helmstadt, fini à Brunswick, le* 14 *Octobre* 1786.

On écrit de Silberberg en Silésie, que la voiture du Roi a été renversée, & qu'il s'est blessé à la tête & au bras. Le cocher, ajoute-t-on, est mort sur la place. Cette nouvelle m'est arrivée hier à Magdebourg, & l'on en a écrit autant au général de Pritwitz : elle est probablement exagérée, mais il y a un fond de vérité. L'extrême saisissement du duc de Brunswick & ma

propre émotion m'ont donné profondément à sentir quelles destinées sont attachées sur cette tête. Le Duc a envoyé sur le champ un courrier, & comme je le suis à Brunswick, où il veut me parler à fond de la Hollande, j'aurai des détails sûrs & de la première main. Je n'ai pas le temps d'ajouter un seul mot; c'est d'un changement de chevaux que j'écris.

Brunswick, 14 *Octobre* 1786.

N'ayant pas trouvé d'occasion de faire partir ce peu de lignes, je continue.

Je suis arrivé ici deux heures avant le Duc. Aussitôt qu'il a été à Brunswick, il m'a écrit au crayon sur un quarré de papier.

„ J'ai parlé hier au soir avant de partir au „ ministre comte de Schulembourg qui avoit „ quitté Berlin le 11. Il ignore absolument la „ nouvelle alarmante qui nous a tant affectés; „ & comme je n'ai rien appris là-dessus ici; „ je commence à me rassurer; j'espere que „ mon courrier sera ici de grand matin. C'est „ de chez ma mere que je vous griffonne ceci, „ M. le Comte: j'espere que vous me ferez „ l'amitié de venir me voir demain au matin, „ & de dîner avec nous. „

Il devient fort probable qu'il n'y a du moins point eu de catastrophe.

Le Duc a été parfaitement brillant de talens & d'aménité à Magdebourg: rien de plus imposant que ses manœuvres; rien d'instruit comme son école; rien de fini, de complet & de suivi comme sa conduite en tous points: il a été l'objet de l'admiration d'un grand nombre d'étrangers qui fourmilloient à Magdebourg, & certes il n'avoit pas besoin du contraste des princes de Weymar (duc) & de Dessau: celui-ci le plus foible des hommes;

celui-là travaillé de l'envie d'être quelque chose, & peu pourvu de moyens, si l'on en juge sur les apparences. Il peut & doit devenir un Prince important. Cependant, si comme toutes les probabilités y sont, la Saxe lui écheoit faute d'enfans dans la branche électorale, c'est une affligeante perspective, que le renversement de tous les travaux du digne prince qui gouverne aujourd'hui ce pays, & qui tourmenté dans son enfance, malheureux dans sa jeunesse, vraiment respectable dans son âge mûr, descendra probablement au tombeau avec le chagrin amer que le bien qu'il a fait ne lui survivra pas. . . . .

J'ai appris un fait qui fera quelque plaisir à M. de Segur s'il est encore en vie. On a construit à Hanovre, à grands frais, une fonderie qui a coûté près de cent mille livres tournois au Roi d'Angleterre. Le duc de Brunswick n'ayant point été satisfait de sa fonderie, a fait exécuter deux canons à Hanovre : ils ont si mal réussi qu'il a fallu les renvoyer aussitôt. On ne sauroit supposer, vu les relations entre le Duc & le Roi d'Angleterre, que cela vienne de la mauvaise volonté des fondeurs. Ce fait semble donc une preuve de leur mal-adresse.

J'espere vous donner, le prochain courrier, des résultats exacts sur les dispositions de Berlin & du Duc relativement à la Hollande. Il m'a promis de m'articuler nettement les propositions qui lui paroissoient convenables, & il ne s'est point caché de l'extrême desir qu'il avoit de les voir accepter ; ces agitations bourgeoises menaçant tous les jours davantage le repos de l'Europe, sinon dans le moment présent, du moins dans les futurs contingens, par les réfroidissemens & les méfiances auxquelles elles donnent lieu.

Lettre XXXV.

A Brunswick, 16 *Octobre* 1786.

Les deux conversations que j'ai eues avec le Duc, n'ont encore été que vagues, quant à la Hollande, & même presque absolument étrangeres à cet objet. Son courrier lui ayant apporté la nouvelle d'un espoir d'accommodement, la retraite de celui des co-opérateurs de M. de Verac, que l'on regarde comme le boute-feu; enfin des détails qui lui auront fait regarder, peut-être, son entremise comme inutile ou tardive, il a parcouru rapidement ce pays, pour passer à un qui lui importe infiniment plus, je veux dire la Prusse. Seulement s'est-il montré très-anti-Stathoudérien, très-convaincu que le droit de présentation ne devoit rester que ce qu'il étoit dans son origine; que la constitution de Gueldre, de Frise & d'Utrecht étoit évidemment à retoucher, au moins quant à l'incroyable disposition des magistrats révocables *ad nutum*; qu'en un mot, le Prince, qui de l'autorité monarchique la plus absolue, laquelle il possédoit de fait, en étoit venu au discrédit le plus complet, par la conduite la plus abjecte & la mal-adresse de poser, au mépris de toutes les loix, de toutes les décences & de tous les préjugés, en prétention de droit, ce qu'il avoit en réalité, ne méritoit pas le moindre intérêt; mais que pour la Prusse, & surtout afin de retarder ces ébranlemens, il falloit lui rendre le *decorum* des honorifiques, sauf à surveiller ses liaisons. Il s'est à ce propos expliqué sur Harris & même sur le prince de

Brunswick (Louis) comme je l'aurois fait à peu près. En résultat cependant, non-seulement il ne m'a rien appris sur tout cela ; mais il a décliné imperceptiblement le débat qu'il avoit provoqué il y a quelques jours. Je répete que quelques nouvelles que j'ignore sont la cause de ce changement de marche. En général j'en sais beaucoup trop peu (de nouvelles) & par exemple il est fort singulier, non moins embarrassant, &, pour trancher le mot, passablement ridicule, que ce soit le Duc qui m'apprenne la signature de notre traité de commerce avec l'Angleterre, que je n'en connoisse pas un des articles, & que je ne sache aucunement quelle contenance faire à cet égard. Comme ma méthode usuelle n'est pas de me voir couvrir de l'enveloppe mystérieuse dont se voile la nullité de certains ministres, je n'ai pas été médiocrement intrigué de mon rôle en ce moment. J'apprendrois mille fois davantage, si j'étois mieux instruit. En cela, comme dans tout le reste ; la fortune ne va guere qu'à celui qui a.

Pour la Prusse, comme j'en sais autant que le Duc, ç'a été toute autre chose. J'ai eu des épanchemens de confiance d'autant moins limitée que je l'ai mis à son aise & bien vîte sur le prince Henri qu'il n'aime pas plus qu'il ne l'estime. Je vois avec inquiétude qu'il a les mêmes craintes & opinions que moi. Il est mécontent de la plupart des démarches & des opérations du Roi, de cette foule de titres & d'ennoblissemens accordés par masse & avec une telle prodigalité, qu'il sera désormais beaucoup plus aisé de trouver un noble qu'un homme dans les Etats prussiens ; de la promesse faite au Prince de Dessau, (dont l'unique attrait est un tel goût pour les visions &

la myſticité, que lors du voyage de Lavater à Brême, il lui adreſſa les plus inſtantes ſupplications de paſſer chez lui, afin qu'il pût L'ADORER) & peut-être au duc de Weymar, (qui aux mêmes goûts tempérés par des paſſions plus vives, joint plus d'eſprit, mais dont les affaires ſont trop obérées pour qu'on regarde ſes vellétités militaires autrement que comme une ſpéculation de finance,) de réintégrer l'un, & de faire entrer l'autre au ſervice de Pruſſe, ce qui néceſſite des paſſe-droits, décourage & vicie l'armée; ſyſtême bien oppoſé à celui de Frédéric II, qui diſoit du peu de grands ſeigneurs en activité de ſon temps: *Au nom de Dieu, mon cher Möllendorf, débarraſſez-moi de ces Princes*; de cette vacillation qui fait tâter à la fois vingt ſyſtêmes; du déſordre intérieur; de la plupart des choix; des rites domeſtiques; des anecdotes qui deviennent tous les jours plus ſiniſtrement caractériſtiques &c. &c.: en un mot, ſi je recopiois toutes mes dépêches, je tranſcrirois nos converſations. „ Croyez-moi, m'a-t-il dit, je puis „ à un certain point vous ſervir de thermomètre; car ſi je ſens qu'il n'y a point d'eſpoir „ d'un régime ferme & noble, & qu'ainſi le „ jour de la maiſon de Brandebourg ſoit arrivé, je ne ſerai pas le dernier à faire retraite. Je n'ai jamais reçu un ſol du Roi de „ Pruſſe, & je ſuis dans la ferme réſolution „ de n'accepter jamais rien de lui, & je reſterai. Son ſervice me coûte très-cher, comme vous avez vu. Je ſuis indépendant. Je „ voudrois payer un tribut à la mémoire du „ grand homme; je ſuis tout prêt à conſolider „ de mon ſang ſon ouvrage; mais je ne ſerai „ pas complice même par ma préſence de ſa „ démolition. On ne doit que ce qu'on peut;

„ je fais de mon mieux les affaires de mon pays & „ de mes enfans; je les laifferai dans un grand „ ordre. J'entretiens mes combinaifons de fa- „ mille. Nous ferons probablement des der- „ niers frappés dans le bouleverfement du „ corps germanique, à caufe de la confra- „ ternité des deux maifons qui lie l'Electeur „ de Hanovre à nos intérêts. Je ne fuivrai „ donc le fort de la monarchie Pruffienne, „ qu'autant que fon gouvernement aura de „ la fageffe & de la dignité &c. &c. „ Au refte il ne défefpere de rien encore & il a raifon. Il croit que perfonne n'eft à la place qu'il gardera: je penfe comme lui, & j'entrevois qu'il efpere que fon tour pourroit bientôt venir, & je n'en doute prefque pas, fi l'anéantiffement de la puiffance Pruffienne n'eft pas décrété.

Il m'a appris le fait très fingulier que M. de G... pere avoit demandé du fervice au Roi de Pruffe, & prétendu lui déployer tous les plans hoftiles de l'Empereur, dont ce même M. de G... dit pourtant tout haut que fon alliance avec nous fera finie le jour de la mort du prince de Kaunitz.

Le Duc n'eft rien moins que raffuré fur les plans de l'Empereur, dont il redoute infiniment la puiffance & les entours. Il eft bien vrai que fon infuite doit dérégler fes projets, & faire avorter leur exécution; que la déraifon de fa conduite perfonnelle doit hâter fa fin; que l'archiduc François paroît n'être rien; que parmi les hommes influens il n'en eft pas un de redoutable, furtout dans le militaire; que Alvinzy, faifeur pour l'infanterie, Kinsky, faifeur pour la cavalerie, n'ont que des talens difputés &c.; mais il paroît des hommes au moment où l'on s'y attend le moins;

il ne faut que des événemens pour les mettre à leur place. Condé, Spinola, le duc de Brunswick lui-même, prouvent qu'on peut naître Général. Dans l'armée Autrichienne, il est un prince de Waldeck, qui annonce, dit-on, de grands talens. La foule de petites anecdotes que nous nous sommes apprises mutuellement, seroit trop longue à déduire; & d'ailleurs, hors de son cadre, une anecdote n'a ni grace, ni résultat; elles trouveront leur place à leur tour; mais il en une qui tient trop au systême de la Russie pour la passer sous silence.

La Czarine s'est appropriée depuis quelques mois la possession & le revenu des postes de Courlande, en laissant seulement au Duc un petit bureau, afin qu'il n'y soit pas censé totalement étranger. Ainsi cette Russie, qui entretient un ministre en Courlande, tandis qu'il n'y en a point de Courlande à Saint-Pétersbourg, & qui, là comme en Pologne, fait annoncer ses volontés comme autant de loix, au Duc & aux Etats, par son ministre qui est le vrai Souverain du pays; cette Russie qui, depuis quelques années a déclaré purement & simplement que tel canton de la Courlande lui appartenoit; & cela sans chercher un autre prétexte que celui de tirer sur ses limites une ligne plus droite, ne se cache point de ne connoître d'autre code, d'autres titres, d'autres manifestes que celui qu'alléguoient les Gaulois aux Etrusques: „ Notre droit, „ nous le portons dans nos armes; tout ce „ que les hommes forts peuvent saisir leur ap- „ partient. „ Un de ces jours elle déclarera que la Courlande, que l'Ukraine polonoise est à elle, que la Finlande est à elle, & par exemple, cette derniere révolution qui lui se-

fera très-falutaire, parce qu'alors elle fera vraiment inattaquable & presque inaccessible à toute l'Europe réunie, sera opérée au moment où elle la tentera, si nous n'y prenons garde. Quel que soit le jour où j'apprenne que cela est consommé, & même que le nouveau systême de la Suede est totalement bouleversé, je ne serai pas surpris.

Le Duc m'a dit aussi que l'Empereur perfectionnoit beaucoup son artillerie; que ses pieces de six équivaloient en force à nos anciennes pieces de huit, & qu'à cet avantage elles réunissoient tellement celui de la légéreté, qu'il ne falloit que quatre chevaux pour les traîner, tandis qu'en Prusse même il en faut encore six. Il attribue, autant que je m'en souviens, cette double perfection, à la construction de la chambre faite en poire. Je ne mande ce fait que pour vous en conseiller la vérification par les gens de l'art, l'économie de deux chevaux sur six, étant infiniment importante, & d'autant plus qu'elle entraine celle d'un valet par attelage.

Ma maniere d'être avec le Duc a été infiniment aimable de sa part, quoique participant un peu, quant à la conversation intime, de mon existence équivoque à Berlin. Je crois pouvoir assurer sans présomption que je ne suis pas désagréable à ce Prince, & qu'accrédité par une commission quelconque, je serai un des hommes les plus propres à traiter & faire réussir quoi que ce soit avec lui. Ce Prince habile ne me paroît avoir qu'un foible; c'est la prodigieuse crainte de voir entamer sa réputation même par le plus méprisable Zoïle; il vient de s'exposer cependant à un éclat facheux, par une déférence pour son ministre principal (M. de Féronce), que je ne com-

prends pas. Ce M. de Féronce, & M. de Munchausen, grand-maître de la cour, & homme réputé peu délicat sur l'argent, sont les fermiers de la lotterie. Chose honteuse en soi, & que je ne comprends pas de la part de Féronce, qui est véritablement un homme de mérite! Deux négocians nommés Oeltz & Nothnagel, ont gagné un quaterne qui leur faisoit un profit de dix-huit mille écus: non-seulement on en a refusé le paiement; mais comme il falloit pour cela trouver une fraude, ces hommes ont éprouvé un grand nombre de vexations; ils ont même été emprisonnés; & tous ces détails ils viennent de les révéler dans un recueil imprimé, qui ne contient que les faits du procès, & qu'ils ont publié, en se pourvoyant contre le Duc ou ses juges au tribunal de Wetzlar Je n'entends pas cette absence de force ou de circonspection.

17 *Octobre* 1786.

P. S. Je viens de recevoir des nouvelles authentiques & positives du Roi de Prusse, c'est un de ses chasseurs qui a eu un accident très-grave; pour lui, il est en fort bonne santé, & arrive du 18 au 19 à Berlin.

J'apprends en même temps que le comte de Finckenstein se meurt d'une fluxion de poitrine, dont il a été saisi à la suite d'une très-vive altercation avec M. de Hertzberg au sujet de la Hollande. On désespere de sa vie; c'est une grande perte pour nous, soit parce qu'il étoit absolument des nôtres, soit parce que, temporiseur de sa nature, il auroit retenu le prince Henri, soit parce qu'il auroit du moins dirigé Mademoiselle de Voss après la chûte, soit enfin parce que Hertzberg n'aura plus de contrepoids. Quant à ce dernier point cependant, je ne suis pas éloigné de croire

qu'il n'en accélérera que plus vîte le moment où cet homme présomptueux doit être absolument en discrédit ; mais outre la disette des sujets, qui retardera cette époque, comment répondre qu'un homme aussi violent, & tout imbu de la haine que nous portent en général les Allemands, ne fera pas hazarder quelques faux pas décisifs ?

Le duc d'Y*** est arrivé ce soir ici, & l'Empereur n'auroit pas été traité avec plus de respect, surtout par la Duchesse sa tante & & les courtisans. A la vérité elle est toute Angloise, par les goûts, par les principes, par les manieres, au point que son indépendance presque cynique fait avec l'étiquette des cours Allemandes, le contraste le plus singulier que je connoisse. Au reste, je ne crois pas qu'il s'agisse du mariage de la princesse Caroline, Princesse tout-à-fait aimable, spirituelle, jolie, vive, fémillante. Le duc d'Y***, puissant chasseur, puissant buveur, rieur infatigable, sans grace, sans contenance, sans politesse, & qui a, du moins à l'extérieur, beaucoup de la tournure physique & morale du duc de L.., ressent une espece de passion pour une femme mariée à un mari jaloux, qui le tourmente & le détourne d'un établissement. Je ne sais pas encore s'il va à Berlin. Il y a plusieurs versions sur son compte. On dit qu'après avoir été libertin effrené, il lui vient quelque velléité de faire son métier. Pour moi je lui trouve toute l'encolure d'un prince Allemand, doublé d'insolence Angloise, mais dépourvu de la libre cordialité de cette nation.

Lettre XXXVI.

Brunswick, 27 *Octobre* 1786.

Je vous envoie la ſuite & la fin de la dépêche précédente. J'y joins la traduction d'un Pamphlet, d'autant plus ſingulier, qu'il a paru à Vienne avec la permiſſion de l'Empereur, qui a apoſtillé la communication du cenſeur, de ces propres mots: *que celui-ci paſſe avec les autres.* Ceci n'eſt rien encore auprès de la bizarrerie qui trois jours après a fait relâcher l'infortuné Szekely, que toutes les repréſentations du monde n'avoient pu ſauver, & dont la cauſe eſt aſſez mal défendue ici; car quel parti n'y avoit-il pas à tirer de la confidence qu'il avoit été faire à l'Empereur de la ſituation de ſa caiſſe, du déſordre qu'il y avoit dans ſa conduite, des ſupplications inſtantes d'acheter pour le compte du public un ſecret chymique bien conſtaté, au prix néceſſaire pour achever de remplir le déficit de ſa caiſſe (je dis achever; car Szekely & ſa famille avoient couvert la plus grande partie du vuide); de la réponſe de l'Empereur: *Me parlez-vous comme ami? Me parlez-vous comme Empereur? Si comme ami, je ne ſaurois l'être d'un dépoſitaire infidele: ſi comme Empereur, je vous conſeille d'aller faire vous-même votre déclaration aux tribunaux.....* Ce fait, que je connois depuis mon arrivée à Berlin, & dans ſes circonſtances les plus aggravantes, eſt un des plus odieux qui me revienne dans la mémoire, & j'en pourrois raconter cinquante de tout pareils. . . . .

Observations libres sur le crime & la punition du Lieutenant Colonel des gardes, SZEKELY, *par un ami de la vérité*, 1786.

QUE la vérité se fasse entendre! qu'elle se montre aujourd'hui sans fard, sans voile dans son imposante nudité! Juges incorruptibles, écoutez; je vais vous parler du délit & de la punition de Szekely. Mon cœur est attendri, mais ma parole sera impartiale. Vous jugerez moi, Szekely & ses juges.

Szekely annonce un déficit dans la caisse du régiment des gardes & le désordre de sa manutention. On l'arrête sur le champ, & après quelques informations simulées, il est mis au conseil de guerre. Quatre-vingt dix-sept mille florins d'Empire ont disparu de sa caisse; mais Szekely avoit placé toute sa confiance dans le feu sieur Lakner, seul dépositaire des clefs du trésor. Plus d'une fois Szekely avoit déclaré qu'il étoit peu propre à conduire des affaires pécuniaires, & que jamais il n'avoit revu ni vérifié les comptes de la caisse confiée à ses soins. On ne peut donc le soupçonner d'infidélité personnelle, surtout lorsque son Corps rend justice à ses mœurs, & désigne unanimement le caissier Lakner avili par des bassesses, suspecté par des dépenses infiniment au-dessus de fortune.

Une négligence très coupable, il est vrai, voilà le seul crime de Szekely; aussi le conseil de guerre le condamne t-il à passer six ans dans une forteresse. Cette punition, suffisante sans doute, puisque Szekely n'étoit effectivement, & selon le langage des jurisconsultes, *nec confessus*, *nec convictus* d'aucune prévarication,

devint plus forte par la ſentence du conſeil de guerre aulique, chargé de la réviſion du procès, qui porta à huit années le temps de ſa détention. Ce tribunal ignoroit-il donc que notre très-gracieux Monarque eſt dans l'habitude d'aggraver toutes les ſentences prononcées contre les criminels ? Il faut croire que les juges n'obéirent dans cette occaſion qu'à la rigueur des loix : mais ce qui aſſurément paroîtra inconcevable, c'eſt la déciſion de l'Empereur ſur cette affaire. Voici l'arrêt que ce Monarque a proféré, & il n'a pas rougi...

„ On doit caſſer Szekely ſans balancer, le dé-
„ clarer incapable de ſervir militairement, &
„ le remettre à la juſtice civile, qui le fera
„ placer enſuite à Vienne, dans le lieu du
„ délit même, au carcan, pendant trois jours
„ conſécutifs, ſur l'échafaud du haut mar-
„ ché, où il reſtera deux heures chaque jour,
„ pour donner un exemple utile. — Je fixe par
„ grace les huit années de priſon qu'on lui a
„ dictées, en faveur de ſon âge, à quatre,
„ pendant leſquelles il ſera enfermé à Sege-
„ din, lieu pénal de l'Etat civil pour les Hon-
„ grois, & on lui donnera la nourriture com-
„ me aux autres coupables. „

Le tribunal fit des repréſentations à l'Empereur; il démontra que cette punition étoit beaucoup trop ſévere, & entierement contraire aux loix & à l'équité; mais l'Empereur fut inflexible, & il confirma ainſi ſa ſentence.

„ Tout prépoſé de caiſſe pourroit dire com-
„ me Szekely, qu'il ne ſait point ce qu'eſt
„ devenu l'argent, quand même il l'auroit
„ volé. Dès qu'il manque de l'argent dans une
„ caiſſe, & ſur-tout une ſomme auſſi forte que
„ quatre-vingt-dix-ſept mille florins, le juge
„ n'a pas beſoin de démontrer à l'accuſé que

„ c'est lui qui l'a détournée ; c'est à l'accusé
„ à prouver qu'il ne l'a pas volée ; & dès qu'il
„ ne peut pas le prouver, c'est lui qui est le
„ voleur. — Dès que Szekely sera cassé, &
„ qu'il cessera par là d'être officier, on exé-
„ cutera la sentence contre lui, & on lui at-
„ tachera au col un écriteau, portant *prépo-*
„ *sé infidele.* „

Portons un regard attentif sur ces décisions suprêmes.

Szekely est punissable pour avoir été très-négligent ; il l'est encore pour avoir donné toute sa confiance à un caissier mal-honnête, dont il ne pouvoit ignorer le luxe & le faste, puisque tout le corps des gardes en étoit scandalisé. Il étoit facile d'entrevoir qu'un tel homme ne pouvoit mener ce genre de vie sur les fonds de son patrimoine : il est même probable qne Szekely s'appercevant du désordre & du déficit de sa caisse, effrayé des peines infamantes qu'encourent ces sortes de délits, sacrifia beaucoup à l'alchimie & aux sciences secretes, dans l'espérance de faire de l'or & de se tirer ainsi d'embarras. C'étoit une folie, sans doute, dont tout homme sensé gémira ; mais elle n'en est pas moins très possible. Il est certain que l'amour de la chimie étoit la passion dominante de Szekely, & qu'il se livroit d'autant plus à ses goûts qu'il croyoit réparer un jour ainsi les pertes qu'il avoit éprouvées. Ajoutez à cette excuse l'ignorance extrême dont il s'accusoit lui-même pour toute manutention pécuniaire.

Il est vrai qu'avec ce sentiment de son incapacité il n'auroit jamais dû se charger d'une caisse ; mais si tous ceux qui possedent des emplois au dessus de leurs forces étoient obligés de les abdiquer, quels vastes déserts ne nous

offriroient pas les chancelleries! Rabner encourage trois différentes especes d'hommes, quand il leur dit: *à qui Dieu donne un emploi, il confere aussi de l'esprit en dose nécessaire pour l'exercer:* certes Szekely n'auroit point adopté cette opinion, s'il eût prévu les suites funester de sa présomption.

N'étoit-elle donc pas un témoignage authentique de l'honneur de Szekely, cette lettre flatteuse que lui adressa Marie-Thérèse de glorieuse mémoire, dans laquelle en donnant les plus grands éloges à sa probité, à sa loyauté, cette auguste Souveraine lui confioit sans aucune caution la caisse de son Régiment des Gardes? A-t-on voulu par l'oubli de cette distinction ajouter un nouvel outrage à toutes les ingratitudes dont on s'est souillé envers cette immortelle princesse? Auroit-on voulu la taxer de cette légéreté, de cette folle crédulité que produit une aveugle confiance? Ah! malgré tous les défauts que l'envie lui impute si gratuitement; Marie-Thérèse n'avoit pas autour d'elle cette armée de frippons dont toutes les rigueurs de notre Monarque actuel ne peuvent nous préserver: tant il est vrai que la douceur & l'amour d'un prince pour ses sujets sont des moyens plus efficaces de les contenir, que toutes les violences de la tyrannie.

Je reviens à Szekely, & je dis: il est impossible que ce billet de l'Impératrice Reine, quoiqu'en quelque sorte garant de la fidélité de Szekely, puisse servir d'excuse au prince d'Esterhazy, dont la négligence personnelle ne peut être justifiée. Sa qualité de chef des gardes ne lui imposoit-elle pas la loi d'examiner la caisse de Szekely? Cette infraction aux devoirs de sa place n'est-elle pas très-répréhensible?

Encore moins voudroit-on se dissimuler la faute de la chancellerie Hungaro-Transilvaine, puisque, suivant son instruction, elle devoit également surveiller l'administration de Szekely : mais rien ne doit étonner de ce tribunal supérieur où l'on ne se distingue plus que par le désordre & la mauvaise foi; où la comptabilité n'existe plus que de nom; où l'on a des idées aussi justes d'une combinaison exacte de recette & de dépense, que Brambille (*) de médecine.

Juges! vous condamnez Szekely : eh bien! soyez dignes de votre ministere! punissez aussi ses surveillans, qui, par leur inexactitude, l'ont placé au bord de l'abyme où vous le plongez sans humanité & sans pudeur.

Tous les Rois de l'Europe se sont réservé la plus douce des prérogatives, celle de faire grace aux coupables, ou d'adoucir la peine annoncée par la sentence qui les condamne. Joseph seul suit d'autres principes plus conformes à son cœur; il aggrave la punition infligée aux malheureux. Ah! sans doute, c'est pour jouir du plaisir ravissant d'effrayer son peuple par l'exercice du despotisme le plus illimité. Pauvre Szekely, homme infortuné, que je te plains! Victime de l'humeur d'un Monarque, peut-être dans le moment où il prononça sur ton sort, une mouche incommode fouloit son front, & ton déshonneur

(*) Ce Brambille est premier chirurgien de l'Empereur qui l'a ennobli, & lui a donné l'inspection des écoles de médecine & de chirurgie. On le dit un charlatan ignorant, & on a écrit une violente satyre contre lui, en dernier lieu, qu'on dit fort plaisante. Cette satyre a passé à la censure, & a été publiquement vendue à Vienne: autre fait singulier, qui tend à prouver qu'en Autriche on souffre plutôt les pasquinades, que les ouvrages instructifs & libres.

devint sa vengeance. Déplorable victime d'un cœur tyrannique & barbare! ô vous, ames sensibles! ô vous, ames justes & honnêtes! parlez: dites quel Monarque peut aggraver des sentences? Un tyran! — Quel Monarque peut fouler aux pieds les droits de l'humanité? Un tyran! — Quel Monarque peut se faire un jeu des loix & de la justice? Un tyran!!! Quel Monarque peut dans des affaires criminelles, n'agir que selon ses caprices? — Un Joseph!!!! Un Joseph! Dieu! grand Dieu! Qu'est-ce donc que l'homme? Pauvre & foible créature qu'une tête dominatrice peut tous les jours écraser dans la poussiere, pour lui faire exhaler son dernier soupir au sein des tourmens, des sept mille douleurs déchainées au gré de l'hydre aux 7000 têtes qui l'étrangle!.. O image terrible & déshonorante pour l'humanité, & cependant trop vraie, trop exacte, trop confirmée par l'expérience! un Souverain qui aggrave les sentences, ne dit-il pas hautement: „ Vous, Juges, que j'ai institués pour juger selon les loix & l'équité, „ vous êtes des prévaricateurs; vous avez „ trahi votre devoir, votre conscience; vous „ m'avez voulu tromper. „ Alors de tels magistrats ne sauroient être conservés, il faut les destituer; ou, si on les maintient dans leurs fonctions, c'est approuver leur conduite & confirmer leur jugement. Mais que, comme un foudre destructeur, le Monarque leur crie: „ votre sentence est trop douce, je veux l'ag- „ graver arbitrairement, comme maitre de la „ vie & de la mort! „ Ciel! quel langage dans la bouche d'un Roi que tu fis notre protecteur, & non pas notre tyran.

Jamais Szekely n'eût été condamné, s'il ne s'étoit pas lié d'intimité avec les frans-maçons.

Lorſque l'Empereur prononça l'arrêt de cet infortuné, il s'oublia juſqu'à dire : „ *Je montrerai bien à ces gens-là* (les francs-maçons) „ *que leur protection ne ſert de rien.* „ Quelle eſt donc l'équité d'un Monarque qui proſtitue ainſi la puiſſance du plus fort, en étouffant un des membres de la ſociété qu'il déteſte? Ne riroit-on pas d'un payſan qui, après le crépuſcule, iroit trouver ſon voiſin pour lui donner une chiquenaude, ſans être reconnu ; ſe ſauver enſuite, & ſe divertir de lui avoir joué ce joli tour ? *O juſtice! juſtice! auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir.*

Oui certes : elle étoit bien avilie, bien corrompue, la bouche qui aggrava la ſentence de Szekely, deſtiné à languir huit ans dans les priſons. Joſeph ſupprime la moitié de ſa détention. Eh quoi! bourreau couronné, ce ſont là tes faveurs! La grace de ces quatre années, accordées à un homme de qualité, expoſé par tes ordres trois jours de ſuite au carcan, reſſemble à celle que recevroit un criminel, condamné au gibet, à qui tu permettrois d'être roué vif, parce qu'il ſeroit trop foible pour monter l'échelle! Aurois-tu ſurvécu à la honte d'un tel attentat, ſi ton peuple même n'eût applaudi à tes fureurs? La curioſité avec laquelle tout Vienne ſavoura le ſpectacle du malheureux Szekely, prouve que les mœurs de ton peuple tiennent déja de ta barbarie ; mais qu'ils tremblent, les eſclaves aſſervis à ton ſceptre! un nouveau Néron leur promet de nouveaux crimes, de nouvelles horreurs.

Fin du premier volume.







